
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01797472 6





CONTES

DE

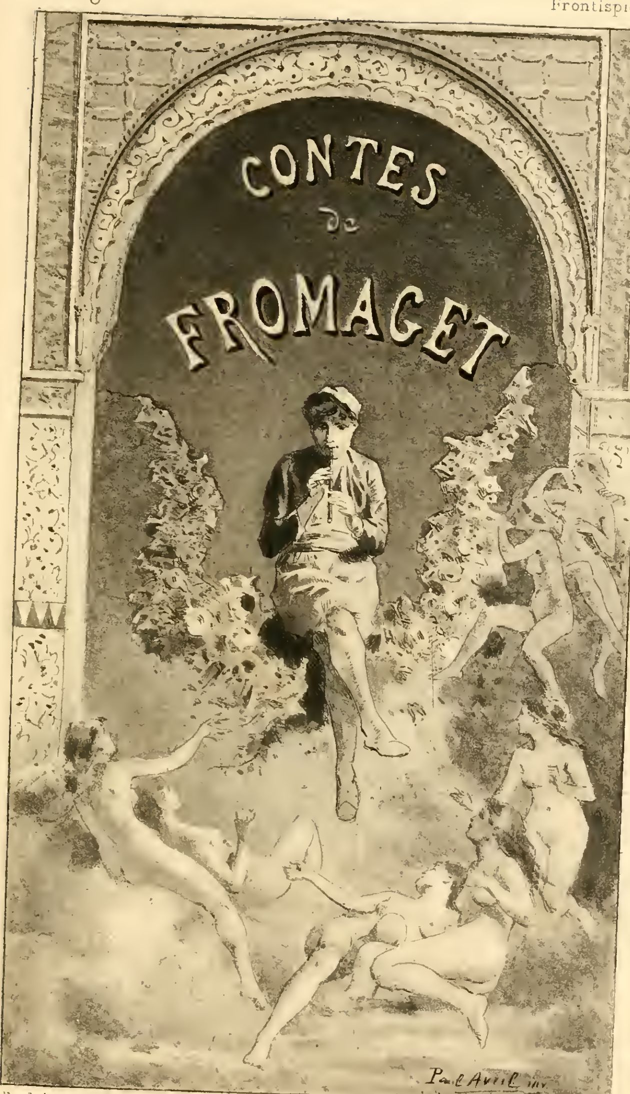
Fromaget

TIRAGE A PETIT NOMBRE



P de Los Rios sculp

Imp. A. Qu[illegible]



Paul Avril del

Imp A Quantin

CONTES
DE
Fromaget

— *LE COUSIN DE MAHOMET* —

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

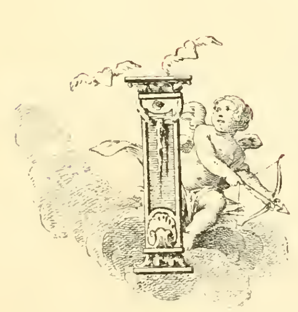
1882


LIBRARY
OCT 21 1968
UNIVERSITY OF TORONTO



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE FROMAGET



Il se rencontre de singuliers hasards pour le chercheur et le lettré, dans cette vie de Paris si douce à la flânerie ; certaines affinités bizarres entre la pensée rêveuse et errante et la réalité froide et tangible feraient parfois croire volontiers à ces fantastiques fictions du romantisme qui allumèrent notre imagination aux approches de la vingtième année.

Nicolas Fromaget vient de me fournir un bien étrange exemple à l'appui de cette thèse.

Comme, il y a quelques mois, je m'obstinais à découvrir une piste historique, si vague fût-elle, sur l'auteur original du Cousin de Mahomet, *et alors que, malgré l'ardeur extrême que j'apportais à mes recherches, et en dépit de mes rébellions de curieux inventoriant avec fièvre tous les mémorialistes, biographes et anecdotiers du temps, je ne trouvais que néant sur cette personnalité littéraire entièrement effacée du temple de Mémoire, je sortis de ma bibliothèque, rebuté par mon labeur stérile, et fus promener ma noire mélancolie et la légère migraine qui me cerclait le crâne dans cette fourmilière de l'Hôtel des ventes, où la vie moderne, avec tous ses contrastes, ses hauts, ses bas, ses misères et ses richesses, se trouve si logiquement représentée.*

Fromaget me hantait, m'obsédait encore au milieu du bruit, des rencontres fortuites et des poignées de main échangées à la hâte : — « Diable d'homme! me disais-je, troublant mystificateur! qui semble s'être condamné à l'anonyme à perpétuité, en ne signant aucun ouvrage et en ne laissant rien de sa créature vivante, ni portrait, ni lettres, ni demi-confessions, ni même quelques-unes de ces pages où l'homme apparaît à travers l'œuvre comme à travers le papier

le filigrane du fabricant... — Rien, rien, en dehors de son talent de romancier, ne subsiste de son passage au siècle dernier : X ou Fromaget, c'est tout un ! Cependant, ajoutais-je mentalement, n'était-il pas, d'après des notes manuscrites du marquis de Paulmy, l'ami, le disciple et le collaborateur de Le Sage ? Ne fut-il pas lié avec Panard, avec Boizard de Pontau, avec les principaux faiseurs du Théâtre de la Foire ? La date de sa mort seule subsiste : — 1759. — Quand, et où était-il venu au monde, et, par conséquent, quel âge avait-il ? — Mystère ! »

Tandis que je monologuais ainsi intérieurement, je me trouvais conduit dans une des salles du premier étage, où se vendaient des toiles de toute provenance, et un bric-à-brac de faïences anciennes et d'étoffes brochées ; l'aboyeur *clamait la mise aux enchères de quatre portraits médaillons sans cadres dans le plus pitoyable état ; la peinture s'écaillait sur les toiles détendues, et les visages étaient enfouis sous une couche de poussière respectée. Il y avait là deux portraits d'hommes et deux portraits de dames qui semblaient avoir décoré quelques trumeaux d'un salon du* XVIIIe *siècle. Le public se gaussait devant ce quadrille d'ancêtres au rabais qu'on faisait défiler devant lui, et la mise à prix tombait rapidement à des sommes dérisoires. Je ne sais, dans la situation d'es-*

prit où je me trouvais, à quel sentiment ou à quelle divination j'obéis en faisant le geste de l'amateur qui demande à voir. Les tableaux posés devant moi, j'en pris un que j'essayai de placer dans le jour favorable ; au bas de l'ovale, une inscription en petites capitales jaune chrome me tira l'œil, et la curiosité me poussant à frotter avec le doigt mouillé la partie entière des lettres peintes, je lus : FROMAGET.

A ce moment, je compris l'ivresse intense des égyptologues qui violent les sépultures Pharaonesques pour pousser cet Eureka *joyeux du savant qui tient une solution. Je ne fus pas long à acquérir les quatre portraits ovales, que j'emportai vite et vite pour leur faire toilette et honneur dans mon logis de curieux. Il me tardait de voir, avivé et reverni, le visage de l'auteur du* Cousin de Mahomet, *de cet écrivain énigmatique qui m'intrigue encore si vivement ; et puis, je l'avouerai, cette singulière coïncidence d'un portrait de Fromaget trouvé par occasion dans l'instant même où mon esprit quêtait des documents à son sujet, affectait à mes yeux l'allure d'une histoire extraordinaire à la Edgar Poe, et je n'eusse guère été étonné davantage si tout à coup le portrait se fût animé, et si, de cette bouche décolorée, mon « petit conteur inconnu », en me saluant d'un sourire, m'eût fait lui-même sa propre biographie.*

II

Fromaget, proprement épousseté et débarbouillé, m'apparut enfin sous les dehors d'un homme de quarante-cinq ans, le visage un peu envahi d'embonpoint sous la perruque. L'œil noir, doux et ironique à la fois, le nez proéminent, — un compromis entre le nez de Collé et celui de Piron, — les lèvres minces et malicieuses, et, dans l'ensemble des traits, ce grand air de bonté et de quiétude qui laisse deviner un écrivain heureux, lequel dînerait plus souvent à la table d'un fermier général que dans des cabarets de poètes faméliques. Je passerai sous silence l'élégance d'un jabot de fine dentelle et les ramages d'un gilet somptueux; mais si je me laissais aller aux arabesques d'imagination de cette école d'érudits qui ont précédé ma génération, je ne manquerais pas de conclure que Nicolas Fromaget était gentilhomme de cour, et qu'il dut gaillardement occuper sa jeunesse et jouer au naturel le principal rôle de son héros du Cousin de Mahomet.

Par malheur, l'imagination ne sert aucunement dans l'étude de l'histoire littéraire consciencieusement écrite avec des notes précises et des documents auto-

risés, et la science des Lavater, dont on pourrait user même vis-à-vis d'une figure rétrospective, ne serait qu'une paradoxale théorie dans le cas qui nous occupe.

Ah! si la « Folle du logis » eût pu se faufiler dans cette Notice, je n'aurais pas manqué de parler de ces deux demoiselles Fromaget, aussi aimables que vertueuses, dont parle Bachaumont[1] *à propos d'une Société d'encouragement au bien, connue sous le nom de* Société de l'Humanité, *et qui tenait ses assises à Saint-Quentin; et, prenant prétexte des deux nobles dames acquises à l'Hôtel des Ventes en compagnie du portrait de notre auteur, j'aurais fait ressortir bien des probabilités, au travers desquelles il eût été possible d'imaginer que Fromaget était natif de Saint-Quentin, qu'il s'y maria et fut père de deux filles charmantes, qui étaient encore trop jeunes pour lui fermer les yeux lors de sa mort, en* 1759.

Tout ceci serait bien puéril, et je crois avoir accoutumé mes lecteurs à une érudition moins fantaisiste : là où il n'y a rien, le biographe perd ses droits. Je n'insisterai donc pas, et conclurai modestement avec Mayer (dans les Notices, *qui forment le tome* XXXVIIe *du* Cabinet des fées) *que, par ses œuvres, on peut*

1. *Mémoires secrets,* a la date du 20 mai 1786.

supposer seulement que Fromaget « avait le caractère enjoué, de la gaieté, un esprit naturel et agréable. »

III

Les peuples qui n'ont pas d'histoire, dit-on, sont des peuples heureux. Peut-être en est-il de même des hommes, et rien ne s'oppose à ce que la postérité dise de Fromaget qu'il fut le vir bonus *des anciens, l'honnête et paisible écrivain qui cacha son bonheur en dissimulant sa vie. L'œuvre reste, quoi qu'il en soit, et la bibliographie sait toujours trouver son compte dans l'historique des ouvrages imprimés. L'auteur du* Cousin de Mahomet *semble avoir débuté dans les lettres par le Théâtre; pas une de ses comédies n'a été imprimée, mais les manuscrits existent à la Bibliothèque Nationale, provenant de la bibliothèque de Soleinne, qui les tenait de Pont de Vesle, lequel les avait achetés avec les archives du Théâtre de la Foire. En voici la nomenclature :*

1° Le Magasin des choses perdues, *opéra-comique en un acte composé de scènes épisodiques, représenté le 21 septembre 1738. En collaboration avec Boizard de Pontau;*

2° Les Vieillards rajeunis, *opéra-comique, représenté le 28 juin 1738. En collaboration avec Le Sage;*

3° Le Neveu supposé, *opéra-comique en un acte, représenté le 16 septembre 1733. En collaboration avec Le Sage;*

4° Les Noms en blanc, *opéra-comique, représenté le 9 mars 1739.*

5° L'Epreuve dangereuse *ou* le Pot au noir, *opéra-comique, représenté le 3 mars 1740.*

Ces différents opéras-comiques se trouvent en manuscrits : dans le Théâtre inédit de la Foire, *n° 3400 du catalogue Soleinne; dans le* Théâtre inédit de Le Sage, *n° 3404, même catalogue, et dans le n° 3409,* Théâtre inédit de Boizard de Pontau.

Fromaget avait fait, en outre, avec Le Sage, les Deux frères, *opéra-comique, représenté le 21 septembre 1734, mais on n'en a pas le manuscrit.*

Enfin il est certain qu'il travaillait avec Panard, mais on ne sait pas quelles sont les pièces de théâtre auxquelles il a collaboré.

On ne trouve l'analyse de ces comédies et opéras-comiques ni dans les Mémoires pour servir à l'histoire de la Foire *ni dans l'*Histoire de l'Opéra-co-

mique. — *Quant aux romans de Fromaget, j'en donnerai la liste chronologique en reproduisant quelques notes intéressantes et inédites prises sur le* Catalogue manuscrit du marquis de Paulmy, *conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal.*

1° La Promenade de Saint-Cloud ou *la Confidence réciproque.* Paris ou La Haye, 1736-1737, 3 vol in-12. Réimprimés en 1738 et en 1755. In-12.

Roman de Fromaget, dit Paulmy, d'après les Mémoires de Le Sage ».

2° Histoire de Guillaume. s. n. et s. d., in-12 (probablement 1737).

« Ce livre est du pauvre Fromaget, écrit en note le marquis de Paulmy, et d'un autre auteur encore vivant (?). Cet ouvrage n'est pas également bon dans tout son contenu, mais il y a une ou deux histoires fort plaisantes ».

Ce recueil n'est connu que par le catalogue du marquis de Paulmy.

3° Le Cousin de Mahomet, histoire plus que galante (par Fromaget). Leide, 1742, 2 parties en 1 vol. in-12. Autre édition, Constantinople (Paris), s. d. Éditions successives en

1748, 1750, 1751, 1770, 1781, 1786, 1789 et 1801; 2. vol in-18 avec jolies figures.

L'édition la plus recherchée est celle de Constantinople (Paris) s. d. (1750), 2 vol. in-12 avec 6 figures par Clavereau, gravées par Fessard, 1 titre et 1 petite vignette en tête de chaque volume. Cette édition se vend jusqu'à 60 fr.

4° MIRIMA, *impératrice du Japon*, par l'auteur du *Cousin de Mahomet*. La Haye (Paris), 1745, 1 vol. in-12.

« J'ai parlé plus haut de l'auteur, met en note le marquis de Paulmy. Cet exemplaire est avec des corrections manuscrites. Ce sujet est tiré de la *Relation de l'ambassade des Hollandois au Japon*, édit. in-folio de 1680 et de l'édition in-12, tome II, dans lequel cette histoire est beaucoup mieux détaillée, quoiqu'elle ne soit qu'un extrait de la grande, mais la partie romanesque est plus étendue ».

5° KARA-MUSTAPHA ET BASH-LAVI. Amsterdam (Paris), 1750.

« Ce roman est amusant », écrit placidement Paulmy. — C'est en quelque manière une suite au *Cousin de Mahomet*.

DONA URRACA, *reine de Castille et de Leon*, par

Mme D. L. Z. E. B. Q. (M. Fromaget) La Haye, 1750, in-12.

Cet ouvrage n'est cité que par Paulmy, qui écrit en note : « L'auteur est mort en 1759, c'est ici son dernier ouvrage ».

Bien que sommaire en apparence, cette bibliographie de Fromaget, telle que je viens de la donner, est complète au possible. Je ne l'aurais pas achevée entièrement si je n'émettais une opinion très personnelle, j'allais écrire « une conviction » ; c'est que l'ouvrage intitulé : La Vie de don Alphonse Blas de Lirias, fils de Gil Blas de Santillane *(Amsterdam, 1744, in-12. Figures) pourrait fort bien, à mon sens, être de Fromaget. J'ai relu cet ingénieux roman et y ai trouvé ces qualités particulières à l'auteur du* Cousin de Mahomet, *qui sont toutes dans le style, bien davantage encore que dans l'invention, et qui font reconnaître dans Fromaget un des élèves de Le Sage qui se rapprochent le plus des belles allures narratives du maître.*

IV

Le Cousin de Mahomet *est une* Turquerie *exquise ; c'est en quelque sorte un Gil Blas oriental très original, un petit chef-d'œuvre du genre, plein de rail-*

lerie et très humain par le fond. Tous les caractères y sont peints avec une sûreté de touche extrême, et le lecteur qui voudrait occuper ses loisirs à faire un parallèle entre le Gil Blas *et* le Cousin de Mahomet *serait surpris du nombre et de la variété d'exemples et de rapprochements qu'il aurait à fournir à l'appui de la thèse que j'indique.*

Ce n'est plus ici cet Orient égrillard, cet éternel décor, où la littérature rococo *du siècle dernier montre ses féeries baroques et fait se mouvoir des génies sournois, des fées lumineuses, des princes ridicules comme Schah-Baham, de bénins sultans comme Misapouf, des califes Mangogul et tout un monde de magots qu'on croirait sortir d'une vitrine de potiches et de statuettes de vieux Sèvres. Ce ne sont plus des sultanes vaporeuses, des petites maîtresses poudrées à frimas qui perchent un minuscule turban à aigrette sur le sommet de leur coiffure, qui accentuent leur beauté de mouches* assassines, *qui portent des robes de gaze couleur feu, des paniers pentagones à angles rentrants et saillants et des mules de vair comme Cendrillon. Avec Fromaget et* le Cousin de Mahomet, *tout cet Orient de bric-à-brac, de bonzes et de négrillons, toutes ces jolies fantasmagories des Voisenon, des Marmontel et des abbés Blanchet, tous ces « papillonnages, chiffonnages,*

franchabavardages » disparaissent pour faire place à un roman oriental très réel, dans lequel la fiction se déroule au milieu de décors authentiques et où tous les rôles sont joués par des personnages d'une vérité absolue.

Fromaget fut peut-être le premier à abandonner le genre des Orientales *rocaille; — avait-il vécu à Constantinople? Son roman tendrait à le prouver, car son érudition seule n'aurait pu lui apprendre ces divers usages de la Turquie qui lui semblent si familiers, et dont toutes ses œuvres portent l'empreinte. Il est possible néanmoins qu'il se soit livré à de nombreuses recherches et ait étudié avec ardeur les docteurs de la religion mahométane et tous les ouvrages spéciaux, assez rares cependant au* XVIIIe *siècle.*

Tel qu'il se présente, je tiens son roman du Cousin de Mahomet *pour l'une des petites œuvres les plus remarquables de l'époque — c'est du Casanova dans l'esclavage musulman, — et ce n'est pas un mince éloge que j'adresse là à ces mémoires d'un joueur de flageolet.*

L'édition que voici a été imprimée sur celle de 1750, avec des corrections nécessitées par une orthographe et une ponctuation des plus désordonnées. Le portrait qui décore cet ouvrage est la reproduction du médaillon ovale dont j'ai conté l'heureuse acquisition. —

En tel état qu'il se présente, et sans insister davantage sur sa valeur, puisse ce livre charmant retrouver, auprès du public que n'étouffe pas un rigorisme trop austère, une sorte de regain du succès intime qui l'accueillit jadis dans les boudoirs de nos spirituelles et rieuses grand'mères, alors que la pruderie ne pontifiait pas derrière les Éventails et qu'on aimait en Art et en Littérature le joli *qu'on se gardait bien de maladroitement confondre avec* le beau.

Paris, 1er avril 1882.

Octave UZANNE.





CONTES

DE

FROMAGET

LE COUSIN

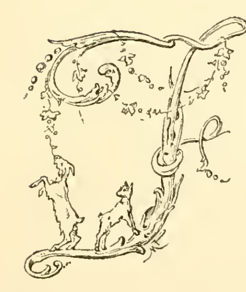
DE

MAHOMET



LE COUSIN DE MAHOMET

PREMIÈRE PARTIE



e suis en état de prouver par mon exemple, que si la vie est un tissu de peines et de plaisirs, on peut aussi soulager les unes et se procurer les autres avec du courage et de la patience. Si je voulois trancher du Philosophe, je dirois que vingt fois j'ai vu la mort présente sans en avoir été efrayé ; mais on ne me feroit pas l'honneur de m'en croire, surtout

lorsqu'on sçauroit qu'il ne s'agissoit seulement que d'être empalé, jetté aux ganches *, enterré, brûlé vif, ou précipité dans la mer, envelopé dans un sac de cuir. La crainte de ces supplices auroit efrayé tous les Zénons antiques et modernes ; cependant elle n'a pu ralentir en moi une ardeur trop bouillante pour les plaisirs.

Les poètes et les faiseurs de Romans diront qu'on ne doit pas avoir regret de mourir quand on l'a mérité par des galants forfaits. Il est fort aisé à ces Messieurs de débiter de pareilles maximes du haut de leurs greniers, d'où ils ne voyent les choses qu'à travers une imagination déréglée.

S'ils s'étoient vus entre les mains de bourreaux Turcs, ils auroient été charmés, ainsi que moi, d'en être quittes pour un nombre infini de coups de bâton, que j'ai reçus en différentes occasions pour les plus beaux yeux du monde, que je donnois alors au diable du meilleur de mon cœur.

Ce n'est rien moins que l'envie de voyager qui m'a conduit en Turquie : la mauvaise humeur d'un Régent sous lequel je faisois ma Seconde au Collège d'Harcourt en fut la cause. Ces Pédans ne peuvent souffrir que leurs sem-

* Le ganche est une espèce de tour garnie en dedans de pointes et de crocs de fer fort aigus, sur lesquels on précipite un homme à qui on a lié les mains et les piés. Les malheureux condamnés à ce supplice, restent accrochés à ces pointes où on les laisse expirer.

blables, et j'étois trop dissipé pour me conformer à leurs usages. Celui-ci me fit un crime, auprès de mes parens, de quelque espièglerie où j'avois extrêmement brillé ; et mon ayeul, bon Bourgeois de Paris, n'ayant jamais tâté de la férule, et ne connoissant pas le flegme affecté de ces Messieurs, pria mon Professeur, moi présent, de me faire si rudement châtier à la première occasion, que je pusse m'en ressouvenir long-tems.

Elle arriva bien-tôt, cette occasion ; un de mes Camarades, confident du Régent, me l'ayant laissé entrevoir, je ne jugeai pas à propos d'aller en Classe pendant quelques jours : j'espérois trouver, dans cet intervale, les moyens de conjurer l'orage qui grondoit sur ma tête ; mais cette absence, bien loin d'améliorer mes affaires, acheva de les gâter.

Le Pédant fit ses plaintes. On tint un conseil de famille dont le résultat fut que je ferois une retraite à Saint-Lazare, au cas que je ne me prêtasse pas de bonne grâce au châtiment prétendu mérité.

Un membre de ce conseil, frère de ma mère, garçon plus âgé, mais aussi peu sage que moi, m'avertit charitablement du dessein de mes parens. Je profitai de l'avis et m'échapant adroitement, car j'étois, pour ainsi dire, gardé à vue, je pris congé des Dieux domestiques, chargé de tout ce que je pus fourrer dans mes poches.

Je sortis de Paris par la porte de Saint-An-

toine. Une terreur panique me fit aller jusqu'à Charenton sans oser tourner la tête. J'entrai dans un cabaret, d'où, après m'être reposé et rafraîchi, je me remis en chemin sans sçavoir où j'allois. En suivant la grande route j'arrivai d'assez bonne heure à Villeneuve-Saint-Georges, j'y trouvai tous les habitans en mouvement, à l'occasion de l'arrivée des Galériens, qui étoient partis de Paris pour Marseille ce même jour.

A cette nouvelle, je dis en moi-même : Bon ! voilà ce qui pouvoit m'arriver de mieux dans l'occurrence où je me trouve. Je profiterai de la compagnie de ces Messieurs pour m'éloigner de Paris; en les suivant, je serai en sûreté contre les voleurs, qui n'oseroient aborder une si nombreuse Caravane. D'ailleurs je me figurois qu'il ne falloit pas moins que la Ville de Marseille, telle que je l'avois vue dans les Commentaires de César, pour me servir d'azile contre les attentats de mon Régent.

Une si sage résolution prise, je me levai de grand matin et ma dépense payée, je me mis en chemin après mes nouveaux Compagnons de voyage avec environ trente sols qui, tous frais faits jusqu'alors, me restoient de l'argent que j'emportois du lieu de ma naissance. C'étoit, à la vérité, bien peu pour une si longue route; mais outre que je comptois me restraindre à une petite chère, il me restoit une ressource dans les nippes que j'avois prises à mes parens.

Elles consistoient en quelques mouchoirs fort beaux et une paire de bas de soye de femme : mais le plus considérable des effets qui fussent en ma possession, étoit un livre de prières garni, à l'antique, de plaques et de fermoirs de vermeil. C'étoit un meuble de famille : ma grand'mère le tenoit de la sienne, qui l'avoit eu de sa bisayeulle.

Quelque modiques que fussent mes finances et mes autres facultés, j'espérois, en balançant le peu de dépense que je devois faire, avec les sommes que je comptois tirer de la vente de mes nippes, en avoir suffisamment pour aller, non seulement à Marseille, mais même au bout de la Terre. Cette espérance me soutenant, je rejoignis gaiement la Chaîne, que je côtoyai de loin pendant quelque tems. J'en aprochai insensiblement, et l'un des malheureux qui y étoient attachés me pria, en me présentant son écuelle de bois, de lui donner de l'eau d'un ruisseau qui couloit sur notre passage.

Je lui rendis ce service de si bonne grâce, que quelques-uns de ses Camarades me firent une pareille demande. Dans le tems que je satisfaisois les plus pressés de la soif, un Archer, que je ne voyois pas, me donna une bourrade dans le dos, en me demandant brutalement de quoi je me mêlois.

La violence du coup m'empêcha de lui répondre, ce que firent pour moi ceux que j'assistois si charitablement. Ils l'accablèrent d'un

torrent d'injures : elles furent à l'instant payées avec quantité de coups de bâton qu'il distribua, en homme bien en fonds, sur toutes les épaules qui se trouvèrent à portée.

Grande fut la rumeur, et le Commandant de l'Escorte ayant fait faire halte, se transporta sur le lieu du délit, pour prendre connoissance du sujet de la rixe.

L'Archer lui exposa le fait, en l'assurant, sur son honneur, qu'il falloit que je fusse parent, ou tout au moins Camarade de quelqu'un de leurs prisonniers ; ajoutant que c'étoit moins pour soulager leur soif, que je m'aprochois d'eux, que pour leur fournir les instrumens propres à faciliter leur évasion.

Monsieur le Commandant, accoutumé à voir les choses du mauvais côté, donna dans le sens de mon Accusateur et louant la finesse de son discernement, il ordonna que, sans délai, visite fût faite de ma personne.

Les habiles gens pour vider une poche ! En un clin d'œil les miennes furent retournées, et le brillant du livre de prières ayant frapé les yeux du chef de la *Sainte Hermandad Françoise,* il voulut le voir de près. Un homme plus expérimenté que moi auroit jugé, à cette demande, que le livre alloit être transplanté dans une autre famille. Ce fut le sentiment de quelques Galériens, qui dirent à demi-voix qu'il étoit perdu pour moi ; mais je n'en croyois rien, tant j'avois bonne opinion de la prud-

homie d'un personnage qui ne ressembloit pas mal à un honnête-homme.

Hélas! l'expérience me convainquit que la plus heureuse physionomie est souvent une grande menteuse.

Le Chef, le Conducteur de tant d'honnêtes gens, me demanda d'un ton terrible et menaçant, où j'avois volé le bijou, qu'il mettoit déjà dans sa poche. Alors un Archer, prenant la parole, dit, en lui faisant voir un Horace que par hazard j'avois sur moi, qu'il falloit que je fusse un filou d'Église, puisqu'on m'en trouvoit encore un livre. Ses Camarades étalans mouchoirs et bas de soye le confirmèrent dans cette opinion.

Tout cela avoit un air de vraisemblance que ma frayeur et mes larmes ne justifioient que trop. Jusque-là, les galériens, donnant dans l'apparence, portèrent un semblable jugement. Quelques-uns même s'étonnoient de ne me pas connoître.

En vain j'entrepris de me justifier, mes juges avoient intérêt de me croire coupable. Innocent, il falloit me rendre mon bien ; criminel, il étoit de bonne prise.

Une idée si naturelle à gens de leur espéce prévalut sur toutes mes raisons, et je crus que l'officier alloit me faire attacher avec les autres, il se contenta de me commander de le suivre, avec ordre à un garde de ne me pas perdre de vue.

La caravanne reprit sa marche, et chemin faisant mes dépouilles furent partagées.

Je suivois la tête et les oreilles basses ; et faisant réflexion sur l'instabilité des choses humaines, je détestois l'opulence qui causoit mes malheurs. Cependant, semblable à ces sangsues publiques à qui une Chambre de Justice fait rendre gorge, je regrettois la perte de mes richesses avec autant d'amertume que si je les eusse acquises par des voyes légitimes. Il est vrai que j'y avois plus de part que ceux qui se les approprioient. C'étoit un compte de mes cohéritiers à moi, dans lequel ces Messieurs ne devoient pas entrer.

En arrivant à la dînée, pour me concilier les bonnes grâces du commandant, je lui tins l'étrier pendant qu'il descendoit de cheval. Cette marque d'attention pour sa personne lui en donna pour la mienne ; et dans le tems que ses archers conduisoient leur proye dans une grande cour, il me dit de le suivre dans une chambre, où le maître de l'hôtellerie le faisoit passer avec tout le respect qu'il croyoit devoir à la dignité de ce noble officier. Je voulus aider à son valet à le débotter, mais il ne le souffrit pas et me dit de l'air le plus gracieux qu'il put se donner qu'il voyoit bien que je n'étois pas fait pour cela ; il ajouta que, dans le peu de tems que j'avois été avec lui, il avoit eu celui de remarquer que, malgré les apparences, la première idée qu'il avoit conçue de moi pouvoit être fausse.

« Hélas! lui répondis-je, avec un profond soupir, vous avez raison, Monsieur, je ne suis pas né pour être valet ; et j'ai encore moins de disposition à devenir filou. — Je veux bien vous en croire, répliqua-t-il, mais d'où viennent les effets dont on vous a trouvé saisi ? » Cette question m'embarrassa, il me sembloit difficile d'accorder ce que je venois de dire du peu de disposition que j'avois au larcin, avec celui dont je paroissois coupable. Toutes réflexions faites, je pris le parti de la vérité. Je le priai de faire sortir son valet. Cette petite précaution lui faisant croire que le secret que j'avois à lui confier devoit être d'une grande importance, il ordonna qu'on nous laissât seuls.

« Çà, me dit-il, allons, voyons, mon enfant, de quoi est-il question ? Je n'ai pas envie de vous perdre ; mais il faut dire la vérité, sans cela point de grâce. » Je ne sentis pas ce que cet exorde avoit d'injurieux ; et racontant naïvement ma fuite et ce qui l'avoit occasionnée, je remarquai qu'à chaque circonstance de mon histoire d'écolier, la sérénité se répandoit sur son visage. Je continuai de plaider ma cause, l'effronterie classique chassoit peu à peu la crainte qui s'étoit emparée de mes esprits, et je finis mon plaidoyer par des traits d'éloquence si mâles et si vifs, que mon juge, s'y laissant entraîner, ne put retenir un éclat de rire qui déconcerta l'orateur.

Je tombai dans une profonde rêverie, dont

mon auditeur me tira, en me demandant amiablement où je prétendois aller. « Il m'importe peu, répondis-je, en quel lieu de la Terre le sort conduise mes pas, pourvu que j'évite le châtiment dont on m'a menacé. — Il est vrai, dit-il en branlant la tête, que vous n'êtes pas le premier enfant de famille qui ait fait pareille équipée ; mais vous êtes encore bien jeune. Cependant, ajouta-t-il, les voyages forment la jeunesse, oui, vous ne ferez pas mal de voir le païs, avez-vous de l'argent? Oh que oui, Monsieur, répliquai-je, j'ai trente sols, et lorsque j'aurai vendu le livre qui est dans votre poche, et les mouchoirs que vos Messieurs me gardent, j'en aurai assez pour me rendre à Marseille, où j'ai dessein d'aller. »

Mon homme rêva quelque tems; puis, prenant la parole, il me dit que je trouverois peu d'argent de mon livre, ou qu'on me le prendroit infailliblement, et que, comme il avoit conçu quelque amitié pour moi, il vouloit bien m'aider à m'en défaire à un prix raisonnable. « Je le garderai, poursuivit-il, allez dîner avec mes gens; puisque vous voulez voir un port de mer, je vous permets de nous suivre. »

Je sortis de la chambre en bénissant un homme qui me procuroit la vente de la meilleure partie de mes effets d'une manière si avantageuse; et je le remerciai intérieurement de la facilité qu'il m'offroit de me rendre à Marseille par la commodité de la chaîne.

J'eus l'honneur d'être admis à la table de Messieurs les Archers, qui avoient d'abord fait quelque difficulté de m'y recevoir. Leur délicatesse se trouvoit blessée de se voir en la compagnie d'une personne soupçonnée d'un vol ; mais leur chef ayant fait dire que j'étois un honnête garçon qu'il prenoit sous sa protection, je n'eus plus de contradictions à essuyer.

Nous nous remîmes en marche après un assez bon repas, et chacun reprit ses fonctions. Quant à moi, profitant de la liberté qu'on m'avoit donnée, j'allois suivant ma fantaisie devant, derrière ou à côté de la chaîne. Je hazardai même d'approcher la botte du commandant, et ma témérité eut un heureux succès. Il me questionna, mes réponses lui plurent. « Vous avez de l'esprit, me dit-il, du ton et de l'air dont on le dit quand on veut faire croire qu'on en a soi-même; vous ne pouvez manquer de faire quelque chose, surtout dans un pays où l'on sera charmé d'avoir sur un vaisseau un jeune homme robuste et intelligent. Je me charge, continua-t-il, de vous faire trouver une place à mon arrivée. »

Je fus moins affecté de ces louanges que de l'image gracieuse de la fortune qui n'attendoit, pour me recevoir dans ses bras, que le développement de mes talens. Flatté d'une si agréable idée, je comptois pour rien la fatigue d'une longue marche, car j'avois été informé que Marseille étoit plus loin que je ne me l'étois

imaginé ; mais cent soixante et quelques lieues de chemin font un petit objet pour un garçon de seize ans qui va bien à pied, et qui compte sur une subsistance assurée pendant la route.

J'avois déjà pris quatre repas à compte sur le prix de mon livre de prières, lorsqu'on me refusa pour convive au cinquième. J'en portai sur-le-champ mes plaintes à mon protecteur, qui me répondit, en me mettant à la porte, que j'avois eu tort de prétendre qu'il me nourriroit jusqu'à Marseille.

Le voyageur que l'éclair a ébloui se sent moins anéantir par l'horrible fracas du tonnerre, qui, se brisant en éclats sur sa tête, le laisse dans la cruelle attente du coup qui doit le réduire en poudre, que je ne le fus à ces foudroyantes expressions. Je demeurai longtems immobile; et mon esprit, comparant la longueur du voyage que j'avois entrepris avec les trente sols qui me restoient pour tout bien, désespéroit d'arriver avec mon corps au but qu'il s'étoit proposé.

Je descendis l'escalier, et me rappelant douloureusement ces paroles : *Vous avez eu tort de prétendre que je vous nourrirois jusqu'à Marseille,* j'entrai dans la cuisine. Là, dans un coin, je fis une chère proportionnée à mes finances. Je doutai longtems si je ne ferois pas mieux de retourner chez mes parens, que de poursuivre le dessein qui m'écartoit du toit paternel.

Je flottois dans une mer d'incertitudes, lorsque, la chaîne défilant pour reprendre sa marche un galérien me dit : « Allons, courage, notre ami ; nous avons aujourd'hui une grande journée à faire. Je sçai la route, je l'ai faite autrefois en qualité de conducteur subalterne ; je la fais maintenant comme forçat, l'un vaut bien l'autre. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. » Cette saillie me tira de ma rêverie ; et considérant le personnage à qui elle échapoit, je vis un gaillard que je reconnus pour celui qui, le premier, m'avoit demandé de l'eau il y avoit quelques jours. Je marchai à côté de lui. Après nous être quelque tems entretenus de choses indifférentes : « A propos, me dit-il, qu'est devenu votre livre ? — Hélas ! répondis-je en soupirant, je ne le reverrai plus. — Je le crois, reprit-il, vos mouchoirs pour la plupart sont déjà vendus.

Tenez, ajouta-t-il, remarquez à dix places de moi ce vieillard qui paroît courbé sous le poids des ans et des chaînes, il est chargé de la vente de vos bas de soye. La charité compatissante des bonnes gens qui nous voyent passer lui en donnera plus d'argent que n'en auroit l'Archer qui les a eus en partage, s'il paroissoit les vendre pour son compte. Le propriétaire et le prête-nom partageront ensuite le bénéfice. C'est de cette façon que nous vivons les uns avec les autres. Cet innocent commerce entretient la bonne intelligence entre les deux corps, et chacun y trouve son avantage.

Ne seriez-vous point, lui dis-je, un de ces honnêtes commerçans à cause de votre ancien grade? — J'ai fait une sotise, me répondit-il vivement, de vous avoir fait une confidence si importante. Mes anciens camarades ignorent, ou feignent d'ignorer qui j'ai été. — A votre place, repris-je, j'aurois grand soin de les en instruire. Je suis persuadé qu'en faveur de l'ancienne confraternité, ils auroient quelques égards pour vous.

— Malepeste ! répliqua-t-il avec précipitation, je m'en garderai bien. Si malheureusement pour moi ce bruit étoit répandu, ils m'assommeroient pour l'honneur du corps, dont j'ai été un des membres. Ces Messieurs sont roides sur les bienséances. Sçavez-vous qu'il est inouï qu'un Archer ait mérité les galères ?

— Vous me donnez, lui dis-je, une haute idée de cette troupe; mais pourquoi l'avez-vous quittée ? — J'avois peine, répliqua-t-il à me plier à certains tours de souplesse, qu'il faut nécessairement faire pour se maintenir avec agrément dans le corps. Je l'ai quitté ; et pour tranquilliser ma conscience, je me suis fait contrebandier. J'ai été trahi et pris. Un seul jour m'a coûté le fruit de quatre ans de peines et de soins. Mes amis ont tenté d'accommoder l'affaire, par l'entremise d'une sirène du quartier du Palais-Royal, qu'un de nos seigneurs des fermes fait nager en grande eau. La Divinité avoit promis son apui : mais je n'ai pû présenter à l'idole

qu'une médiocre offrande ; et je vais ramer pour n'avoir pas eu cinquante mauvaises pistoles. J'en suis tout consolé. Je n'ai point reçû de flétrissure; trois ans seront bientôt écoulés; de plus je suis jeune, et, Dieu merci, fait à la fatigue. »

Après cette confidence il se crut en droit d'en exiger de moi une semblable. Je lui contai donc mon histoire, que je terminai par l'incertitude dans laquelle je me trouvois de continuer la route, ou de retourner chez mes parens. « Si vous aviez de l'argent, me dit-il, je vous conseillerois de faire le voyage avec nous ; mais, ajouta-t-il après avoir un peu rêvé, ne vous mettez en peine de rien. Je vous trouverai parmi nous un emploi qui vous conduira agréablement à Marseille et là, vous prendrez votre parti. »

Sur cette assurance je me rafermis dans le dessein de continuer ma route en qualité de voyageur suivant la chaîne ; et dans le même jour j'exerçai l'emploi qui m'avoit été promis.

Semblable à un bon père de famille, le roi, en punissant les excès condamnables de ses sujets, adoucit le châtiment que la bonté paternelle est forcée de prononcer contre des enfans désobéissans. Il corrige la sévérité de ses décrets par la manière de les faire exécuter. C'est pour cela qu'il a fait établir sur le chemin une subsistance pour ceux que Thémis a condamnés à le servir sur ses galères comme forçats. Mais cette administration est confiée à des gens qui

ne s'en acquittent pas toujours suivant les intentions du prince. De sorte que ces malheureux manquent souvent des choses les plus nécessaires au soutien de l'humanité ; et sans le secours des personnes charitables, ils ne pourroient suporter le poids de leurs fers.

Comme ils n'ont pas la liberté de pourvoir eux-mêmes aux besoins de la vie, il leur faut quelqu'un qui puisse agir en leur place. C'étoit là mon emploi. Je devins le pourvoyeur d'une douzaine d'entre eux ; et la même main qui recueilloit les aumônes en faisoit la distribution avec une intégrité qui eût été à souhaiter dans leur économe. En reconnoissance j'avois part aux bienfaits, et je vivois de pair à compagnon avec les maîtres à qui je m'étois donné.

Je faisois assez gaiement le fatigant métier de valet galérien, lorsque celui du commandant tomba malade à Valence. Un homme de cette importance ne pouvoit se passer d'un domestique. Il jetta sur moi un regard favorable, et m'honora de la place du malade.

Je ne crains point de trop hazarder en avançant que ce choix eût plutôt pour objet sa propre utilité que l'acquit de sa conscience.

Je ne changeai pas avec la fortune ; et loin de ressembler à ces valets insolens qu'un caprice de cette déesse met au fond d'un carosse après les avoir trouvés derrière, je soulageois mes anciens maîtres autant qu'il étoit en mon pouvoir.

Arrivé au lieu qui fixoit mes désirs, les forçats furent distribués sur les galères, après que mon maître eut rendu compte de sa mission. Cet intègre personnage m'avoit proposé de le suivre à Paris, dont il reprenoit le chemin; mais je ne jugeai pas à propos d'accepter sa proposition. Et le quittant du soin d'effectuer sa promesse, au sujet d'une place, je pris le parti d'en chercher une moi-même.

Un matin que je me promenois sur le port en rêvant à la malheureuse situation de mes affaires, qui empiroient à vue d'œil, je fis rencontre d'un de mes camarades de classe. « Hé, mon pauvre ***, me dit-il, est-il possible que je te trouve à Marseille, toi que l'on croit à Paris dans Saint-Lazare? — Je ne suis, comme tu le vois, lui répliquai-je, en pension nulle part, et mes parens ignorent même où je suis. Mais toi, ajoutai-je, que fais-tu dans cette ville? Quel dessein te conduit en Provence? — Le dessein, répondit-il, de m'embarquer pour Constantinople, où mon oncle va exercer la fonction de chef de cuisine de notre ambassadeur à la Porte. Je suis, comme toi, un fugitif. Aux premières nouvelles que nous avons eues de l'emploi que mon oncle va remplir, il m'a pris envie de voir les fiers Ottomans dans le centre de leur empire, dans cette fameuse Constantinople, monument trop durable de la honte du nom chrétien. J'ai proposé cette promenade à ma mère qui, en faisant de grands signes de croix au seul nom

des Turcs, a voulu me retenir. Je me suis échappé, j'ai rejoint mon oncle, à qui j'ai fait voir une si ardente vocation pour ce voyage, qu'il m'a permis de le suivre. Cette nuit nous confions au perfide élément nos personnes et nos projets.

— O trois et quatre fois trop heureux Dumont, lui répondis-je tristement. La fortune impitoyable n'a pas traité ton camarade avec tant de douceur. Tu vois le malheureux *** à deux cents lieues de ses Pénates, ne sçachant où donner de la tête et prêt à périr de faim. » A ces mots, que j'accompagnai d'un torrent de larmes que je ne pus refuser à l'idée d'une prochaine misère, mon généreux ami, me serrant entre ses bras, me proposa de faire avec lui le voyage de l'ancienne Bizance. « Je me fais fort, dit-il, de te faire agréer à mon oncle. Il aura vraisemblablement besoin d'un marmiton. Te sens-tu assez de courage pour remplir dignement un poste si nourrissant ?

— Ah ! mon ami, lui dis-je, tu réveilles mon appétit. Oui, partons, cher Dumont, et qu'une hécatombe offerte par nos mains sur les autels de l'humide Dieu des flots nous le rendant propice, il nous fasse heureusement surgir au port fortuné, où sont ancrées les marmites de Son Excellence.

Dumont me présenta à son oncle, qui d'abord me reçut assez mal. Je ne lui en sçus pas mauvais gré. Mon équipage ne prévenoit point en

ma faveur. Il falloit y regarder de près pour voir que les lambeaux de linge sale et pourri que j'avois sur moi avoient fait autrefois partie de la chemise que j'avois emportée de Paris. Le reste du vêtement ne la déparoit point. Mais M. Dumont l'oncle étoit une de ces pâtes d'hommes qui, lorsqu'ils sont prévenus en faveur de quelqu'un, croient aveuglément ce qu'il plaît à ce quelqu'un de leur insinuer. Son neveu avoit un grand ascendant sur son esprit. Il se vit forcé, par les raisons de celui-ci, de convenir que, malgré le délabrement dans lequel il me voyoit, j'avois un air d'éducation qui perçoit à travers mes guenilles. Il n'en fallut pas davantage pour me faire donner passage sur un navire qui nous conduisit à *Péra* *.

Un auteur moins véridique saisiroit ici l'occasion de faire briller son imagination aux dépens de la vérité, en plaçant, à certaine hauteur, une tempête avec toutes ses circonstances.

* Péra et Galata peuvent être appellés les fauxbourgs de Constantinople. Ils sont situés sur une colline de l'autre côté du détroit. et forment une espèce d'amphithéatre, d'où l'on découvre la ville et le port de Constantinople. Ces deux bourgs ne sont habités que par des chrétiens, catholiques Romains et Grecs. Il y a peu de familles Turques. C'est à Péra que sont logés les ministres des princes étrangers, excepté ceux de l'empereur, du roi de Pologne et de la république de Raguse, qui demeurent dans la ville. Les Turcs n'y viennent gueres que pour y boire en liberté du vin, que les catholiques y vendent; et ils y causent souvent de très-grands désordres quand ils sont yvres.

Mais comme, Dieu merci, nous n'en essuiâmes point, je crois devoir épargner au lecteur l'ennui d'une description qui le glaceroit peut-être malgré le tonnerre et les éclairs qui feroient partie de la broderie.

Je lui épargnerai encore la fatigue d'un voyage à Malte, à la pointe de la Morée ; et lui faisant passer rapidement les *Dardanelles* *, il doit me sçavoir gré de le débarquer sans accident à Péra.

J'ai pourtant regret à ces noms fameux et sonores de Sestos, d'Abidos, de Bosphore de Thrace, de Pont-Euxin, de Propontide et surtout, à l'histoire de Léandre et de Héro, qui s'enchâsse ici d'elle-même si naturellement.

Le magnifique aspect que celui de Constantinople vue de Péra ! La hauteur des Ciprès et

* Quatre châteaux sur les deux bords du détroit de Gallipoli, entre l'archipel et la mer de Marmara. Mahomet IV, qui a été déposé en 1687, fit construire les deux derniers en 1658. Il y a aux pieds de ces châteaux des batteries de canons sur des plates-formes pour tirer à fleur d'eau sur les vaisseaux qui entreroient ou sortiroient malgré les gouverneurs. Ces canons qui porteroient cinq cent livres de balle, ne sont chargés qu'avec des boulets de marbre. Les batteries se croisent, et on va ramasser les boulets du côté opposé a celui d'où ils sont partis. Tout cela n'empêcheroit pas de forcer facilement ce détroit. Les canons, n'étant assurés que sur des pierres, ne peuvent, pour ainsi dire, tirer qu'un coup. On emploie plus de tems à les remettre sur ce qui leur sert d'affût et à les recharger, qu'il n'en faudrait à une flotte pour passer.

autres arbres, les diverses couleurs des maisons, les minarets peints et dorés des mosquées, la vue du Sérail, celle des vaisseaux qui sont dans le canal, forment le plus superbe coup d'œil que l'esprit puisse imaginer.

Si vous voulez, ami lecteur, une plus ample description de Stamboul *, voyez *Tavernier*, ou *Thévenot.*

J'arrivai à Constantinople en l'an 1714, dans le tems que Méhémet Riza-beg, chargé de l'ambassade de Perse à la Cour de France, y étoit retenu chez le *Chiaoux Bachi* **.

On s'imaginoit à la Porte que, bien loin d'être, comme il l'avoit publié, un dévot musulman que le zèle de sa religion conduisoit à la Mecque, il étoit au contraire un espion du Sophi. M. le comte Desalleurs, notre ministre à la Cour ottomane, et qui sçavoit le secret de l'ambassade, se donnoit, *incognito*, de si grands mouvemens pour tirer l'Intendant d'Erivan des mains des Turcs, qu'il n'eut pas le loisir de faire attention au nouveau commensal qu'on installoit dans sa maison.

J'y fus donc reçu, sans avoir été présenté à Son Excellence. Il est vrai qu'un officier de mon espèce n'avoit pas autrement besoin de son agrément pour augmenter le nombre de ses domestiques.

* Stamboul est le nom turc de Constantinople.

** Chef des huissiers, ou exempts de la Porte.

Malgré la bassesse de l'emploi que je remplissois, je trouvai le moyen de me distinguer par un endroit auquel sûrement je n'avois pas pensé, et qui fut cependant la source des peines et des plaisirs dont je me suis vu comblé.

Nous avions à Paris un voisin qui jouoit du flageolet en perfection. Les serins du quartier célébroient journellement les louanges d'un si habile maître. Mon ayeul eut envie de posséder un de ces chantres emplumés ; mais comme ceux qui étoient tout instruits coûtoient un peu plus que les autres, il jugea à propos, par un principe d'économie, de me faire aprendre à instruire l'oiseau qu'il se proposoit d'acheter. Le bon homme, en agissant ainsi, faisoit, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups ; il travailloit au plaisir de ses oreilles et ajoutoit à mon éducation un nouveau degré de perfection.

Marché fait avec le voisin, je profitai si bien de ses leçons, qu'en peu de tems je fus en état d'en donner à un serin dont on fit l'emplette, quand on me crut capable de l'endoctriner.

S'il étoit permis de se servir d'un jeu de mots, je dirois que si cet instrument fut celui de ma petite fortune chez presque tous les patrons dont j'ai été l'esclave, il fut aussi cause que je me vis prêt à mourir sans cesser de vivre.

Un soir qu'après avoir nettoyé et rangé marmites et casseroles, je prenois le frais sur une

terrasse de la maison du Roi *, et que je jouois divers airs sur mon flageolet, que, par parenthèse, j'avois aporté de Paris et qui avoit échapé à l'avidité des Archers par son peu de valeur, un soir, dis-je, M. l'ambassadeur m'entendit fredonner. Il s'informa qui j'étois, et l'ayant apris, il me fit venir devant lui. Son Excellence m'interrogea sur ma famille et voulut sçavoir le sujet qui m'avoit conduit dans une partie de l'Europe si éloignée de ma patrie. Je lui racontai mon histoire fort naïvement. Il m'écouta avec une attention dont je tirois déjà un bon augure, lorsqu'il me dit d'un ton sévère que j'étois un petit libertin, qu'il auroit soin de me renvoyer à des parens qui devoient être en peine. En même tems il donna ses ordres pour que je fusse gardé jusqu'à ce qu'on eût trouvé une occasion de me faire repasser sûrement en France.

De tous les revers que j'avois jusqu'alors essuyés de la fortune, celui-ci me parut le plus cruel. Vainement je me jettai aux pieds de Son Excellence. Mes prières et mes larmes le trouvèrent inflexible.

Ses domestiques, qui connoissoient sa douceur, étoient surpris d'un traitement que je ne

* Le roi a fait bâtir à Péra un fort beau palais pour son ambassadeur. On l'appelle par excellence, la maison du roi. Des fenêtres de ce palais on voit sur le port et sur le sérail, qui est vis-à-vis, et de l'autre côté du canal.

paroissois pas avoir mérité. Comme ce Seigneur étoit extrêmement équitable, il ne dédaigna pas de les instruire du motif de sa sévérité à mon égard. « Ce jeune homme, leur dit-il, comme je l'ai apris par la suite, est ici exposé à des dangers qui me font tout craindre pour sa religion et son innocence. Les Turcs toujours attentifs à faire des prosélites n'épargneroient ni offres ni caresses pour l'entraîner dans un abîme, que sa jeunesse lui feroit voir couvert de fleurs. Quelque jour il me sçaura gré de l'avoir arraché à la séduction. »

Comme j'ignorois les bonnes intentions de l'Ambassadeur je pestai fort contre lui ; et lorsque je me vis seul dans une espèce de prison, j'apostrophai Son Excellence avec des expressions que la suite de la Chaîne et la traversée m'avoient rendues familières. On m'aportoit régulièrement à manger aux heures des repas. Le jeune Dumont, qui se chargeoit volontiers de ce soin, fut celui qui m'inspira le dessein de m'évader. Il prit des mesures si justes que trois jours après ma détention je me vis en liberté.

Mon libérateur m'avoit conseillé de sortir de Péra. Je sçavois le chemin de Constantinople pour y avoir été quelquefois ; mais je ne pouvois traverser le canal que dans la *Saïque* * de

* Barque à la turque, peinte, dorée, fermée de glaces et garnie par dedans de velours, ou d'autre étoffe. Ces petits vaisseaux sont à voiles et à rames.

Son Excellence ou dans quelque autre bâtiment. C'est pourquoi je jugeai à propos de descendre par Galata, et traversant les cimetières qui séparent ce bourg de celui de Péra, je fis le tour du port, je passai, sur son pont, la rivière qui se jette dans le fond du canal, et j'entrai dans Constantinople un peu avant la nuit.

Mon premier soin fut de m'assurer un azile contre ce que j'appelois les persécutions de M. Desalleurs, et les recherches que je prévoyois qu'il feroit faire de ma personne. Un Juif, qui me vit courant çà et là avec inquiétude, me demanda en langue *Franque* *, si j'étois libre ou esclave. Il comprit plutôt par mes gestes que par mes discours que je cherchois une retraite: et sur cela, me croyant un esclave fugitif, il m'en offrit une, dans le dessein sans doute de me voler à mon prétendu patron. Je ne porte pas ce jugement au hazard ; ce qu'il fit dans la suite en prouve la vérité. Il me tint quelques jours caché chez lui, où je lui contai mon aventure.

Le scélérat me fit entendre que j'avois tout à craindre du ressentiment d'un homme aussi puissant que l'ambassadeur. La frayeur qu'il jetta dans mes esprits me fit volontiers consentir à un

* Jargon mêlé d'italien, d'espagnol, de françois, de portugais, etc. Il est très-facile de le parler, et d'une grande commodité pour les étrangers qui commercent à Constantinople et dans les échelles du Levant.

expédient qu'il me proposa pour la conservation de ma liberté. Ce fut de me réfugier chez le capitan Bacha, ou général de la mer. Vous serez en sûreté dans cette maison, me disoit-il, et quand votre ambassadeur vous y sçauroit, il n'oseroit vous en faire enlever. J'aprouvai l'expédient, dont nous remîmes l'exécution au lendemain, sous prétexte, me dit-il, de se servir de cet intervalle pour préparer le chef des eunuques du capitan, qui seul pouvoit m'introduire dans le Harem * de son maître.

Ce traître juif vint me prendre comme il me l'avoit promis. Il me conduisit mystérieusement au chef des eunuques, à l'entrée de la nuit. Celui-ci parut content de ma figure, et après s'être quelque tems entretenu avec le perfide hébreu, dans une langue qui m'étoit inconnuë, ils se séparèrent.

Je fus aussitôt conduit dans une espéce de salle voûtée, où je trouvai une vingtaine de personnages qui s'empresserent de me saluer en differentes langues. Un François, entr'autres, qui reconnut à mon habillement que j'étois son compatriote, vint m'embrasser la larme à l'œil en me faisant un compliment de condoléance sur ma captivité. Je ne suis point esclave, lui répondis-je, je viens ici de bonne volonté.

* On n'appelle serrail, que les lieux où sont renfermées les femmes du Grand Seigneur, les autres sont nommés harems.

Alors je racontai à ceux qui se rangerent autour de moi de quelle façon et ce qui m'avoit engagé à me laisser conduire dans le lieu où ils me voyoient. Ils déplorerent ma crédulité, et le François me jetta dans une espéce de désespoir, en me faisant comprendre que je pouvois bien être la dupe de la feinte compassion du juif. Je passai la nuit flottant entre l'espérance et la crainte.

Mon malheur fut confirmé le lendemain qu'on m'apporta un habit d'esclave, que ne voulant pas vêtir de bonne grace on me força d'endosser à coups de bâton. Je compris alors toute mon infortune; je détestai le malheureux qui me réduisoit dans un si pïtoyable état. J'apris enfin d'un vieil esclave que l'enfant d'Israël m'avoit vendu au général de la mer comme lui apartenant.

Je m'écriai contre la tyranie; mais on me fit taire comme on m'avoit fait habiller. Ce ne fut pas tout, il fallut aller sur le champ au travail.

Notre patron faisoit bâtir une maison de plaisance entre Calata et *Trophana.* * Les esclaves avec qui j'avois passé la nuit, servoient les maçons qui la construisoient. On me força d'apprendre, sans se donner la peine de me le montrer,

* Petit bourg où l'on fond toute l'artillerie dont on se sert dans l'empire. Il est étroitement défendu d'en fabriquer ailleurs, sans une permission expresse du sultan, par je ne sçai quelle politique, qui ne laisse pas d'avoir son inconvenient à cause des frais et de l'incommodité du transport.

un métier que je n'avois jamais fait. Je m'y pris d'abord fort mal ; mais nous avions affaire à un gardien qui avoit un talent merveilleux pour faire exécuter les choses les plus difficiles.

Son secret cependant étoit tout des plus simple. Une douzaine de coups de bâton plus ou moins, apliqués sur les épaules par un bras vigoureux, en brisant les omoplates et autres parties adjacentes, donnoit de l'intelligence à l'esprit le plus boûché.

Le rude aprentissage pour un enfant de famille de Paris ! Il fallut pourtant en passer par là ; et en moins de deux jours la crainte du bâton fit un diligent manœuvre d'un écolier paresseux.

J'exerçai ce fatiguant métier pendant près d'un mois qui fut employé à finir le Harem. Il fut question après de travailler aux jardins. Cet emploi auroit été plus suportable pour de pauvres esclaves, sans l'impitoïable gardien, dont la plus douce expression étoit : *Travaillez, chiens maudits, ennemis de Mahomet, ou je vous assommerai.* Cette phrase étoit ordinairement terminée par des marques de son zèle pour le Prophéte.

J'aurois à la fin succombé, malgré un tempérament inaltérable, si M. l'ambassadeur ne m'eût tiré de ce misérable état pour me faire passer dans un plus doux, sans pourtant sortir d'esclavage. Ce seigneur, à qui je trouvai moyen de faire sçavoir la perfidie de l'Israëlite, résolut

de me tirer du précipice que sa piété avoit voulu me faire éviter. Il s'adressa directement à mon patron ; mais soit que la force de son zèle lui fit employer quelques expressions peu mesurées, ou que le général de la mer, avare comme un Turc, ne voulût pas rendre un esclave qu'il avoit acheté, sans le mettre à prix, ils se brouillerent.

La charité de M. Desalleurs le porta à lui faire offrir une rançon ; mais le patron qui conjectura par cette démarche et les vivacités qui l'avoient précédée, que je devois être quelque grand seigneur, la fit monter si haut, que je desespérai de sortir d'esclavage. Il s'agissoit de vingt mille écus. Il étoit facile de voir que la passion avoit autant de part que l'avarice à une demande si exorbitante, et M. l'ambassadeur, qui dans les conjonctures présentes ne voulut pas se brouiller ouvertement avec un officier de cette distinction, trouva qu'il étoit de sa prudence de préferer les intérêts de son maître aux miens. Ainsi voulant éviter Caribde je tombai dans Scylla.

Cependant Isouf Bacha, c'étoit notre patron, me fit venir en sa présence, et par des questions captieuses que me faisoit son *Drogueman* *, il s'éforçoit de tirer de moi l'aveu d'une naissance distinguée. Mes réponses ingénuës sur cet article ne le convainquirent pas. Il ordonna à son premier eunuque de me traiter avec quelque

* Un interprète.

sorte d'attention en attendant ma rançon. Il me permit aussi d'écrire à mes parens, et mes lettres qu'il se faisoit interpréter, ne le persuaderent pas plus que mes discours de la médiocrité de mon origine.

En attendant l'éclaircissement que sa cupidité lui faisoit espérer, mon patron me traitoit fort doucement. J'étois employé à la culture de ses fleurs. Les Turcs en sont fort curieux. Ce travail n'avoit rien de trop fatiguant; mais comme j'étois aussi bon jardinier que bon maçon, le parterre couroit risque de se ressentir de mon ignorance, sans un incident qui me jetta dans un des plus grands périls que j'aye courus en ma vie.

Je soulageois quelquefois mes ennuis avec mon *flageolet*. * Isouf m'entendit, me fit jouer devant lui et fut enchanté de mon harmonie. Il en fit le récit à ses femmes qui desirerent avoir part au plaisir. Je fus conduit dans le lieu qui les renfermoit. Là, sans voir ni être vû, je ravis les cœurs par mes sons mélodieux. On me prodigua des louanges qui me firent comprendre que j'avois touché des oreilles peu délicates.

La louange ne fut pas le seul fruit que je tirai de mon sçavoir faire. Outre que je fus dis-

* Cet instrument n'est pas inconnu en Turquie. Si je m'y suis distingué avec le mien, ce n'a jamais été que par les airs françois qui sont plus vifs et plus brillantés que ceux des Turcs.

pensé de tout travail, les femmes, à qui je donnois tous les jours le même divertissement, m'envoyoient souvent de petits présens qui ne contribuoient pas peu à l'adoucissement de ma captivité. Je ne sortois point du palais par les raisons que j'ai dit plus haut; mais un renégat italien, qui avoit la liberté d'aller par la ville, en aportoit du vin que nous buvions pendant la nuit, en dépit de l'Alcoran, à la santé de Mahomet. Helas, que cette félicité fut de peu de durée !

Le patron devoit se mettre à la mer, suivant les ordres du sultan. Son dessein étoit de m'embarquer avec lui ; mais ses femmes voulurent que je restasse, et elles le voulurent si bien, qu'il fut obligé d'y consentir. Il eut peur que pendant son absence il ne leur prît fantaisie de me voir comme de m'entendre. Isouf n'étoit pas jeune ; il avoit une réputation qui ne lui faisoit pas d'honneur auprès du beau sexe ; enfin le public étoit persuadé qu'il n'avoit un harem que pour la forme.

Tous les animaux imberbes sont naturellement jaloux ; celui-ci l'étoit comme un italien ; en un mot, c'étoit le chien du jardinier. Il voulut me voir en état de ne lui faire rien appréhender pour son front. Pour y parvenir, il me détacha son premier eunuque, qui déploya en vain sa rhétorique pour me persuader de me laisser mettre à son unisson. Quoique je ne sçusse pas encore précisément de quelle utilité étoit ce

qu'on vouloit me faire abandonner, la nature se révolta à cette proposition et je dis tout nét à l'eunuque, que j'étois trop content de l'état où cette bonne mere m'avoit mis, pour y souffrir aucune altération. Le patron, à qui mes intentions furent raportées, prit la peine de me dire lui-même fort doucement, qu'il me falloit résoudre de bonne grâce à faire ce petit sacrifice, ou aller sur mer avec lui. Il n'y avoit point à balancer, aussi je pris le parti de l'accompagner. Ses femmes, qui apprirent ce changement, voulurent en sçavoir la cause, qu'on se donna bien garde de leur dire. On leur fit seulement entendre que c'étoit pur caprice de ma part. Elles me firent faire de si magnifiques promesses, entre autres celle de la liberté après un certain tems, si je voulois rester auprès d'elles, que je les aurois volontiers acceptées, si leur satisfaction n'avoit pas dû me coûter si cher.

Comme les dames sont fort compatissantes aux peines d'autrui, je suis persuadé que cellesci n'auroient pas si fortement insisté à me faire demeurer au harem, si elles avoient sçû à quelle condition le patron y consentoit.

Quoi qu'il en soit, Isouf ne pouvant tenir contre leur importunité, voulut bien me laisser chez lui, l'opération préalablement faite. En vain je le conjurai par Mahomet et les cent vingtquatre mille *Prophètes,* * de me laisser tel que

* Les Turcs n'en comptent pas moins.

j'étois ; il fixa au lendemain le jour de ma dégradation de l'humanité.

Quels affreux momens je passai pendant vingt-quatre heures ! Combien de fois maudis-je mon flageolet et celui qui m'avoit appris à en joüer ! Je crois que dans mon desespoir, je fis remonter mes malédictions jusqu'à l'inventeur d'un instrument qui m'étoit si fatal.

Je touchois au jour marqué, quand une de ces révolutions si fréquentes parmi les grands de la Porte me tira d'embarras. Mon patron avoit des ennemis et des envieux de sa place ; ils firent concevoir au sultan des soupçons si violens contre la fidélité d'un homme qu'ils supposoient chercher à s'agrandir, que Sa Hautesse, pour le contenir dans son devoir, lui envoya demander sa tête. Elle lui fit faire cette proposition presque dans l'instant qu'il avoit marqué pour mon supplice.

Isouf, qui sçavoit combien cette partie du corps est utile à la conservation des autres, batailla vigoureusement en faveur de celle-ci ; mais il fallut céder aux efforts des muets qui, après l'avoir étranglé, empaqueterent bien proprement son chef qu'ils avoient coupé. Ils le porterent au sultan, pour lui faire voir avec combien d'adresse ils avoient exécuté ses ordres.

Le Grand Seigneur se porte ordinairement pour héritier de ceux qu'il envoye joüir, par une mort prématurée, des délices du paradis de Mahomet. Ainsi le jour même de l'execution

de mon patron, je fus vendu, pour le compte de Sa Hautesse, à un homme de loi. J'avois vû exécuter le général de la mer, j'avois été vendu et conduit chez celui qui m'avoit achepté sans, pour ainsi dire, que je me fusse aperçu de tout cela ; tant la joïe de me voir échappé au péril qui me menaçoit avoit répandu de trouble dans mes esprits.

Méhémet Oïga, ainsi se nommoit mon nouveau patron, me présenta à sa femme que nous trouvâmes dans une petite salle où elle étoit assise sur des carreaux. Après qu'ils se furent quelque tems entretenus à mon sujet, à ce que je pus comprendre par quelques mots de la langue turque que je commençois d'entendre, la patrone se leva et me conduisit dans toute la maison qui n'étoit pas fort grande. Elle me fit comprendre autant par ses gestes que par ses paroles quelle devoit être mon occupation ; elle ne me parut pas bien considerable. J'étois pourtant le seul esclave qu'il y eut dans la maison. Voici quels étoient mes nouveaux maîtres.

Méhémet Oïga joüissoit d'un modique revenu que le sultan augmentoit par ses bienfaits. Ce prince, qui l'avoit reconnu en plusieurs occasions pour un fort honnête homme, lui avoit donné au divan *, une place qui revenoit à peu

* Le divan s'assemble ordinairement dans une salle de la seconde cour du serrail. Le grand vizir y preside ou, en son absence, le kaïmakan. Là, ils rendent sur le champ la justice a ceux qui la leur demandent. Les parties plaident

près à celle d'un petit conseiller en France. Ce personnage étoit une façon de philosophe qui n'avoit pas pris le goût du terroir. Uniquement occupé du soin de rendre la justice, il fermoit l'oreille aux sollicitations, la main aux présens et s'embarrassoit encore moins de ce qui se passoit dans sa maison, quand il n'y étoit pas. Ses facultés ne lui permettant pas d'avoir plusieurs esclaves, ou peut-être ne s'en souciant point, il n'en avoit jamais eû qu'un à la fois, mâle ou femelle comme le hazard le lui avoit fait trouver. Il m'avoit achetté pour remplacer une espagnole à qui il avoit rendu la liberté en considération de ses services.

Ma patrone étoit une *Mingrélienne* *, belle et blonde comme elles le sont presque toutes ;

eux-mêmes leurs causes. Il y a au-dessus du siége du grand vizir une fenêtre à jalousie d'où le sultan, sans être vu, entend et voit tout ce qui se passe au divan. Ce qui contient les juges et les empêche de faire des injustices à prix d'argent. Métal pour qui grands et petits sont capables de tout faire, dans un païs où domine l'avarice.

Dans cette salle se tiennent les conseils qu'on nomme aussi divans. C'est-a-dire assemblées, qui prennent leur nom du lieu où elles se tiennent. Dans les maisons des particuliers, la salle de conversation, le sopha, l'entree du logis, se nomment indifferemment du nom général de divan.

* La Mingrélie est située entre le Gurgistan et la mer Noire. C'est la Colchide des anciens. Les femmes en sont presque toutes belles et blondes, quand leur beauté promet, leurs parens les vendent dans leur première jeunesse, ou les loüent, dans un âge plus avancé, quand ils n'ont pas trouvé marchand plutôt.

cependant ce n'étoit pas une beauté à la turque. Dans ce pays, outre une certaine grandeur et des traits réguliers, il faut qu'une femme soit fort grasse, si elle veut passer pour belle ; et celle d'Oïga n'avoit que ce modeste embonpoint dont nos dames de France se font tant d'honneur.

Les Turcs extrémement jaloux les uns des autres le sont fort peu des esclaves chrétiens. Ce sont, disent-ils, des brutes qui n'ont pas assez d'instinct pour juger de la beauté d'une femme. Cette opinion, reçuë chez la plûpart d'entr'eux, donne lieu à des avantures galantes, que les femmes turques, qui n'ont pas à beaucoup près si mauvaise opinion de nous, sçavent fort bien mettre à profit.

Il est vrai qu'un esclave qui a part aux bonnes grâces d'une turque, risque d'être brûlé vif, quand son amoureux commerce est malheureusement découvert et que c'est une femme, ou d'être circoncis et marié, quand par bonheur elle ne l'est pas. Cette derniére condition, qui met la presse aux filles, a fait bien des renegats.

Mon patron n'étoit point entiché de l'hérésie dont je viens de parler ; mais sa philosophie lui faisant mépriser ce qui fait crier le vulgaire des époux, il remettoit à Mahomet la vengeance d'une injure qui ne l'empêchoit pas de dormir un quart d'heure de moins. Un homme d'un caractére si bénin méritoit de vivre à Paris.

J'appris tout ce que je viens de dire, le lende-

main de mon entrée dans sa maison, par un esclave provençal que je trouvai à la porte d'un bain public, où j'avois conduit ma patrone *. Cet homme, qui depuis dix ans étoit captif à Constantinople, avoit fait plusieurs maisons et sçavoit l'histoire scandaleuse d'une bonne partie de la ville.

L'apétissant deshabillé que celui d'une turque qui, renfermée chez elle, se croit à couvert des regards étrangers. Ma patrone de retour du bain se mit, comme nous disons en France, à son aise **, et comme j'étois dans la maison écuyer, femme de chambre, cuisinier et maître

* Le bain est presque le seul divertissement dont les femmes turques jouissent sans que leurs maris s'y opposent. Aussi ne passent-elles pas un jour sans y aller. C'est là qu'elles se dédommagent de la contrainte de leurs maisons. Le bain n'est pas tout à fait ce qui les attire dans ces lieux publics, un plaisir plus vif les y conduit. On s'imagine sans peine de quelle nature peut être un divertissement, que beaucoup de nos Françoises ne trouvent insipide, qu'a cause de la liberté qu'elles ont de se livrer, quand il leur plaît, à tous les transports de leurs amants.

L'entrée des bains publics est défendue aux hommes sous peine de la vie. On n'a point d'exemple qu'aucun ait osé enfreindre cette défense.

** Les femmes turques sont naturellement fort immodestes; et c'est moins par bienséance que par la crainte qu'elles ont de leurs époux, qu'elles vont dans les rües vêtües avec quelque decence. En récompense, lorsqu'elles sont dans leurs maisons, elles se mettent presque nües; n'étant couvertes que d'une simare ouverte depuis le haut jusqu'en bas; et d'un pantalon ou caleçon d'une toile fort transparente et si fine, que souvent il ne dure qu'une nuit.

d'hôtel, je l'aidai à se défaire de ce que ses habits avoient de plus embarrassant. Après qu'elle m'eut prêté la main à préparer un dîner fort bon pour des Turcs et fort peu ragoûtant pour un françois, je servis mes nouveaux maîtres qui mangèrent aussi silencieusement que des chartreux. Je m'accommodai des restes après avoir desservi.

Telle étoit chaque jour notre façon de vivre. J'avois de plus qu'eux le soin de tenir la maison propre et de préparer l'eau pour les ablutions du patron *. Il restoit au logis à étudier, contre l'ordinaire des Turcs, ou à cultiver son jardin quand il n'étoit pas occupé au divan. De son côté la Mingrélienne passoit le tems à dormir ou à ne rien faire **.

Quelle difference de cette maison au palais d'Isouf! Ici je joüois du flageolet tant que j'avois d'haleine; et cet agréable instrument m'y procura des plaisirs dont je n'aurois pas été en état de joüir, si Sa Hautesse n'eût trouvé le Capitan Bacha trop grand de toute la tête.

* L'ablution se fait en se lavant le visage, les pieds et les mains en disant, *Seigneur, ôtez mes péchés, comme cette eau ôte la saleté de mon corps.*

** Rien n'est plus paresseux que les femmes turques. Elles sont quelquefois une demie journee assises sur des carreaux les bras et les jambes croisees sans se remuer. Les Turcs disent ordinairement, pour exprimer la paresse de leurs femmes, qu'elles ne se levent, pour sortir d'une maison embrasée, que quand le feu prend a leurs caleçons.

Méhémet donnoit tant de tems aux affaires publiques et à l'étude des belles lettres, qù'il n'en avoit pas de reste pour sa femme. Fakma *, c'est le nom de cette belle, auroit mieux aimé un peu plus d'attention pour sa personne, que tant de dévoüement au bien public et une si forte attache à l'étude. Gens qui négligent leurs femmes pour cultiver leur esprit, en sont rarement bons marchands.

Certain jour de divan que je joüois de mon instrument dans un coin de la salle où la patronne prenoit le frais, elle me fit approcher et prenant le flageolet de mes mains, elle essaya d'en tirer quelques sons. Je lui dis, en riant, que je lui montrerois à en joüer pour peu qu'elle le voulut : elle y consentit. Je plaçai ses doigts sur les trous et je lui fis faire des intonations qui lui parurent si ridicules, qu'elle ne pût s'empêcher d'en rire en se laissant aller sur les carreaux où elle étoit assise. L'occasion étoit belle pour qui auroit eu l'esprit d'en profiter. Ses yeux parloient; mais je n'entendois pas encore si bien ce langage que l'idiome turc.

Je me hazardai pourtant à porter une main

* Fakma signifie fleur de Jasmin. Les Turcs donnent ordinairement a leurs femmes et à leurs enfans un surnom pris, comme le *Cognomen* des Romains, des beautés, des defauts ou des avantures arrivées à celui auquel ils l'appliquent. On se sert de ce surnom plus que du nom propre. De sorte, qu'a la quatriéme ou cinquiéme génération, un Turc ne sçait le plus souvent de quelle famille il sort.

tremblante sur sa gorge, qu'elle avoit entiérement découverte suivant l'usage. Elle la retint avec la sienne, et certain mouvement que nous fîmes comme de concert, ayant mis ma bouche où je voulois placer ma main, Fakma ne s'opposa pas aux petits profits que je tirai de cette méprise.

C'est peut-être, dis-je alors en moi-même, la coutume du païs; chaque nation a ses façons de faire, il faut bien se conformer à l'usage. Comme je me sentois beaucoup de disposition à faire de grands progrès dans l'étude des mœurs ottomanes, je me préparois à tenter de nouvelles découvertes, lorsque Fakma, m'arrêtant en si beau chemin, prit ma tête entre ses mains, me baisa au front et se levant précipitamment gagna le jardin. On pouvoit, je crois, sans passer pour fat, concevoir de grandes espérances pour la suite, avec des commencemens si favorables; cependant je demeurai un peu sot en la voïant s'éloigner à grands pas. Je me consultai long-tems sur ce que je devois faire dans cette occurence. Si j'avois été plus expert j'aurois profité de cet instant de foiblesse sans lui donner le loisir d'en revenir ; mais je déliberai si long-tems, que la patrone eut le temps de se remettre et le courage de m'envoyer en ville à propos de rien.

Je marchois dans les rues de Constantinople, en rêvant à mon avanture, lorsque je fis rencontre de Dumont, qui me demanda avec beau-

coup d'empressement ce que j'étois devenu depuis la mort du général de la mer. Je lui racontai l'histoire de ma nouvelle captivité, jusqu'à la scéne qui venoit de se passer exclusivement. Mon ami m'assura qu'il seroit beaucoup plus facile à M. l'ambassadeur de me tirer des mains d'Oïga que de celles d'Isouf, et qu'il me quittoit pour travailler à ma liberté.

Doucement, Dumont, lui dis-je d'un air embarrassé, ma condition présente n'est pas si fâcheuse qu'elle doive donner tant de peine à son Excellence. Je ne veux pas non plus, ajoûtai-je, qu'il lui en coûte son argent. J'écrirai à mes parens qui sont, Dieu merci, en état de traiter de ma rançon avec un homme aussi désintéressé que Méhémet. Mon ami fixa sur moi des regards surpris? qu'ai-je entendu ? me dit-il, tu refuses une liberté presque sûre, pour te livrer à des espérances que mille accidens peuvent détruire ? A ces mots je ne pûs retenir un profond soupir qui l'intrigua. J'avois inséré dans ma relation le portrait de Fakma, et le clairvoyant Dumont se douta de ce qui m'obligeoit à éloigner l'instant de ma liberté.

Hon! dit-il en branlant la tête, tu me caches quelque chose : sans doute que ta patrone te retient par ses bontés. Prens-y garde, ***, le bûcher s'allume, je te vois au milieu des flammes. Suis-moi, poursuivit-il, en m'entraînant brusquement dans un bagne où des

esclaves vendoient du *vin* *. Il en fit apporter, nous bûmes ; et je lui confiai le secret de mes espérances après m'être bien fait tirer l'oreille. Il conjectura comme moi, que l'amour pouvoit me préparer quelques douceurs ; mais il me fit envisager de combien d'amertumes elles seroient infailliblement suivies. En éfet, le moins que j'eusse à risquer étoit la perte de ce que j'avois si heureusement sauvé de chez Isouf.

Nous ne raisonnions que sur le péril purement humain, nous n'étions pas des casuistes pour porter nos vûes plus loin. Enfin nous sortîmes du bagne, après avoir largement bû, et nous nous séparâmes, lui, dans la résolution de m'arracher des bords du précipice dans lequel j'étois prêt à tomber, et moi, avec celle d'y donner à la premiere occasion.

Je rentrai tard au logis sans m'être acquitté

* On passe aux Turcs de boire du vin et non d'en vendre. Ce sont ordinairement des esclaves trop vieux ou estropiés qui en font le débit, avec la permission de leurs patrons, auxquels ils payent un droit. Ce metier est fort lucratif. Il y a tel de ces marchands de vin qui pourroit fort bien se racheter sans incommoder son commerce ; mais, ils aiment mieux le continuer, parce qu'ils n'auroient plus ce privilége, qui n'est accordé qu'aux esclaves. Il y avoit de mon tems un certain Provençal, dont personne ne sçavoit le véritable nom, que l'on disoit riche de plus de dix mille sultanins (60,000 livres de notre monnoye), qu'il comptoit transporter dans son païs, après avoir travaillé encore trois ou quatre ans, et s'être racheptė. Mais comme il etoit une de ses meilleures pratiques, il mourut de trop boire, et son patron devint son héritier, suivant la regle.

de la commission qui avoit servi de prétexte à m'en faire sortir. Le patron étoit revenu, il me demandoit, et la meilleure des femmes excusoit de son mieux son sobre esclave, qui raconta en balbutiant une partie de ce qui l'avoit retenu si long-tems dehors. Tout autre turc à la place de mon patron m'auroit fait donner cent coups de bâton sous la plante des pieds, au lieu de m'envoyer coucher, comme celui-ci fit. Méhémet passa une partie de la nuit à préparer, contre le vin, une déclamation qu'il commençoit à me débiter le lendemain, quand un *Capigis** vint l'avertir de la part du Grand Seigneur, de se rendre sur le champ au sérail pour assister à un divan extraordinaire.

A peine mon patron fut-il sorti que je me jettai aux pieds de sa femme, à qui je demandai pardon de ne m'être pas acquitté de sa commission. Elle me releva avec bonté, et me faisant asseoir à ses côtés, elle me fit recommencer ce que j'avois dit la veille à mon retour. Je jugeai à propos de ne lui point cacher les éfforts que devoit faire mon ami pour me procurer promptement la liberté, et je finis en l'assurant, comme il étoit vrai, que mon dessein n'étoit pas de profiter de ses secours. Fakma

* Portier du serrail. Ils sont un grand nombre, leur principalle fonction après celle de garder les portes, c'est de chasser à coups de bâtons la canaille, et sur-tout les Juifs quand ils approchent de trop près.

parut si contente de ma résolution, que je ne feignis point de lui découvrir qu'elle étoit seule la cause de mes refus.

Cette assurance ne me parut pas la toucher beaucoup. J'en fus surpris; et pour augmenter mon étonnement, elle me quitta d'un air sec qui me glaça d'éfroi. J'avois lieu de craindre qu'indignée de ma hardiesse, elle ne la découvrît à son mari, dans cette idée je me crus perdu. Je délibérois si je ne me retirerois pas à Péra chez M. l'ambassadeur, pour y mettre ma vie en sûreté, quand Fakma traversa le lieu où j'étois sans daigner me regarder, ni faire attention aux larmes que je répandois. Je la suivis à quelque distance, résolu de ne rien épargner pour la fléchir. Elle entra dans son apartement dont toutes fenêtres étoient encore fermées. J'avais à peine fait quelques pas dans l'obscurité, que je me sentis arrêté. Quoique persuadé qu'il n'y avoit que la patrone et moi qui fussions dans la maison, la frayeur me fit pousser un cri, et mes pleurs redoublerent. Je me figurai dans ce moment de voir entrer les muets qui avoient expédié Isouf, à dessein de me faire un pareil honneur, car c'en est un à la Porte, n'y est pas étranglé qui veut *.

Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après

* C'est de tous les genres de supplice le plus honorable, et tel se laisse docilement étrangler, qui suporteroit impatiemment de se voir décapité.



...il Avril del Imp A Quantin

Elle me conduisit sur un sopha où elle m'accabla de caresses....

m'être senti embrassé tendrement, j'entendis la la voix de Fakma, qui me disoit de me rassurer. Elle me conduisit sur un sopha, où elle m'accabla de tant de caresses, que j'eus tout le tems de me remettre. Revenu de mon trouble, je lui fis de tendres reproches sur son indifférence. Je lui attribuai la cause de mes larmes, sans y faire entrer pour rien la crainte que j'avois eù de perdre la vie.

L'aimable Mingrélienne me serra dans ses bras, et m'avoüa qu'elle n'en avoit agi ainsi que pour éprouver si je l'aimois véritablement; mais que, graces au prophète, elle étoit parfaitement convaincuë de ma tendresse pour elle. Si ce ne fûrent pas là précisément ses termes, du moins ils signifioient cela. Je ne m'amusai pas à conter fleurette, et pour lui prouver qu'elle avoit lieu de rendre de justes graces à Mahomet, je me mis en devoir de lui donner des marques d'une tendresse égale à la sienne.

O lumiére de ma vie! s'écria-t-elle quand elle crut s'apercevoir de mon dessein; jour de mes jours, soleil de mon ame. Je te jure par le Livre de *Gloire* *, que ce n'est qu'à la force de

* Entre les rêveries dont l'Alcoran est farci, celle-ci est singulierement adoptée par les femmes. Mahomet pour les consoler en quelque sorte de l'exclusion qu'il leur a donnee de son paradis, leur permet de trahir la foi conjugale quand un amour excessif les y force et que ce n'est point par un esprit de vengeance, ou par quelqu'autre motif. De la vient l'etroite clôture où elles sont resserrées.

mon amour que tu dois ma condescendance à tes desirs.

Dans un autre tems je lui aurois demandé l'explication de ce galimathias; mais j'étois trop occupé pour penser à autre chose qu'aux doux instans que l'amour me préparoit.

Entourés de l'ombre et dans un profond silence, nous n'exprimions nos pensées que par nos soupirs. Fakma, la sensible Fakma, à qui une honnête expérience avoit rendu ce langage plus familier qu'à moi, ignorant, mais ardent novice, employoit dans ce muet entretien des expressions que n'égalerent jamais les plus brillantes fleurs de Rhétorique.

Ainsi la maison et le sopha du bon Méhémet Oïga fûrent le temple et l'autel sur lequel j'offris mon premier sacrifice à Vénus.

De combien d'autres ne fut-il pas suivi? Il n'y avoit, je crois, aucun endroit du logis où la déesse de Paphos ne vît fumer notre encens. Cependant nous nous conduisions avec tant de circonspection pour de jeunes amans (car Fakma n'avoit pas plus de vingt ans) que ni le voisinage, ni le patron ne s'aperçûrent jamais de notre intelligence. Il est vrai que ce dernier, grace à sa façon de penser, oublioit le plus souvent qu'il avoit une femme jeune et belle, qu'il laissoit presque toujours seule avec un esclave d'assez bonne défaite. Pendant tout le temps que je demeurai dans cette heureuse maison, je ne m'aperçûs en aucune

façon qu'il eût le moindre soupçon de notre commerce.

J'ai eû depuis d'autres patrons qui étoient allertes sur le chapitre de leurs femmes et de leurs filles. J'en ai attrapé quelques-uns malgré leur vigilence; il est vrai qu'il m'en a souvent coûté cher. Sans compter les appréhensions d'une mort toujours terrible et que j'ai vûe de près, maintenant que je suis en France, je ressens des incommodités qui sont les suites des travaux que j'ai entrepris pour parvenir à mes desseins inconsidérés; et des peines où j'ai été condamné pour l'expiation de mes galans forfaits.

Aimé, caressé de la patrone, traité fort humainement par le patron, j'étois le plus heureux esclave de Constantinople. Je joüissois d'une liberté presque entière. Mon habit d'ordonnance me donnoit entrée par tout, excepté dans les mosquées, dans l'intérieur du serrail et les harems des particuliers. J'allois souvent dans les bagnes me divertir avec mes co-captifs, quand ils étoient de retour du travail. Les esclaves ne sont pas tous renfermés dans les maisons de leurs patrons, à moins que ceux-ci ne soient assez grands seigneurs pour avoir maison à la ville et à la campagne. Ces bagnes sont des bâtimens construits en partie sous terre comme des caves, avec un logement au dessus pour les gardiens. Il y en a de particuliers et de publics; ces derniers sont les plus fréquentés,

surtout la nuit. Les Turcs alors et les esclaves, qui ont de l'argent, boivent pèle-mêle du vin dont l'esclave chef du bagne a soin d'avoir grande provision. Le vin le plus excellent est le muscat de *Ténédos* *. Il est à si grand marché qu'un tonneau ne coûte que deux écus au plus.

C'est là qu'on aprend des nouvelles de presque tous les endroits de l'Europe, par les esclaves qu'on fait journellement.

Les délices dont je joüissois chez Méhémet m'avoient fait entierement négliger le soin de travailler à ma liberté, et Dumont que j'avois présenté à mon patron, venoit souvent me voir chez lui. Cet ami, que j'avois instruit de toutes les circonstances de mon histoire amoureuse, s'étoit lassé de me faire d'inutiles remontrances. Il avoit vû Fakma voilée dans le tems que je la conduisois au bain. Ce n'étoit pas assez, il me pria de la lui faire voir à visage découvert. Il me tardoit de lui donner cette satisfaction, pour justifier, du moins auprès de lui, ma repugnance à sortir d'esclavage.

J'en avois parlé à ma patrone, sans lui découvrir le motif de ma complaisance pour mon ami. A force de priéres elle y consentit, à con-

* Isle de l'archipel à deux lieuës de l'ancienne Troïe, auprès du cap de Jannizari, autrefois le fameux promontoire de Sigée.

dition que ce ne seroit que pour un instant, et dans le tems que Oïga seroit au divan ou à la Mosquée. Il ne faut pas, me dit-elle, que mon mari sçache que je me suis fait voir à un chrétien en liberté ; je veux qu'il n'y ait que mon cher esclave qui me voye. Cette délicatesse étoit trop de mon goût pour que je n'en fisse pas à ma belle Mingrélienne des remercimens qui lui plaisoient du moins autant qu'à moi.

J'avertis Dumont du jour qu'il pouvoit voir ma patrone ; il y vint avec un empressement qui me déplût. Fakma se montra un instant. Dumont curieux fut charmé d'une beauté à qui il donna des louanges qui me parurent trop outrées pour venir d'un homme indifférent. J'en fus allarmé et je me hâtai de le faire sortir de l'appartement et de la maison de Méhémet, sous prétexte qu'il alloit revenir. Dumont demeura si troublé, qu'il ne s'aperçut pas que je l'étois plus que lui.

Il semble que le dessein de plaire soit né avec toutes les femmes, même les plus indifférentes ; la beauté ne veut rien perdre de ses droits. Je soupçonnai Fakma d'un peu de coquetterie, puisque, malgré l'assurance qu'elle m'avoit donnée de ne se faire voir qu'à son cher esclave, elle s'étoit montrée à Dumont dans l'état où j'ai déja dit que sont les turques chez elles c'est-à-dire à demi nue.

Aussitôt que nous nous trouvâmes seuls, je pris la liberté de lui faire une mercuriale sur

son indécence. Elle crut d'abord que je badinois; mais me voyant continuer sur le même ton elle se mit à pleurer. Les larmes que je voyois couler de ses beaux yeux parlerent en sa faveur, je lui pardonnai. Je m'approchai d'elle pour l'apaiser, mais elle me repoussa, et me mit au comble de l'étonnement, quand elle ajoûta aux reproches dont elle m'accabla, que je ne l'avois jamais assez aimée pour la battre.

Vous battre! lui dis-je en reculant de surprise. M'avez-vous cru assez misérable pour oser mettre la main sur une femme que j'adore, autrement que pour la caresser? J'atteste le ciel, ajoûtai-je, oui, je jure par Mahomet, que jamais je ne me porterai avec vous à cet excès de brutalité? A ces mots ses pleurs redoublèrent, et ce ne fut qu'à travers mille sanglots, qu'elle me fit comprendre que je ne pouvois lui donner une plus sensible preuve de mon amour que celle que j'avois l'inhumanité de lui refuser. *

Un Turc prouve a une femme combien il l'aime quand il joint les coups aux caresses. Il s'en trouve d'assez galants pour ne pas se conformer a l'usage. Mais leurs femmes font beau bruit et s'en plaignent a leurs parents. On voit quelquefois des meres faire a leurs gendres des avanies publiques a ce sujet. Chacun plaint la pauvre femme et blâme son indigne mari, qui, pour avoir la paix au dedans et au dehors, est oblige de rosser sa femme. Alors celle-ci crie de toutes ses forces, pour faire connoître à ses voisines combien elle est cherie de son tendre époux.

J'avoue que ce sujet d'affliction me parut si ridicule, que peu s'en fallut, que je ne la contentasse à sa maniére. Il sembloit qu'elle lût dans mon ame les mouvemens qui l'agitoient; et je ne doute pas que toutes les épithétes orientales qu'elle me prodigua, ne fussent autant de véhicules dont elle prétendoit se servir pour parvenir à son but.

Je crois que si on introduisoit en France une pareille coutume, plus d'un mari suivroit l'usage, plutôt pour corriger sa femme, que pour lui témoigner sa tendresse.

Pour ne pas tomber dans le cas d'avoir à me reprocher une action brutale envers une femme que j'adorois, je voulus m'éloigner de celle de Méhémet qui, devinant mon intention au premier mouvement que je fis, se jetta à mon col, et me serrant jusqu'à m'ôter la respiration. Vie de ma vie, disoit-elle, mets le comble au bonheur de l'heureuse Fakma! Je la contentai en partie, puisque pour me débarrasser de ses bras dont elle m'étouffoit, je fus contraint de la repousser avec assez de violence, pour la jetter sur son sopha. Une françoise m'auroit dévisagé; mais mais ma turque au contraire me regarda dans ce moment avec des yeux qui sembloient demander que j'achevasse ce que j'avois si bien commencé.

Heureusement que le patron qui se fit entendre à la porte, me tira de cet embarras pour me jetter dans un autre. Prépare-toi, me dit-il en

entrant, à me suivre à *Andrinople* *, où sa hautesse m'envoye. En même tems il passa dans l'apartement de sa femme, et lui fit part de cette nouvelle, qui la réjouit tout aussi peu que moi.

Fakma, plus habile que je ne l'aurois soupçonnée de l'être, se servit du prétexte de ce voyage imprévû pour verser des larmes qui cachèrent la trace que celles de mon refus de la maltraiter lui avoit fait répandre. Méhémet qui prit le change, la pria d'en arrêter le cours, en l'assurant que notre voyage ne seroit pas long. Menez-moi avec vous, lui disoit-elle : pourquoi me laisser exposée à mille accidens ? Qui pourvoira à mes besoins, si je n'ai personne pour me servir ? Méhémet rêva quelque tems. Je crois qu'en acceptant l'ordre du sultan, il avoit pris des arrangemens pour son voyage, sans penser qu'il avoit une femme. Quoi qu'il en soit il sortit dans l'instant, en nous disant simplement qu'il ne tarderoit pas à revenir.

La retraite du patron ne laissa pas de nous inquietter. Il n'étoit pas vraisemblable que Méhémet fût aller prier sa hautesse de le dispenser d'un voyage qu'elle lui avoit ordonné de faire ; parce qu'il étoit obligé de laisser sa femme seule

* Ville de Thrace sur la Marize. Amurat I. la prit en 1362. Elle fut le siége de l'empire ottoman jusqu'en 1453 que Mahomet II. prit Constantinople, où il le transporta. Les environs d'Andrinople sont excellents pour la chasse, et reservés aux plaisirs du sultan.

à Constantinople. Où étoit-il donc allé ? Que prétendoit-il faire ? Nous nous donnâmes en vain la torture pour pénetrer son intention. Nous nous regardions tristement Fakma et moi, quand poussés tous deux du même esprit, nous courùmes dans les bras l'un de l'autre. L'idée d'une séparation cruelle nous attendrit tellement que nous fûmes long-tems dans une espèce d'abandon de tous nos sens. Nous n'en revinmes que pour mêler de tristes plaintes à de tendres caresses.

Soutien de ma vie, disoit la passionnée Fakma, je vais donc être privée du plaisir de voir ton visage de lune ? (expression galante.) Je ne succomberai plus sous le faix des plaisirs dont tu m'accablois. Ces plaisirs, ces doux plaisirs que le prophéte promet aux fidéles musulmans. Puis se débarrassant de mes bras ; père des vrais croïans, s'écria-t'elle en apostrophant Mahomet, envoïe l'ange de la mort couper le fil de mes jours, plutôt que de permettre que je sois séparée du principe de ma vie ! Ensuite se prosternant devant une petite armoire où étoit renfermé l'Alcoran elle adressa au livre écrit sur la peau du bélier qu'Abraham sacrifia à la place d'*Isaac* *, une très fervente et très dévote oraison. Elle y exprimoit la force de son amour et la violence de ses desirs, en des ter-

* Les Turcs croient fermement que l'Alcoran a été écrit sur la peau du bélier qu'Abraham sacrifia à la place de son fils sur la montagne de Moria.

mes si conformes au sujet et si plaisans, que dans un autre tems j'en aurois ri de bon cœur, malgré le respect que l'on doit au recueil d'impertinences composées par le prophéte qui ne sçavoit ni lire ni écrire. *

Fakma prioit avec tant d'ardeur pour la continuation de nos jeux amoureux, qu'elle n'auroit peut-être pas fini sitôt, si Méhémet ne fût rentré suivi d'un esclave anglois, dont il venoit de faire emplette au *Bazard*. ** Cet achat avoit

* Mahomet naquit à la Mecque dans l'Arabie Pétrée l'an 568 de J.-C. il étoit de l'illustre famille d'Haschem. Il perdit son pere Abdalla à l'âge de deux ans et se trouva dans une pauvrete affreuse, son aïeul, Abdelmonteb ne lui ayant rien laissé. Aboutalib, un de ses oncles, prit soin de son éducation, qui dut être fort négligée puisqu'il n'apprit ni à lire ni à écrire. Il trempoit sa main dans l'encre et l'imprimoit ensuite sur ce qu'il vouloit signer. Aboutalib l'envoïa fort jeune en Syrie. A 28 ans, il épousa Cadija, riche veuve qui en avoit 40. Il n'en eut qu'une fille nommee Fatime, qu'il maria à Ali, fils d'Aboutalib. A 40 ans Mahomet commença à prêcher sa religion, dont il faisoit ecrire les discours, qu'il nommoit du nom géneral *Alcoran*, qui signifie lecture. Mahomet mourut l'an 631, le 11 de l'Egire, après en avoir regné 9. Le même jour de sa mort, les Musulmans elûrent Aboubeker, pere d'Aïcha, la plus cherie de ses femmes, pour son successeur. Il prit le nom de Calife, c'est-à-dire, vicaire du Prophéte.

** Marché où se vendent les esclaves. Là, sans respect pour l'humanité, on les dépoüille tous nuds pour en connoître la beaute ou les défauts. Un homme en crie le prix à haute voix, et tous sont bien venus a enchérir. On les fait courir, marcher, porter des fardeaux, en un mot on les exerce comme des chevaux.

été le sujet de sa sortie précipitée. Il le présenta à sa femme, en lui disant qu'il étoit destiné à la servir pendant notre voyage.

Nouveau sujet de tristesse et de jalousie pour moi. L'Anglois avoit l'encolure d'un homme en fonds du côté de l'amour, et je connaissois le tempéramment de Fakma. Nous ne dîmes rien l'un et l'autre, moi, parce-qu'il ne me convenoit pas de parler, et la patrone, à ce que je présumai, parce qu'elle comptoit que son nouvel esclave continueroit les petits jeux où je l'avois accoutumée.

Je passai la nuit dans une cruelle agitation. Mon malheur m'accabloit, je m'en prenois à tout le monde, à moi-même. Je n'oubliai pas sa hautesse ; autant je l'avois bénie, quand elle me tira si à propos des mains d'Isouf, autant je la maudissois, quand par une suite de ses ordres on m'arrachoit des bras de Fakma.

Le jour parut et avec lui quatre Janissaires * qui devoient, par honneur, accompagner Méhémet et prêter main forte à deux muets qui

* Cette insolente milice, qui a souvent détrôné ses empereurs, fut mise sur pied par Amurat Algazi, ou le conquerant, l'an 1363. Elle fut longtems composée des seuls enfans de Tribut; les janissaires ne connoissoient alors d'autres parens que l'Etat, depuis on leur a permis de se marier. Leurs enfans mâles sont reçus dans le corps et en ont la paie dès leur naissance. Leur nombre fut d'abord fixé a 12,000, mais depuis il a été augmenté si considerablement, qu'ils tiennent en respect tout l'Empire, dont ils ont sou-

étoient du voyage, au cas que le *Cadilesker* * d'Andrinople, à qui mon patron alloit faire rendre compte de quelques gentillesses du métier, ne voulût pas se laisser étrangler de bonne grace, si le cas l'exigeoit. Le sultan qui connoissoit Méhémet ennemi de toute mauvaise manœuvre, l'avoit constitué Juge du Juge.

Après avoir introduit les Janissaires et leur compagnie j'arrangeois, suivant l'ordre que j'en avois reçù la veille, quelques hardes à l'usage du patron et du mien, lorsqu'il me fit appeler par l'esclave Anglois. « Parisien l'Ecolier,** c'étoit mon nom de guerre, me dit-il, j'ai changé d'avis, tu ne me suivras point, reste auprès de Fakma. Accoutumée de vivre avec toi, j'aime mieux me passer des services que tu pourrois me rendre, que de la priver de ceux que tu es plus en état de lui faire que l'Anglois; il est

vent disposé au gré de leur caprice. On leur a opposé les spahis, qui forment la cavalerie turque. Les ministres répandent souvent la division entre ces deux corps pour les contenir l'un par l'autre. Mais si la jalousie les divise, l'intérêt les réunit souvent au préjudice du maître et des ministres.

* Premier magistrat d'une ville, ou d'une province. Ce titre n'appartient proprement qu'a ceux de Romanie et d'Anatolie, cependant ceux des autres provinces s'en décorent.

** Rarement les esclaves se font ils appeler par leurs noms propres. Ils prennent, ou leurs camarades leur donnent celui de leur ville, auquel on ajoute souvent celui de leur profession, pour distinguer les compatriotes les uns d'avec les autres.

trop sauvage pour elle. Que la lumière du livre glorieusement sacré vous éclaire pendant mon absence, ajoûta-t'il, et fasse le Prophète qui à parcouru en une nuit les sept Paradis, monté sur *Alborak*,* que je trouve à mon retour ma maison comme je la laisse! Fakma, continua-t'il en s'adressant à sa femme, traitez mon esclave avec douceur, afin qu'après ma mort, l'Ange noir ** ne puisse me reprocher à la face du Pro-

* Le livre intitulé Azar. et qui fait partie de l'Alcoran, dit que cet animal étoit plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet et qu'à chaque pas qu'il faisoit, il s'allongeoit autant que la meilleure vûë peut s'étendre.

** Deux anges, l'un blanc, l'autre noir, accompagnent, selon les Turcs, chaque Musulman qui se présente après sa mort au Jugement, auquel assiste Mahomet. Ces anges plaident l'un contre l'autre la cause du mort. S'il est condamné, l'ange noir l'assomme et le fait rentrer en terre d'un coup de massuë. Si au contraire il est absous, l'ange blanc l'enleve par le toupet de cheveux que les Turcs se laissent croître à ce sujet sur le haut de la tête, et le transporte en paradis.

A l'égard du jugement dernier, Mahomet, disent-ils, se trouvera à côte de Dieu, il sera monté sur son alborak et couvert d'un manteau fait avec toutes les peaux des chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque Grand Seigneur y envoïe à sonavénement à l'Empire. Les ames des bienheureux Musulmans se transformeront en autant de puces, qui s'attacheront aux poils des peaux, et le prophète les emportera dans son paradis avec une rapidité prodigieuse. Il ne sera plus question alors que de se bien tenir. Car les ames qui s'échapperont, soit par la rapidité du vol ou autrement, tomberont dans la mer où elles nageront eternellement.

phéte, qui sera toujours saint, de l'avoir maltraité. C'est un aveugle, qu'il n'a pas jugé digne de pénétrer les sublimes obscurités renfermées dans le Livre que Gabriel a tracé avec une plume tirée de son aîle. » Aussitôt qu'il eut fini ce pompeux galimathias, Méhémet se tourna du côté de la *Mecque* *, nous recommanda à Mahomet et partit avec sa suite.

Je l'accompagnai jusqu'aux portes de la Ville, et je revins me jetter dans les bras de l'adroite Fakma. Elle m'apprit, que c'étoit elle qui avoit fait changer de résolution a son mari, à qui elle avoit vivement remontré le péril manifeste où il l'exposoit, en la laissant à la discretion d'un inconnu, qui pourroit se porter à des violences indignes d'elle. Elle me fit voir trois *Bourses* **, que Méhémet lui avoit laissées de six qu'il avoit reçûes du sultan pour son voïage. Je reconnus l'injustice de mes soupçons dont je fis sottement confidence à ma patrone. Loin d'en paroître offensée, cette aimable femme m'assura dans

* Lieu de la naissance de Mahomet, dans l'Arabie heureuse. Les Turcs y vont par caravanes faire leurs dévotions au *Kiaabé*. C'est une maison carée, qu'ils appellent maison de Dieu, et qu'ils croïent avoir été bâtie par Abraham. Les environs de la Mecque sont fertiles en excellent caffe. La ville est ouverte et sans murailles ; on entre dans la mosquée, qui est au milieu, par plus de cent portes qui ont chacune une fenêtre au-dessus.

** Une bourse d'argent vaut 1,500 liv. de notre monnoye ; celle d'or est évaluée à trente mille écus.

les termes les plus tendres qu'elle n'aimeroit jamais que moi.

Que nous sçavions bon gré au Cadilesker d'Andrinople de ses voleries ! Nous prîmes des arrangemens pour profiter du temps de l'absence du patron. Il étoit si rigide observateur des préceptes de l'Alcoran, qu'il n'étoit jamais entré chez lui une goutte de vin. J'en fis alors une petite provision. J'engageai Fakma à en boire ; elle alleguoit Mahomet et ses défenses, mais je lui fis comprendre qu'elle pouvoit en conscience transgresser les commandemens d'un homme qui avoit eû la barbarie d'exclure les femmes de son paradis, et de les réduire, par un raffinement de cruauté, à la vue des plaisirs que les hommes prendront avec les Houris *, sans y participer que par ce seul sens.

Mon exemple, et peut-être mes raisons, la persuaderent. Elle goûta du vin, le trouva bon, et en but ; je l'excitois. Quatre ou cinq verres de cette liqueur enchanteresse lui donnerent une gaïeté extraordinaire ; l'amour brilloit dans ses yeux. Que nous fimes de folies ! Fakma en pointe de vin étoit la plus aimable des femmes. Quels tendres emportemens ! Quel raffinement de plaisirs !

* Filles du paradis de Mahomet. Elles se trouveront toujours vierges, dit l'imposteur, malgré le frequent usage qu'en feront les vrais croiants, qui seront admis dans ce lieu de délices, après leur mort.

Je l'avois guérie de la manie qu'elle avoit d'être battue, elle avoit compris sans peine qu'il étoit plus gracieux de recevoir des caresses d'un amant que des coups. Je n'aurois jamais pû d'ailleurs me résoudre à porter des mains prophanes sur un corps tout charmant. Qu'il étoit beau ce corps! Qu'il avoit de perfections! Fakma ne faisoit aucun mouvement qui ne lui en prétât de nouvelles.

J'avois apris assez de cuisine chez l'ambassadeur de France, pour faire de petits ragoûts, qui piquoient bien plus la sensualité que l'insipide *Pilau,* * qui fait la nourriture la plus ordinaire des Turcs. Ainsi nous partagions entre l'amour et la bonne chere le temps du voïage du patron, sans qu'on se doutât de ce qui se passoit. Je conduisois tous les jours ma patrone au bain comme à l'ordinaire. On connoissoit la façon de penser de Méhémet, et personne n'étoit étonné de ce qu'il avoit laissé sa femme seule avec son esclave. Nous étions tranquilles sur la dépense que nous faisions; le pa-

* Le pilau est fait avec des poules et du mouton d'abord rôti, ensuite boüilli avec du ris et de l'oignon. Tout cela nage dans le beurre. Les Turcs dépeçent et portent la viande a la bouche avec deux petits bâtons, qui leur servent de fourchettes. Ils prennent ensuite avec leurs doigts le ris et l'oignon, dont ils font de petites boulettes, qu'ils se jettent fort adroitement dans la bouche, observant de n'en point laisser tomber sur la barbe, qu'il faudroit laver sur le champ pour la purifier.

tron n'étoit pas homme à se faire rendre compte des *Sultanins* * de sa hautesse, qui s'épuisoient tout doucement pour soutenir la joïeuse vie que nous menions. Mais helas ! Rien de durable en ce bas monde.

Malgré la bonne chére, celle que je faisois faire à la patrone me mit sur les dents. En un mot je devenois transparent comme un chassis, tandis que Fakma crevoit d'embonpoint. Elle avoit un visage de Chérubin, et j'en avois un d'Anachorette. Je demandai quartier, et force fut de me l'accorder. Huit ou dix jours de repos me remirent sur pied. La jeunesse est inconsidérée ; j'allois reprendre mes pénibles et joyeuses fonctions, quand le patron revint de son voyage.

Son retour, qui interrompoit nos plaisirs, me donna le tems de rétablir entiérement mes forces, avec d'autant plus de facilité que la présence de l'esclave anglois nous privoit souvent du plaisir d'être seuls la patrone et moi.

Le bon Oiga, satisfait de trouver sa maison en bon état, me promit qu'après l'avoir servi encore un an, il me donneroit la liberté pour récompenser les services que je lui avois rendu en son absence. J'avoue que je ne méritois rien moins que cette grace, il ignoroit la nature des obligations qu'il m'avoit. Un si grand trait de

* Le sultanin est une piéce d'or valant six liv. de notre monnoye.

bonté n'excita chez moi aucuns remords d'avoir fait un si cruel outrage au plus tranquile des époux de l'empire des Osmans. On n'est pas scrupuleux à l'âge que j'avois alors ; d'ailleurs, la possession d'une belle femme est capable d'étourdir la conscience la plus timorée. Combien en est-il qui auroient fait comme moi ?

J'attendois fort patiemment le tems que Méhémet avoit fixé pour ma liberté, quand une apoplexie le mit au tombeau, sans lui donner le temps d'arranger ses affaires. Ses parens, qui s'emparerent du peu de bien qu'il laissoit, renvoyerent Fakma en Mingrélie, et me vendirent à l'aga des janissaires.

J'entrai chez ce nouveau maître, l'esprit encore rempli de la révolution qui faisoit si subitement évanoüir mes espérances, et qui me replongeoit dans la servitude, d'où la bonté de Méhémet vouloit me retirer. Et sans faire réflexion que mon malheur présent étoit un coup du ciel, qui me punissoit d'avoir abusé de la confiance d'un si honnête homme, je ne regrettois que les criminels plaisirs auxquels j'échappois.

Je ne restai qu'un jour dans le palais d'Ibrahim, aga des janissaires * à qui j'avois été vendu. Je fus conduit le lendemain, avec d'autres compagnons de misère, dans une maison

* L'Aga des janissaires est un des grands officiers de l'Empire.

qu'il avoit auprès de Scutari, vis-à-vis de Constantinople. C'étoit le lieu de la résidence de sa femme. Le grand seigneur, pour s'attacher entiérement un des principaux officiers de l'empire, et qui a un grand pouvoir sur un corps toujours redoutable aux sultans, avoit fait épouser à Ibrahim la plus jeune de ses sœurs.

Cet honneur, qui n'est pas toujours un préservatif contre le cordon, est extrémement gênant pour ceux qui le reçoivent. Il faut avoir pour des femmes d'une si haute naissance, des égards qui ne s'accordent pas avec la liberté dont les Turcs veulent joüir dans leurs *amours**. Cependant, comme j'apris par la suite, Mirzala ** ne contraignoit point son époux sur ce chapitre ; elle se contentoit de n'être point exposée à la vuë des esclaves ses rivales. Retirée près de Scutari, elle laissoit à Ibrahim la liberté de les galantiser tant qu'il vouloit. L'Aga, qui étoit un fin courtisan, avoit beaucoup de déférence pour la sœur de Sa Hautesse ; il la venoit voir réguliérement deux ou trois fois la semaine dans la solitude qu'elle avoit choisie pour son séjour.

Mon occupation dans ce lieu n'étoit pas fort

* Par une loi de l'Empire, qui l'emporte en cette occasion sur celle de Mahomet, il n'est pas permis à celui que le sultan honore de son alliance, d'avoir d'autre femme que celle qu'il lui donne. Celles qu'il a déjà sont répudiées.

** Mirzala, signifie fleur de rosier.

pénible, quoique je fusse employé à tout faire; mais nous étions un si grand nombre d'esclaves, que le service de la maison n'étoit pas suffisant pour nous occuper tous en même temps; de sorte que nous en avions beaucoup de reste.

Mirzala passoit pour une de ces femmes qui paroissent n'avoir presque point de sensibilité pour toutes choses, mais qui avoit réellement une bonté d'ame qui ne lui laissoit que la liberté de faire du bien. Tous mes confrères d'esclavage se loüoient beaucoup de sa douceur, et chacun s'empressoit de servir avec zèle une si bonne patrone. Mais rien ne me paroissoit capable de me consoler de la perte que j'avois faite à la mort de Méhémet. L'image de Fakma et le triste souvenir de nos plaisirs passés me déchiroient cruellement.

On étoit alors dans le temps de la récolte des fruits; ce sont pour ainsi dire les vendanges des Turcs. Tout le monde quitte la ville pour aller à la campagne, où la liberté est toujours plus grande, surtout en cette saison. Les esclaves de l'un et l'autre sexe font de ce travail un divertissement. Les uns cueïllent les fruits, d'autres les arrangent, les font sécher pour les conserver, etc. Après ce léger travail, chacun danse et se divertit à la mode de son païs. Les fiers Ottomans même semblent perdre pendant ce temps une partie de leur gravité féroce. S'ils ne se mêlent pas aux jeux de leurs esclaves, ils les

honnorent du moins de leurs présences et quelquefois de leurs applaudissemens.

Notre patron étoit allé à la chasse du côté d'Andrinople avec le sultan. Cette partie de plaisir qui lui faisoit beaucoup d'honneur, le débarrassoit encore de la contrainte où il auroit été obligé de vivre à la campagne avec une femme pour qui il avoit beaucoup de considération, mais peu d'amour, ou pour mieux dire, point du tout. De son côté Mirzala, malgré l'indifférence qui paroissoit lui être naturelle, s'aperçevant du peu de goût qu'Ibrahim avoit pour elle, se donnoit, pour s'en dédommager, plus de liberté que n'en ont ordinairement les femmes de sa nation; d'ailleurs sa naissance la mettoit en droit de prendre des licences qu'on auroit réprimé dans une autre. Ainsi ces époux, à l'imitation de ceux de France, se passoient réciproquement certains défauts d'attention, pour se procurer la liberté de vacquer chacun de son côté à ses petites affaires, sans que l'un parût avoir plus de sujet de se plaindre que l'autre.

Mirzala voilée, ainsi que les turques de sa suite, et entourée de ses eunuques, venoit à la fin du travail prendre part à nos jeux. Chacun s'efforçoit de mériter ses applaudissemens et un petit présent qui en étoit la suite. Les esclaves d'une même nation se joignoient ordinairement ensemble pour briller de concert aux yeux de la patrone.

Jusque-là la bande des Espagnols l'avoit emporté sur les autres. Un jeune Murcien leur avoit mérité la préférence à l'aide d'une paire de castagnettes, dont il les excitoit à donner un peu plus de mouvement à quelque ennuïeuse sarabande. Je sçavois bien que j'avois dans mon flageolet de quoi damer le pion à toutes les castagnettes d'Espagne; mais je n'osois m'en servir, tant j'apréhendois de tomber dans le cas où je m'étois trouvé chez mon premier patron.

Malgré les efforts que nous autres François avions faits pendant deux jours pour mériter le prix, les Espagnols l'avoient emporté sur nous. J'en conçus un si violent dépit, que passant sur toutes considérations, j'avoüai à ma nation, que j'avois un flageolet dont je joüois avec élegance. En même tems je tirai de ma poche l'instrument qui devoit porter la gloire du nom françois à son dernier période. Peu s'en fallut que, dans l'excès de leur joïe, mes camarades ne se prosternassent devant moi comme devant l'ange tutélaire de la France.

Mes amis, dit alors un enfant de Bordeaux, vous sçavez comme les gens du païs dansent? Tenez moi pour la nation la plus deshonnorée de l'assemblée, si demain, soutenu de l'instrument du Parisien, je ne fais mettre pavillon bas à ces veillaques d'Espagnols. Oui, sandis! je les coule à fond.

Comme les entreprises les mieux concertées

échoüent souvent par trop d'indiscrétion, nous convinmes tous de garder un profond secret dans une occasion, dont il devoit résulter tant d'honneur à la patrie, et chacun retourna à ses fonctions.

Enfin arriva le bien-heureux moment, où nous devions briller aux yeux de Mirzala. Je n'ai jamais eû tant d'envie de rire, qu'en voïant les gestes admiratifs de la suite de la patrone aux premiers sons dont je fis retentir les échos d'alentour. La patrone elle-même fit un mouvement de surprise dont nous tirâmes un heureux augure. Mes compatriotes se surpasserent, le gascon, surtout, fit des sauts et des bonds si extraordinaires, qu'on l'auroit plutôt pris pour un démoniaque, que pour un homme qui danse. D'ailleurs la consternation de nos rivaux, avoit quelque chose d'aussi divertissant que la stupéfaction des Turcs.

Les François de l'un et l'autre sexe danserent des menuets, ensuite des contre-danses, qui avoient un air bien différent de celles qui n'avoient été accompagnées que de la voix. Enfin nous plûmes généralement et nous remportâmes tout l'honneur et le profit de cette mémorable journée.

Il étoit bien raisonnable, que le principal mobile d'un événement si glorieux, reçût quelques marques de distinction. Mirzala me fit approcher; voulut voir mon flageolet, que je lui présentai avec cette mâle assurance que j'avois

acquise auprès de Fakma. Après l'avoir examiné de tous côtés, elle me le rendit et m'ordonna d'en joüer. Quant elle eut goûté le plaisir de m'entendre pendant quelques momens, elle me fit retirer après m'avoir donné de sa belle main six sultanins.

Notre victoire nous avoit rendus un peu insolens. Nous raillâmes les Espagnols dont le phlegme tint bon pendant quelque tems ; mais les vivacités qui échappérent au gascon, les mirent en fureur : ils nous firent la guerre sans la déclarer : nous demeurâmes si surpris de leur brusque irruption, que nous fûmes d'abord mis en désordre et renversés. La honte de nous voir terrassés par des gens sur qui nous venions de remporter une victoire complette, ranima notre courage et nous fit faire, à coups de poing, des exploits dignes de la posterité la plus réculée.

Les Napolitains, les Messinois, charitables comme des Italiens, et les Anglois depuis longtems ennemis déclarés des deux partis combattans, nous auroient laissé tranquilement égorger, sans les Hollandois qui s'exposerent aux coups pour nous séparer. L'acharnement étoit tel, qu'ils auroient eû de la peine à remplir leur charitable intention, si nos gardiens ne s'en fussent aussi mêlés. Les cris dont s'animoient les combattans fraperent leurs oreilles ; ils ouvrirent la porte de l'espéce de bagne dans lequel on nous renfermoit la nuit ; et voïans de

quoi étoit question, ils eurent recours au bâton.

Telle est la vertu de cette arme entre les mains d'un Turc contre un chrétien esclave, que nous nous séparâmes de nous-mêmes aux premiers coups qui furent distribués. Malheur à qui ne pût assez promptement trouver un azile. La bonté de la patrone tenoit depuis long-tems le bras des gardiens suspendu; mais le crime leur parut trop grave pour n'en pas déploïer toute la vigueur, malgré les ordres contraires, dans une rencontre si criminelle; les battans, les battus, les médiateurs et ceux qui avoient observé la neutralité, tous furent compris dans la correction.

Après que les gardiens eurent amplement dédommagé leurs bâtons de l'oisiveté où ils avoient langui jusqu'à ce moment, les Italiens et les Anglois leur remontrèrent, qu'ils avoient eû tort de les faire participans d'une recette si onéreuse et qu'ils n'avoient pas mérité, puisqu'ils ne s'étoient mêlés de rien.

Comment? chiens maudits, leur répondit-on en grossissant la recette, *Vous souffrez que les gens de votre foi s'entr'égorgent sans vous y opposer? Allez, ennemis du Prophéte, vous mériteriez d'être empalés, pour votre peu de charité envers vos freres.*

Cette remontrance qui, sans son commentaire, auroit été plus d'un chrétien que d'un Turc, ne contenta pas ceux à qui elle étoit adressée. Les Anglois ne dissimulèrent point

leur mauvaise humeur contre nous; et les Italiens nous embrassèrent fort cordialement, en attendant l'occasion de se venger.

Cependant le bruit de notre combat nocturne alla jusqu'aux oreilles de la patrone; elle voulut en sçavoir la cause. Comme j'étois celui qu'elle avoit remarqué avec le plus d'attention, elle ordonna de me faire passer dans son appartement. J'y entrai saisi d'une frayeur, que les hideux eunuques qui m'entouroient, ne pûrent dissiper par leurs discours. Je sçavois assez l'usage turc, pour ne pas ignorer qu'on me faisoit commettre un crime digne du dernier supplice, en m'introduisant dans l'appartement secret de la sœur de Sa Hautesse.

Mirzala, qui s'aperçut de ma fraïeur à travers son voile, m'en ayant demandé la cause, je ne feignis point de la lui avoüer. Elle rit de ma crainte et m'ordonna de lui raconter le sujet de notre querelle; ce que je fis le plus succinctement qu'il me fut possible, afin de sortir plus vîte de ce terrible lieu. La femme d'Ibrahim, qui parut m'écouter avec bonté, me renvoya après m'avoir recommandé de précher l'union à mes compagnons.

J'avois à peine fait quelques pas hors de son appartement accompagné de mes vilains introducteurs; lorsqu'une esclave voilée courant après nous, me fit rentrer seul auprès de sa maîtresse, en dépit des eunuques qui gromelèrent entre leurs dents quelques mots que je

ne pûs distinguer. Je retrouvai Mirzala le visage seulement découvert; elle me demanda gracieusement si le soir nous continuerions nos jeux. Je lui répondis, en baissant modestement les yeux, que ses esclaves s'éfforçeroient de mériter ses attentions, tant qu'ils croiroient ne pas l'ennuyer. Elle se leva de dessus les carreaux où elle étoit assise les jambes croisées et àprès avoir parlé bas à l'esclave qui m'avoit introduit, elle passa dans un autre appartement, en me lançant un regard, où M. le joueur de flageolet crut remarquer quelque chose de favorable pour lui.

L'esclave, en me reconduisant, approcha sa bouche de mon oreille; et me dit, de la part de sa maîtresse, que je me donnasse bien garde de dire à qui que ce fut, que j'avois vû Mirzala à visage découvert. Je compris dans le moment la grandeur de la faveur et la conséquence de l'avertissement. Les eunuques, qui me reconduisirent, m'ayant demandé le sujet qui m'avoit fait rentrer; je leur repondis, avec plus d'ingénuité que je pus affecter, que la patrone m'avoit recommandé de préparer mes camarades à lui donner le soir un divertissement dans le goût de celui de la veille.

Comme on n'avoit pas fait un mystére de de mon entrée dans l'interieur du harem, je dis à tous mes co-captifs ce que je supposois que la patrone m'avoit ordonné; et j'ajoûtai en secret à mes compatriotes, que Mirzala comp-

toit sur nos attentions à contribuer au seul plaisir qu'elle sembloit vouloir se donner.

Le gascon, qui s'attribuoit sans façon tout l'honneur du jour précédent, se constitua de son autorité privée, l'ordonnateur des fêtes que demandoit la sœur du sultan. Il est vrai qu'il s'y entendoit mieux que pas un de nous. Il étoit chirurgien du vaisseau sur lequel il avoit été pris; son éducation n'avoit pas été négligée comme celle des autres esclaves qui n'étoient que de pauvres matelots. D'un consentement unanime nous lui remîmes la disposition de toutes choses; il s'en acquittoit de façon, que la compagnie françoise remportoit chaque jour de nouveaux avantages sur les bâteleurs ses concurrens.

Cependant le grand seigneur revint à Constantinople et Ibrahim avec lui. Celui-ci vint à Scutari; après avoir rendu ses devoirs à la sœur de Sa Hautesse, il s'informa poliment des plaisirs dont elle avoit joüi pendant son absence. On lui en fit une relation circonstanciée, où je ne fus pas oublié. Ibrahim eut pour ma personne et pour mon instrument la même curiosité qui piquoit tous ceux qui entendoient parler de nous; j'eus l'honneur de fredonner devant lui. Il pria Mirzala de permettre que les habitantes de son harem particulier, pûssent joüir du même plaisir pendant quelques jours, et sa priére fut exaucée. Nous partons pour Constantinople où je comptois briller,

bien loin de pressentir le sort qui m'y attendoit.

Le *Janissar-Agazi* me fit entrer seul dans un lieu secret de son palais. Là, faisant briller à mes yeux son large cimeterre, prépare-toi à mourir, me dit-il d'une voix terrible, si tu ne m'avoüe ce qui s'est passé en secret entre Mirzala et toi le jour qu'elle t'a fait entrer dans son appartement. Je ne pûs qu'à peine entendre ces dernieres paroles; une horrible frayeur me fit tomber dans un évanoüissement, dont je ne sortis que pour me voir dans un profond cachot.

Entiérement revenu à moi-même, je me livrai aux plus douloureuses réflexions. J'avois vû la mort face à face et je ne la méritois pas. Il étoit vraisemblable de croire, que je n'en étois pas encore quitte, et je conjecturai, que puisqu'Ibrahim ne m'avoit pas sacrifié à sa jalousie pendant l'abandon de mes sens, sa fureur me réservoit aux plus cruels suplices.

Je crus toucher aux derniers instans de ma vie, quand il me fit venir une seconde fois devant lui : ses yeux étinceloient de rage. Hé bien, me dit-il en baguayant de colére, m'avoüeras-tu maudit *Giaour* * pourquoi Mirzala a voulu te parler en secret? Seigneur, lui répondis-je en baisant la poussiére de ses pieds, ton esclave n'a paru devant elle que par ses

* Infidelle.

ordres et à la vûë de tes eunuques. Je le sçai, répondit-il, mais j'ai aussi apris qu'elle a fait rétirer les gardiens de son honneur pour te parler en particulier, qu'as tu fait dans ce moment? Avoit-elle son voile baissé? ajouta-t'il, avec de nouvelles marques de fureur?

A cet interrogatoire je compris, malgré ma frayeur, la nécessité du secret qui m'avoit été récommandé sur l'article, et toujours prosterné aux pieds de l'aga, je lui répondis, qu'il sçavoit bien que les yeux d'un misérable esclave n'étoient pas faits pour contempler la face lumineuse d'une Houri. Cette réponse parut l'adoucir et je me croïois déja hors d'affaires, quand il frappa de ses mains l'une dans l'autre. A ce signal entrerent six esclaves, dont deux me renverserent sur le dos, deux autres passerent mes jambes dans la *Falaca* * et les derniers me déchargerent sous la plante des pieds, deux cent coups de bâton, que le patron, à qui le diable puisse les rendre quelque jour au centuple, se donna la peine de compter lui-même,

* La Falaca est un morceau de bois long de quatre ou cinq pieds. Il y a au milieu deux trous par où l'on fait passer les jambes du patient. Deux hommes les tiennent étroitement attachées l'une à l'autre avec des cordes; un ou deux autres hommes frapent sur la plante des pieds, avec des bâtons ou nerfs de bœuf larges par le bout de six à sept pouces. *Nota,* que les esclaves, qui font cette exécution, seroient mis à la place du patient s'ils y alloient de main morte.

sur son Thébhuch *, avec une gravité que les cris épouvantables que je poussois ne pûrent lui faire perdre.

Ibrahim se retira après cette exécution. Elle ne dura qu'environ trois quarts d'heure, qui me parurent trois siécles. J'aurois aussitôt marché sur la pointe des cheveux plutôt que sur les pieds. Les exécuteurs de ses ordres me porterent dans une saïque, qui remena à Scutari le joüeur de flageolet, avec aussi peu d'envie de danser que de se servir de son maudit instrument.

Le bruit d'un châtiment que je n'avois pas encore mérité, se répandit bientôt dans la maison. Le chirurgien gascon, après avoir visité mes blessures, les bassina avec du vinaigre. Ce remède dont l'aplication n'est pas moins douloureuse que la cause qui l'exige, est sou-

* Le thébhuch est une espéce de chapelet composé de 90 grains d'égalle grosseur. Les Turcs le portent pendu a leur ceinture. Ils le divisent en trois parties de trente grains chacune, ils disent sur une de ces parties trente fois *Soubhan lallah*. Dieu est loüable. Sur la seconde *Ellamd lallah*. Gloire à Dieu. Et sur la troisième *Allah écher*. Dieu est grand. Le thébhuch est un des principaux ornement des hommes et leur plus précieux joyau. On en a vu valoir des sommes très-considérables. Quand un Turc a juré sur son thébhuch, il est cru à son serment, s'agit-il même du salut de l'Empire; mais si l'on reconnoît qu'il ait juré a faux, on lui fait souffrir le plus cruel des supplices : c'est d'être pilé tout vif dans un mortier de marbre qui est à la porte du serrail.

verain contre la gangrène. On m'avoit mis proche du bagne dans un petit réduit, où je demeurai pendant près d'un mois que je fus hors d'état de rendre aucun service.

Le patron venoit à son ordinaire faire sa cour à sa femme, et mes camarades me disoient, qu'ils ne s'apercevoient pas qu'il fût question de moi plus que d'un autre. La part que j'avois eû du prix de nos danses et les sultanins de Mirzala, servirent beaucoup à accélérer mon entiére guérison. Alors je repris mes anciennes fonctions.

Une nuit que retiré dans la petite cellule où j'avois passé le tems de mon indisposition, et dans laquelle on m'avoit laissé, je ne sçai à propos de quoi; une nuit, dis-je, que je comparois les plaisirs dont j'avois pris jusqu'à satiété chez le bon Oïga, et les tribulations que j'essuyois chez Ibrahim, j'entendis heurter doucement à ma porte. Après que je l'eus ouverte aussi doucement qu'on y avoit frapé, une voix me dit, car je ne voyois personne, suis-moi en silence et ne crains rien si tu es discret. Cette façon mystérieuse sentoit trop le bâton pour que je ne resistasse pas d'abord à ce que l'on me commandoit; c'est pourquoi je ne marchai qu'après m'être fait tirailler et qu'on m'eut juré, par le temple de la Mecque, qu'il y avoit toute sureté pour ma personne, si je sçavois me taire.

La voix qui m'exhortoit à prendre courage

appartenoit à un corps qui, après m'avoir fait traverser les cours, une grande partie du jardin, m'introduisit dans un lieu où l'on me banda les yeux. Je ne consentis qu'avec répugnance à me soumettre à ce cérémonial qui me paroissoit de mauvais augure; mais il n'étoit plus tems de reculer. Après avoir fait plusieurs tours dans différens apartemens, on fit asseoir l'aveugle malgré lui, sur des carreaux fort doüillets : on le laissa réfléchir pendant un petit quart d'heure sur une avanture qui avoit tout l'air d'en être une amoureuse.

J'entendis ouvrir une porte et presqu'aussitôt je sentis quelque chose à mes côtés. Je n'avois pas l'usage de la vüe; mais mes mains suppléant à ce défaut, je m'aperçus bientôt que j'étois avec une femme qui n'avoit presque point d'habillement.

Comme l'aveuglement du corps n'avoit pas passé jusqu'à l'esprit, il me fut facile de comprendre de quoi il étoit question; et je me disposois d'atteindre au but où il me sembloit que j'étois attendu, quand une réflexion cruelle me plongea dans une entiére léthargie de mon corps.

J'avois été introduit avec trop de mystére et de facilité dans le lieu où je me trouvois, pour ne pas conjecturer que tout devoit y obéir à mon conducteur. Or, ce pouvoir sans bornes ne pouvoit être émané que de celui d'Ibrahim, ou de Mirzala. Et s'il étoit vrai, comme je n'en

doutois pas, que je fusse entre les bras de la derniére; l'aga, qui avoit sçû le secret de la premiére entrevûë, pouvoit fort bien être déjà instruit de celle-ci par le même canal. Il étoit vraisemblable de le croire, et de penser qu'il saisiroit volontiers une occasion si favorable de répudier une femme qu'il n'aimoit pas, sans que le Sultan pût y trouver à redire, et qu'il me feroit porter la peine dûë à mon crime.

Si l'on brûloit vif un esclave surpris en commerce amoureux avec une simple Turque, que n'auroit-on pas fait au galant de la sœur de Sa Hautesse?

Un engourdissement subit étoit la suite d'une réflexion si naturelle.

Vainement la dame, qui me pressoit dans ses bras, essaïoit de ranimer le feu dont elle n'avoit vû qu'une lueur passagere : rien n'étoit capable d'apaiser chez moi un tremblement universel. Ses soupirs ardens, ses baisers tout de flamme, ne pûrent effacer de mes esprits l'image de la mort cruelle dont j'avois déja senti les avant-coureurs. Enfin, lassée de prodiguer inutilement à un marbre les caresses les plus vives, elle se retira d'auprès de moi en poussant un profond soupir.

On vint me reprendre un moment après pour me reconduire à la porte de ma cahute, où je me renfermai, l'esprit et le corps dans une agitation difficile à exprimer. Je me donnai long-tems la torture pour deviner qui pouvoit

être l'objet dont j'avois si mal reconnu les transports. Je ne connoissois de Mirzala que le visage, encore ne l'avois-je vû qu'un instant ; et le voile épais dont elle avoit toujours été couverte dans les autres occasions, ne m'avoit laissé que la liberté de juger confusément de sa taille. J'ignorois donc si elle étoit belle à la Turque ou à la Françoise ; et supposé que j'eusse eû cette connoissance, je n'aurois pû décider si c'étoit elle ou une autre qui m'avoit prodigué tant de caresses infructueuses, puisque le trouble de mes sens n'avoit pas permis à mes mains de parcourir les beautés qui s'étoient trouvées à ma discrétion.

Il étoit pourtant probable que ce ne pouvoit être que la patrone. Quelle autre, que la sœur du monarque ottoman, auroit pû me faire parvenir si facilement dans un lieu inaccessible à tout ce qui est réputé véritablement homme ? Aucune des femmes de sa suite n'auroit osé seulement concevoir l'espérance d'endormir les monstres qui veillent sans cesse à la conservation des trésors qu'on leur a confiés. C'étoit donc Mirzala à qui mes frayeurs avoient fait passer si tristement des momens qu'elle comptoit sans doute mieux emploïer.

Je passai huit jours sans remarquer rien qui pût éclaircir ou dissiper mes doutes ; mais la nuit du huitiéme, on vint me reprendre en observant les mêmes cérémonies. Je me laissai conduire avec beaucoup de docilité et plus en-

core de hardiesse. J'avois banni toute crainte de mon ame. Je suivois mon guide avec d'autant plus de sécurité, que pendant cet intervalle, il ne m'étoit rien arrivé de sinistre, comme cela auroit été immanquable, pour peu qu'Ibrahin eût eû connoissance de mon avanture. Je marchois plein d'ardeur et de zéle, bien résolu de me dédommager avec la femme de l'Aga des coups de bâton qu'il m'avoit fait donner; sans penser que j'allois peut-être en chercher d'autres, ou quelque chose de pire.

Je me hâtai de réparer ma faute passée d'une maniére qui nous satisfaisoit également la dame et moi; et j'assouvis ma haine contre Ibrahim avec toute l'ardeur qu'une longue abstinence et un vigoureux tempérament me pûrent fournir.

Que la vengeance est douce en ces momens! J'aurois souhaité pouvoir en égaler les marques au nombre des coups que j'avois reçû; et ma compagne, à ce qu'il me paroissoit, auroit bien été de cet avis.

Mais, helas! foibles vermisseaux que nous sommes! pourquoi la nature en ne mettant point de bornes à nos désirs, nous a-t'elle donné si peu de forces pour les satisfaire?

Je reposois doucement entre les bras de la dame, quand le ministre de nos plaisirs vint m'en arracher. Je pris le chemin de mon grabat sur lequel je m'endormis si profondément, que je donnai la peine à un gardien de venir m'é-

veiller. Comme il n'étoit pas accoutumé à prendre ce soin, il s'en acquitta un peu brutalement, c'est-à-dire qu'il me donna quelques soufflets.

Ah! misérable mécréant, dis-je alors en moi-même, oses-tu bien porter tes mains prophanes sur une face que la sœur de ton empereur a couverte de ses baisers?

Un eunuque qui passoit par hazard en cet endroit et qui me vit maltraiter, reprit aigrement le gardien, de ce qu'il me frappoit, malgré les défenses de la patrone. Ces messieurs sont fort respectés des valets. Celui-ci lui dit, pour s'excuser, que j'étois un paresseux qu'on ne pouvoit faire travailler autrement. Laissez reposer cet esclave, s'il en a besoin, lui répondit la figure d'homme, n'en avez-vous pas assez d'autres? il en sera plus en état de supporter l'ouvrage dont on le chargera. Le gardien baissa la tête et s'en alla sans répliquer. Je remerciai l'eunuque de sa charité, et sans profiter de la permission qu'il sembloit me donner, je me rangeai à mon devoir.

Lorsque je faisois réflexion au procédé de mon protecteur avec le gardien, et que je pesois ses derniéres paroles, il me sembloit, que c'étoit mon conducteur nocturne; et que son attention pour mon repos étoit une suite des ordres de Mirzala. Il ne falloit pas être grand clerc pour deviner le motif de cette tolérance; et je ne doutai plus de mon entrevûë avec la femme de l'Aga des janissaires.

Un Italien qui se seroit trouvé à ma place auroit publié l'affaire, pour rendre sa vengeance plus complette, sans craindre les risques qu'il y avoit à courir; et moi, eû égard à ces mêmes risques, je ne jugeai pas à propos de porter au cœur d'Ibrahim un coup si sensible. Je me contentai seulement de prendre avec sa femme et de lui donner autant de plaisir, que la bastonnade m'avoit causé de douleur. Quelques jours après ma derniére avanture, je fus pleinement éclairci de mes doutes au sujet de l'objet de mon ardeur.

Mon silencieux Mercure vint me chercher à l'ordinaire, et sans observer la circonstance de me bander la vûë, il me fit entrer dans un appartement à demi éclairé. Là, je le reconnus pour l'obligeant eunuque qui avoit pris mes intérêts contre le gardien. Il se retira, après m'avoir recommandé le silence, en mettant le doigt sur la bouche.

A peine fut-il sorti, que je vis venir à moi une grande personne, que la foible lumiére qui nous éclairoit me fit paroître encore plus jaune qu'elle n'étoit. Sa couleur n'étoit pas analogue à celle qui s'empare d'une fille ennuyée du célibat. C'étoit un jonquille pâle qui, après un mûr examen, avoit quelque chose de fort agréable à la vûë; d'autant plus qu'un vermillon naturel répandu sur les lévres et les joües de cette esclave, perçoit à travers cette couleur et donnoit à son visage, un éclat qui ne frappoit

pas moins les yeux par sa vivacité, que par la nouveauté de l'objet.

Ces observations ne furent pas l'ouvrage du premier instant; mais comme j'ai eû depuis quelques occasions de la revoir, le loisir de les faire ne m'a pas manqué.

Cette fille étoit de *Visapour** où il s'en trouve quelquefois de cette couleur; elle leur est aussi naturelle que le noir aux Afriquaines.

Je reculai de deux pas à son aspect, et déja je me repentois d'avoir donné tant de marques de tendresse à une pareille figure, lorsqu'elle s'aprocha de moi d'un air riant. Venez, me dit-elle à l'oreille, je vais vous conduire à l'heureuse Mirzala. A ces mots je suivis la Jonquille, qui me fit traverser plusieurs appartemens en me serrant la main avec une action dont elle portoit l'explication dans ses yeux. Nous nous arrêtâmes dans un lieu mieux éclairé que les autres, où elle me dit que je devois attendre sa maîtresse qui sortoit du bain.

Je m'occupai pour m'amuser à considerer ma nouvelle introductrice; elle étoit grande et extrémement bien faite. Quoique ce ne fut pas une beauté, son visage avoit quelque chose de si délicat, que j'oubliai pendant un moment que je n'étois pas venu là pour elle. J'achevais de me perdre, quand par hazard ou autrement

* Royaume dans le Décan, vers la côte occidentale de la presqu'île de l'Inde, au-deça du Golfe de Bengale.

la *Simare** dont elle étoit couverte s'ouvrit et me fit découvrir des beautés que je ne m'attendois pas à voir. J'allois profiter des leçons de Fakma, qui m'avoit guéri de ma timidité auprès de son sexe, quand Mirzala se fit entendre.

Alors la belle jonquille se rajustant, me fit entrer dans un appartement où je trouvai la patrone couchée sur une pile de carreaux qui composoient une façon de lit.

Les musulmans, qui ne connoissent en cette vie d'autres plaisirs que ceux des sens, apportent tous leurs soins à goûter les douceurs de l'amour dans toute l'étendue de la sensualité qui semble être née avec les Orientaux ; et comme les habits forment quelquefois un obstacle embarrassant, les plus voluptueux ont pris le parti de s'en dépoüiller entiérement, malgré l'étroite *défense***, pour être plus à leur aise. Aussi ont-ils imaginé une façon de vêtement si commode, qu'un Turc est deshabillé et revêtu en deux secondes. Je ne doute pas que la volupté n'ait autant et plus de part à cette façon de se vêtir, que la necessité de faire suivant leur loi de fréquentes ablutions.

* La simare, qui est une espéce de chemise de taffetas, sans manches et toute ouverte par devant, se met ordinairement sur la peau. Les Turcs ne portent presque point de linge, de-là vient qu'ils se baignent si souvent.

** Mahomet prononce anathême contre ceux qui se laissent voir nuds et contre ceux qui les regardent.

Mirzala, que je reconnus sans peine, étoit donc dans un état où je me vis bientôt moi-même par les soins de l'aimable jaune, qui se retira, emportant avec elle mes habits sans que je m'en aperçusse.

La femme d'Ibrahim avoit la peau d'une blancheur éblouissante. J'ai dit qu'elle sortoit du bain : cette propreté lui avoit donné une fraîcheur qui ne paroissoit altérée que par la violence de ses désirs. Elle me tendit les bras d'un air si engageant, que je m'y précipitai avec une ardeur que rien ne pouvoit égaler que la sienne; nous fûmes dans un instant au milieu des plaisirs.

Mirzala étoit une beauté turque, on ne pouvoit en la voyant attribuer l'indifference de son époux, qu'à la contrainte respectueuse où il devoit toujours être avec une femme d'une naissance si distinguée, peut-être aussi avoit-il le goût des Espagnols qui n'en veulent qu'aux beautés décharnées.

Le visage de ma patrone ne lui faisoit pas tout à fait tant d'honneur que le reste, ç'auroit été une beauté enchanteresse, si elle avoit eû un peu moins d'embonpoint; ce qui la faisoit paroître petite, quoiqu'elle fut de la belle taille des femmes, ses cheveux étoient d'un noir de jayet, elle avoit les yeux petits et vifs. Sa bouche étoit un peu grande, mais ses lévres, que le feu qui la consumoit intérieurement, rendoit un peu seches quoique vermeilles, ne s'ou-

vroient que pour faire voir deux rangs de perles orientales mieux arrangées par la nature, que n'eût pû faire l'art du plus habile dentiste, c'est-à-dire, sans hyperbole, qu'elle avoit la bouche fort bien meublée. Ajoûtez à cela une action tendre qui, repanduë sur ses plus legers mouvemens, me faisoit souvent déplorer l'insuffisance qui m'empêchoit d'y répondre.

Dans un de ces momens où la nature est forcée de se reposer pour agir ensuite avec plus de vigueur, Mirzala me fit une espece de confidence des sujets de chagrin que lui donnoit son époux: il étoit si nonchalant à son égard, que depuis deux ans que le sultan les avoit unis, elle n'avoit pas joüi à beaucoup près de tant de félicité qu'elle en avoit goûtée avec moi, de puis qu'elle m'avoit à son service.

Ce vil esclave, disoit-elle, partage toute son attention entre les siennes et un jeune Géorgien, dont il a fait son *Mosayp.* * Elle m'avoua ensuite avec beaucoup d'ingénuité, qu'elle avoit déja trouvé occasion de se consoler des froideurs de l'Aga avec un esclave suisse, qui avoit obtenu sa liberté pour prix de ses services. Je te promets aussi la tienne, ajoûta-t'elle, mais il faut la mériter par ton attachement. **

* Un ganiméde.

** C'est à Mahomet qu'il faut s'en prendre, si l'on trouve tant de facilité à s'introduire dans les bonnes graces des Turques. En les privant de son paradis et leur supposant une ame mortelle, ce législateur leur a ouvert une porte à

Je conclus, de cet aveu de Mirzala, qu'elle étoit une petite hypocrite; mais cela ne m'empêcha pas de travailler comme un Suisse à gagner ma liberté.

J'instruisis ma patrone des suites qu'avoit eû le voyage qu'Ibrahim m'avoit fait faire à Constantinople. Je sçais, me dit-elle, que ce *cachpézéné*, * t'a fait donner la bastonnade. Comme je me suis doutée du sujet de ce mauvais traitement, je n'ai pas paru m'en mettre fort en peine, pour te soustraire à une vengeance plus *cruelle*. ** Ce fut, lui répondis-je, l'idée de cette vengeance qui me rendit si froid la premiere fois que je fus introduit ici pendant la nuit; et je ne suis pas encore, ajoûtai-je, entiérement revenu de ma frayeur.

En effet, dans le moment que je parlois, je

l'incontinence; quand je mourrai, dit une Turque, tout mourra avec moi. Je n'ai à craindre dans une autre vie ni récompenses ni châtimens; jouissons donc, dans celle-ci de tout ce qui peut nous la rendre plus agréable. Aussi font-elles. Et cette façon de penser, jointe à l'extrême contrainte où leurs maris les retiennent, ne contribue pas peu à leur faire quelquefois tout risquer pour satisfaire leurs désirs.

* Fils de P....

** Ce que Mirzala dit ici, ce qu'elle a dit ci-devant, et ce que les autres Turques diront par la suite, n'est pas précisement exprimé dans les mêmes termes dont elles se servoient en me parlant. Je suprime autant qu'il est possible les épithétes et les tournures des phrases orientales, qui ne serviroient peut-être qu'à embroüiller ma narration.

fis de si vilaines réflexions sur les suites que pouvoit avoir mon avanture, que Mirzala qui s'en aperçut, justement dans un instant critique, s'efforça de dissiper mes craintes en me ranimant du geste et de la voix.

Ne crains rien, me disoit-elle, pour une vie qui ne m'est pas moins chére que la mienne. Corcut, mon eunuque, et *Charmen*, * ma fidelle jaune, veillent à la conservation de tes jours. Quant à moi, je plongerai plutôt un poignard dans le sein du traître Ibrahim, que de souffrir qu'il te soit fait la moindre insulte.

Il fallut bien me rendre à ces raisons; et d'ailleurs la liberté est si désirable, que dans la situation ou j'étois, je crus ne pouvoir trop faire pour la mériter.

Charmen vint avertir la patrone qu'il étoit tems de me faire retirer, et je sortis d'auprès de Mirzala, qui me régala d'une petite bourse de *séquins*. * Je demeurai fort étonné de ne point trouver de poche pour serrer mes espéces, et déja je cherchois mes habits avec inquiétude, quand la jaune me dit en souriant, qu'elle alloit me les faire retrouver dans la chambre prochaine où je la suivis.

La belle Jonquille aida gracieusement à m'habiller. Il paroissoit, à ses yeux, qu'elle auroit volontiers souffert que je lui eusse dit quelque

* Charmen signifie fleur de safran.

** Même monnoye que les sultanins.

chose ; mais j'avois tant parlé à Mirzala, que je n'étois pas en état de fournir à une nouvelle conversation.

Charmen me remit entre les mains de Corcut, qui me reconduisit jusqu'à ma porte. Là, je le priai d'accepter le présent que j'avois reçu de notre patrone, ce qu'il fit sans trop de façons. Pour reconnoître en quelque sorte ma générosité, il me recommanda fort affectueusement une discrétion qui nous mettoit l'un et l'autre en sûreté. Cette liberalité de ma part envers un homme, qui auroit vendu Mahomet à beaux deniers comptans, étoit la suite d'un conseil que Charmen m'avoit donné en particulier. Après avoir pris peu de repos en comparaison de mes fatigues, je me remis assez tristement au travail.

Je faisois malgré moi de funestes réflexions. Je ne me croyois pas à beaucoup près aussi en sûreté que Mirzala avoit voulu me le persuader. Ses transports amoureux me flattoient agréablement ; mais je ne l'étois point du tout des suites d'un commerce qui pouvoit être découvert, avant que j'eusse accompli l'œuvre de ma liberté. J'étois perdu au plus léger soupçon qu'Ibrahim eût pû concevoir ; et quoique m'eût dit sa femme, j'aurois fort bien pû être expédié, avant qu'elle en eut eû la moindre connoissance. De quelle utilité m'auroit été après cela la vengeance qu'elle auroit tirée de mon supplice ?

Je n'étois nullement curieux qu'on dit de moi après ma mort, que *** avoit été brûlé, ou empalé, pour avoir eû le bonheur de mêler son sang à celui de l'empereur ottoman.

Ces tristes idées me plongeoient quelquefois dans un abattement, que mes compagnons attribuoient à mon esclavage; et cela étoit fort naturel.

Corcut, cet eunuque si recommandable par sa fidélité envers son patron et son dévouement aux plaisirs d'autrui, me donnoit souvent en secret et de la part de Mirzala, de l'argent dont je lui cedois toujours la moitié. J'en faisois aussi part à nos gardiens. Rien n'est plus propre à amolir un cœur turc que ce métal; ils sont, surtout ceux du bas peuple, d'une avarice que rien ne peut assouvir. J'employois le reste de mon argent à soulager ma misére et celle de mes camarades, à qui je disois, que mes parens me le faisoient tenir par la voye de M. l'ambassadeur, en attendant qu'ils se fussent mis en état de payer ma rançon.

J'avois, par le conseil de Mirzala, mis ma liberté à prix : Ibrahim l'avoit fixé à quatre bourses, que sa chaste épouse m'avoit promis de donner, quand je les aurois mérité.

Cette condition, qui découvroit la passion dominante de la sœur de Sa Hautesse, m'avoit déplu, au point que j'avois beaucoup relâché de mon ardeur : de sorte que, suivant mon calcul, j'aurois été esclave encore une vingtaine

d'années, sans qu'elle eut crû avoir retiré l'intérêt de son argent. Des vûes si sordides la deshonoroient le plus souvent dans mon esprit; mais sa beauté lui rendoit presqu'aussitôt mes bonnes graces.

La bénignité que l'hypocrite affectoit d'avoir pour ses esclaves en général, avoit un but particulier pour quelques-uns d'entr'eux. Le Suisse avoit eû des substituts, et l'on m'en donnoit aussi. Il est vrai que Charmen, qui m'apprit par la suite le petit détail des échappées de sa maîtresse, m'assura que nous avions cet avantage sur les autres, le Suisse et moi, qu'aucun de ceux à qui Mirzala avoit accordé ses bonnes graces, n'avoit jamais sçu à qui il avoit rendu service.

C'étoit moins pour éviter le désagrément d'être en même lieu avec des rivales indignes d'elle, que pour être en liberté de vivre à sa fantaisie, que la compagne d'Ibrahim s'étoit retirée dans la solitude de Scutari.

Cependant le tems du *Ramazan* * arriva, et

* Le ramazan est le carême des Turcs; il leur est alors défendu de boire, de manger, de fumer et de coucher avec leurs femmes depuis le point du jour jusqu'a soleil couché, qu'ils se dédommagent de toutes ces abstinences. Les affaires se font pendant la nuit et on dort tout le jour. Les Turcs croyent que pendant le mois que dure le ramazan, les portes du paradis sont ouvertes et celles de l'enfer fermées. Boire du vin pendant le tems que le soleil paroît sur l'horizon est un crime qu'un mahometan ne peut expier que par la mort. On cite ordinairement pour exemple : un

Mirzala, qui avoit aussi peu de respect pour Mahomet que de foi pour ses Dogmes, me faisoit boire du vin, dont elle usoit aussi malgré l'expresse défense. * Elle avoit remarqué, que l'usage modéré de cette liqueur, ne nuisoit pas à ses plaisirs. Et comme de ma part j'étois bien sûr de n'avoir jamais rien à démêler avec le Prophéte, je buvois sans scrupule d'un

certain Méhémet Célim, a qui on fit avaler du plomb fondu, pour avoir été trouvé yvre dans les rues de Constantinople pendant le Ramazan de l'année 1713. Les Turcs poussent si loin l'attention à ne point boire pendant ce tems, que même en se baignant, ils observent de ne pas mettre la tête dans l'eau de peur qu'il n'en entre quelque goutte dans leur corps par la bouche, le nez ou les oreilles. Cette précaution ne suffisant pas pour les femmes, il ne leur est pas permis de se baigner dans ce tems-la.

* Les femmes Turques sont volontiers indévotes. Et quand on leur reproche leur peu d'attachement à la Loi du prophéte, elles disent assez sans façon. Qu'elles ne se croyent pas obligées d'exécuter à la rigueur ce que leur a commandé un homme, qui a donné à son chat la préférence sur elles, en le mettant dans son paradis, dont il les a excluës. C'est qu'elles ignorent ou feignent d'ignorer, que ce vénérable chat étoit un *virtuose*. Voici un trait de son histoire. Le minet du prophete étoit un jour couché sur une manche pendante de la veste de son maître, et il y méditoit si profondement sur un passage de la Loi, que Mahomet, que l'heure appelloit à la priere, n'osant le tirer de son extase, coupa la manche de sa veste. A son retour, il trouva son chat qui revenoit de son assoupissement extatique et qui voyant sous lui la manche que Mahomet avoit coupé, connut l'attention de son maître pour lui Il se leva pour lui faire la réverence, dressa sa queue, et plia son dos en arc pour lui témoigner plus de respect. Mahomet, qui

excellent vin de *Chypre*,* versé par une main et dans des instans qui auroient fait transgresser les plus doux préceptes de l'Alcoran au plus zélé des musulmans.

Ce fut ainsi que nous passâmes ce tems de pénitence. Je comptois bien me réposer pendant la fête du *Bairam* ** que Mirzala devoit passer dans le serrail du Grand Seigneur; mais Charmen avoit pris d'autres arrangemens. Cette aimable fille vint, pendant la nuit du premier jour de la fête, me trouver dans mon petit domicile. Je fus également surpris et charmé de

comprit à merveille ce que cela signifioit, assura au *saint homme de chat* une place en paradis. Ensuite, lui passant trois fois la main sur le dos, il lui imprima par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber sur cette partie. Delà vient que les chats se trouvent toujours sur leurs pattes. J'ai souvent entendu de vénérables Turcs faire très-sérieusement ce conte, qu'il seroit dangereux de tourner en ridicule en leur présence.

* L'excellence des vins de cette isle fut ce qui engagea Selim II d'en faire la conquête sur les Venitiens en 1571, a la persuasion de Jean Michès, Portugais de race juive.

* Le Bairam suit le Ramazan comme notre Pâques suit le carême. Cette fete, qui est annoncée par le bruit du canon et des trompettes, dure trois jours. Les grands de la Porte qui se trouvent à Constantinople, s'assemblent dans le serrail pour rendre en cérémonie leurs respects au Grand Seigneur, qui leur donne un magnifique dîner et une veste de marte zibéline à seize des plus considérables d'entr'eux. Les sultanes du vieux serrail viennent visiter celles du grand et se réjouissent avec elles pendant ces trois jours de jubilation. La canaille, alors, ne garde plus de mesures. Ils s'enyvrent la plûpart et courent les rues comme des fu-

la reconnoître à la voix. Après m'avoir briévement dit, qu'elle avoit à son tour gagné Corcut, qui avoit obligeamment pris la peine de la conduire jusqu'à ma loge, moyennant finance, elle ajoûta d'un ton plus modeste, qu'ayant conçu pour moi une passion violente, elle avoit tout risqué pour me la faire connoître.

Il y auroit eû de la barbarie à ne pas répondre aux avances d'une pauvre esclave qui dépensoit son argent pour me prouver sa tendresse. J'ai toujours eû beaucoup de commisération pour les souffrances du sexe; et je les ai soulagées autant qu'il a été en mon pouvoir. Je fus si flatté de l'impression que mes attraits avoient fait sur le cœur de Charmen, que je la tirai avec une douce violence auprès de moi, dans l'intention de lui faire comprendre, que je n'avois pas l'âme aussi dure que l'étoit le grabat où je reposois.

Satisfaite de me voir répondre à son attente, la belle Jonquille prit place à mes côtés; et sans me prévenir, à l'exemple de sa maîtresse, par des discours et des caresses emportés, elle

rieux. Les honnêtes gens n'osent y paroître, parce que ces forcenés frappent sans aucun égard ceux qu'ils rencontrent. Le Grand Seigneur même ne seroit pas à couvert de leurs insultes, s'il sortoit du serrail pendant ce tems. Si les plus raisonnables se divertissent dans leurs maisons avec moins de fracas, ce n'est pas avec plus de sobrieté. Les Turcs ne font à la fin de leur carême, que ce que l'on fait ailleurs avant de le commencer.

attendit en patience les effets réels de la passion que je l'assurai d'avoir conçû pour elle, la premiere fois qu'elle s'étoit offerte à mes regards.

Je trouvai dans la possession de Charmen une difficulté que je n'avois pas rencontré chez la femme de Méhémet, ni avec Mirzala. Mais loin d'en être rebuté, mon ardeur augmentant, je franchis ce doux obstacle, qu'on recherche toujours avec tant d'empressement et que l'on trouve si rarement.

Charmen soutint mes efforts, en soupirant moins de la douleur qu'ils lui causoient, que de l'excès du plaisir qu'elle ressentoit. Il n'est jamais si flateur, que lorsqu'il est précédé d'une légere peine.

L'aimable Jonquille n'avoit ni les vivacités de Fakma, ni les transports lascifs de Mirzala. C'étoit une tendre langueur que ses soupirs, plutôt que son action, faisoient passer jusqu'au fond de mon cœur. Contente de posséder ce qu'elle aimoit, elle n'attendoit pas de moi ces efforts amoureux, que Fakma s'efforçoit d'exciter, et que Mirzala exigeoit.

Les feux de l'amour sembloient dissiper les ténébres qui nous environnoient, et j'apercevois à chaque instant, par les yeux de mes mains, un détail de beautés que je n'avois encore vû qu'en gros. Le corps qui n'en faisoit qu'un avec le mien, étoit couvert d'un cuir poli et élastic; il exhaloit naturellement une odeur suave, que

les parfums les plus exquis n'auroient pû égaler, et qui compensoit agréablement, surtout dans la nuit, la blancheur qui manquoit à son principe.

Deux monts, je ne dirai pas d'albâtre, mais qui en avoient la fermeté, également distans l'un de l'autre, auroient rappellé à la vie un moribond prêt à la quitter. Combien d'autres perfections differentes en leur espéce, composoient un tout d'une beauté plus facile à imaginer qu'à décrire.

Non, les plus doux instans de ma vie ont à peine égalé ceux que j'ai passé, mais trop rapidement, dans la possession de l'adorable Charmen.

Les trois jours de la fête du Bairam étoient expirés, et j'avois repris mes fonctions auprès de Mirzala. Mais plein de l'idée de sa belle esclave, je ne m'acquittois plus que foiblement de la tâche qu'on m'avoit imposée. La moderne Messaline s'en apercevoit, elle m'en demandoit la cause, que j'attribuois à l'image de la mort terrible, que je ne pouvois éviter si j'étois découvert. Vainement employoit-elle les discours les plus persuasifs et les caresses les plus insinuantes; la possession de Charmen m'avoit dégoûté de celle de sa maîtresse.

Quelle différence prodigieuse du caractére, du tempérament et de la beauté de l'une et de l'autre!

Charmen captive, mais tendrement sensible,

l'emportoit dans mon cœur et sur mes sens sur la luxurieuse sœur du plus grand Monarque de l'Asie.

Sur le déclin d'un jour que je revenois du travail, Ibrahim arriva à Scutari. Comme il n'y venoit ordinairement qu'au milieu de la journée, cette nouveauté me surprit, d'autant plus, qu'il me parut avoir jetté sur moi des regards semblables à ceux dont il m'avoit honnoré à Constantinople. J'en frémis jusqu'au fond de l'âme : je me figurai, qu'informé de ce qui se passoit en secret pendant son absence, il venoit me faire repentir de mes complaisances pour sa femme.

Je me regardois déja comme la victime de la jalousie de l'Aga, qui entra dans son Haram, après avoir parlé en secret à un eunuque noir qu'il amenoit avec lui. Celui-ci me fit diverses questions sur la maniére dont on se gouvernoit dans un lieu où il n'étoit jamais venu.

Je soutenois du mieux qu'il m'étoit possible une conversation que je prévoyois devoir finir mal pour moi, quand nous entendîmes tout à coup un murmure confus, qui fut suivi des plus grands cris. L'eunuque me quitta brusquement pour courir au bruit, et je restai dans la cour, attendant avec impatience la suite d'un désordre dans lequel, selon les aparences, je pouvois fort bien avoir part.

Quelle fut ma surprise, quand je vis paroître

Mirzala en désordre, son *Gaczar* * à la main, et toute couverte de sang ! Elle commande d'une voix menaçante qu'on lui apprête une *Maïafa*.** L'eunuque qu'Ibrahim avoit amené, veut la faire rentrer ; elle lui porte un coup de poignard, que le vieux coquin ne peut éviter : il tombe : il expire peu de momens après.

Malgré la confusion qui regnoit dans les esprits, la caléche fut bientôt prête. La furieuse Mirzala s'élança dedans, en ordonnant qu'on la conduisit à sa Saïque et de là au serrail de Sa Hautesse. Le trouble augmenta après le départ de la patrone. Chacun couroit çà et là, et s'informoit en tremblant de la cause d'un événement si tragique. Dans ce tumulte je rencontrai notre Mercure, qui me raconta tout hors de lui, qu'Ibrahim après avoir fait à son épouse de sanglants reproches et l'avoir menacée de la punir, elle et les complices de ses impudicités, avoit terminé la conversation par un soufflet; qu'à cette marque d'une brutalité presqu'inouïe,*** Mirzala, indignée de son au-

* Le gaczar est un poignard enrichi de diamans, que les filles et les sœurs des sultans mariées à des particuliers, portent comme une marque de distinction.

** Une caléche.

*** Cette violence n'étoit pas sans exemple. Le grand vizir Lutzi en avoit déja usé de même en 1537, avec la sœur de Soliman II, qui se contenta de dépoüiller son beau-frere de ses dignités et de ses biens, le méprisant assez pour lui laisser la vie.



Paul Avril. del. Imp. A Quantin.

L'Eunuque qu'Ibrahim avoit amené veut la faire rentrer ; elle lui porte un coup de poignard

dace, lui avoit donné plusieurs coups de son Gaczar, sans qu'il eût pû les prévenir, ni les éviter.

Je ne sçais, ajoûta l'eunuque, quelle suite peut avoir cette avanture; mais, suivant les apparences, nous devons tout appréhender. N'avoüez jamais rien, poursuivit-il, c'est le moyen de mettre notre vie en sûreté. Croyez que de mon côté je souffrirai les plus cruelles tortures, sans dire un mot qui ne soit à notre avantage. C'est ainsi que Corcut, s'efforçoit de m'inspirer une assurance que peut-être il n'avoit pas. Cependant il me quittoit : je le suivis machinalement.

Le désordre et la confusion augmentoient de moment en moment, de sorte que je parvins, sans que personne y fit attention, jusqu'au lieu où le corps d'Ibrahim étoit baigné dans son sang.

Ce spectacle auroit eû de l'agrément pour une âme vindicative; malgré les sujets de plainte que j'avois contre le défunt, je déplorai un malheur dont j'étois la cause.

J'étois si absorbé dans de funestes idées que je ne voyois pas Charmen dans un coin de l'appartement. Elle m'aperçût, et me tirant adroitement de la foule de ceux qui, comme moi, étoient accourus dans ce lieu, elle me fit traverser divers appartemens, qui aboutissoient à un petit bois de myrtes et d'orangers. Là, elle me raconta en pleurant le malheur dont elle avoit été témoin; ajoûtant de plus, à la rela-

tion que m'avoit déja fait Corcut, qu'Ibrahim avoit dit à sa femme, au milieu des reproches dont il l'avoit accablée, qu'il avoit fait préparer un *pal* * dans son Harem de Constantinople, auquel cette nuit même je devois être attaché par les soins de l'eunuque qu'il avoit amené avec lui; que cette menace et le soufflet qui l'avoit suivie, avoient excité chez Mirzala l'excès de fureur où elle s'étoit portée.

En faisant ce récit, la belle Jonquille me baignoit de ses larmes, et sembloit tout appréhender de la suite des ordres que pouvoit avoir donné Ibrahim. Je la rassurai, en lui apprenant, que Mirzala avoit aussi tué l'eunuque de son époux, lorsqu'il s'étoit mis en devoir de l'empêcher de se retirer au Serrail.

Ce double meurtre qui paroissoit me mettre en sûreté, dissipa peu à peu nos craintes. Nous nous tinmes aussi long-tems embrassés Charmen et moi, que si nous eussions pressentis que nous goûtions ce plaisir pour la derniére fois.

* C'est un pieu de bois avec lequel on embroche un homme que l'on couche sur le ventre. On lui ouvre le fondement d'un coup de rasoir. On y fiche le pal, qu'on a frotté de suif, et que l'on fait entrer à coups de masse. Un homme monté sur le dos du patient conduit le pal qu'il fait sortir par l'estomach, ou entre les deux épaules. On le plante ensuite en terre. Heureux le supplicié à qui le pal atteint quelque partie noble et le fait mourir sur le champ. Ce supplice, autrefois très-commun, n'est plus en usage que dans les cas extraordinaires.

Cependant par les soins des eunuques et des autres officiers du Harem, le calme succedoit au tumulte, et tout rentroit dans l'ordre, si l'on en excepte Charmen et le joüeur de flageolet, qui s'oublioient dans le bois de myrtes. Les eunuques cherchoient ma compagne et les gardiens n'étoient pas moins en peine de ma personne.

La mort du patron et la sortie de son épouse, autorisoient une licence qu'on n'auroit osé prendre dans une autre occasion, c'est-à-dire, que contre la *coutume* * on appelloit à haute voix Charmen d'un côté et le Parisien de l'autre.

Comme nous étions dans un lieu aussi secret que reculé, et occupés à des choses qui ne nous laissoient pas la liberté de penser à d'autres, nous ne nous aperçumes pas d'abord des perquisitions; mais les appels redoublés ayant frappé nos oreilles, nous firent connoître le péril où nous étions. Charmen ne perdit pas comme moi la tramontane. Elle me faisoit gagner, à pas précipités, une porte dont elle avoit la clef et qui donnoit entrée dans le grand jardin, d'où je me serois tiré comme j'aurois pû, lorsque je me sentis arrêté par le bras. Ma compagne n'étoit pas moins embarrassée que moi, quand elle reconnut notre ami Corcut, qui ne fut pas autrement surpris de nous trouver ensemble.

* Un profond silence doit regner, pendant la nuit, dans le serrail et les Harems.

Il dit en deux mots à Charmen de regagner le logis, en contrefaisant la femme éplorée et qu'une douleur excessive a mise hors de sens et m'ayant fait passer la porte, dont il avoit aussi une clef, il me recommanda de faire le *Sarkok* * et de sauter le mur, au pied duquel il me laissoit, aux risques de tout ce qui pourroit m'arriver. Il y avoit de quoi se casser le col vingt fois pour une: mais je m'y pris si adroitement, que je tombai tout étendu sur le ventre.

Je me trouvai si étourdi du saut, que je ne m'aperçûs pas d'abord que j'avois les dents et le nez cassés, et de plus une façon de détorse à la jambe gauche. Je n'eus pas besoin de feindre de marcher de côté pour mieux contrefaire l'ivrogne aux yeux des gardiens, qui m'ayant rencontré dans cet état, me hâtèrent d'aller à grands coups de nerf de bœuf, accompagnans chaque coup de quantité d'injures, par lesquelles ils me reprochoient de m'être enyvré, dans un tems et dans une maison où tout étoit en pleurs.

Je m'en trouvois quitte à trop bon marché pour me plaindre, et je souffrois patiemment les injures et les coups.

Il me fut impossible de fermer l'œil le reste de la nuit. On devine aisément que j'avois de quoi donner carriere à mes réflexions. Je n'estimois point du tout Mirzala; mais je lui sçavois bon gré d'avoir tué Ibrahim et son eunuque si à propos pour me tirer du pal.

* Ivrogne.

Cependant je n'étois pas sans inquiétude sur l'avenir; il ne falloit pas être un fort habile homme pour conjecturer que l'on feroit de grandes perquisitions, afin de découvrir le nœud de la tragédie. La torture dont avoit parlé Corcut, m'avoit tracé dans l'esprit une image desagréable. Je me tirois passablement bien d'un combat amoureux, mais je ne croyois pas ma vigueur à l'épreuve des bâtons, des crocs de fer, des chevalets et autres outils qui délieroient la langue d'un muet. Je n'étois pas non plus à beaucoup près si persuadé de l'impassibilité du stoïque eunuque, qu'il sembloit l'être lui-même; et le corps délicat de Charmen, ne me paroissoit pas propre à soutenir la violence des tourmens.

Que j'aurois voulu de grand cœur, pour le double et le triple des coups de bâton qu'Ibrahim m'avoit fait donner mal à propos, n'avoir rien à démêler avec le Grand Seigneur, dans une occasion où je méritois infiniment plus.

Avec le jour parut un *Bostangi* * porteur des

* Jardinier du serrail. Ils sont en assez grand nombre, et soumis à un chef appelé le bostangi bachi. C'est une des grandes dignités de l'Empire. Cet officier tient le gouvernail de la Galiotte du Sultan, quand ce prince se promene sur la mer avec ou sans les sultanes. Les bostangis servent de rameurs. Ils font d'ailleurs garde pendant la nuit dans les jardins du serrail. Surtout du côté de la mer, qui est presque le seul endroit par où l'on pourroit entrer dans ce lieu redoutable, s'il y avoit quelqu'un assez fou pour tenter une pareille entreprise.

ordres de Sa Hautesse. Elle ordonnoit que l'on conduisit au Serrail les eunuques et les esclaves femelles, qui étoient ceux qui, demeurant dans l'intérieur du Harem, pourroient plus facilement lui donner les éclaircissemens qu'elle désiroit avoir. On porta à Constantinople le corps de l'Aga et celui de son eunuque.

Nous passâmes ce jour mes camarades et moi en raisonnemens à perte de vûë, sur les événemens présens. Chacun tiroit des conjectures, et personne ne frappoit au but. J'affectois une fermeté d'ame que je n'avois pas, pendant qu'un Hollandois donnoit des marques d'une consternation qui ne lui étoit pas naturelle. Comme c'étoit un garçon bien découplé et que je sçavois que Mirzala étoit fort pénétrante, je me doutai qu'il pouvoit être un de mes substituts. Je le joignis dans la vûe d'éclaircir mes doutes.

Le Hollandois, après quelques façons, m'avoüa que depuis long-tems il avoit part aux bonnes graces d'une dame à lui inconnuë; qu'on le venoit chercher mystérieusement au milieu de la nuit, et que sans souffrir qu'il ôtât un bandeau, dont on lui couvroit la vûë, on lui permettoit de tout oser; qu'il avoit toujours été bien récompensé de ses services; ajoûtant, que la dame à qui il les rendoit, étoit une personne fort grasse et d'une gourmandise insatiable.

A ce portrait, je reconnus la modeste veuve

d'Ibrahim. Cette connoissance après ce que je sçavois ne me causa aucune surprise.

Le Gascon, qui nous vit parler fort sérieusement le Hollandois et moi, vint se mêler à une conversation dont nous ne lui fîmes point un mystére. Il avoüa, qu'il lui étoit arrivé pareille avanture, et qu'il n'étoit entré en exercice que depuis qu'il s'étoit signalé par la vigueur de sa danse, le premier jour que nous triomphâmes de nos concurrens. Je confessai à mon tour que j'avois été employé au même ouvrage; mais je supprimai les circonstances qui auroient fait connoître l'héroïne de l'aventure.

Le trio à bonne fortune conclut judicieusement, tout bien pesé, qu'il ne pouvoit y avoir que la patrone qui eût pû le faire parvenir si facilement jusqu'à elle. Nous tirâmes de fort mauvaises conséquences de cette conclusion; chacun de nous appréhendoit en son particulier qu'on ne le fit passer des bras de Mirzala par les mains du *Sou-Bachi.* * Nous nous séparâmes après nous être promis un secret inviolable.

* Le bourreau. Cet emploi n'a rien de fort déshonnorant chez les Turcs; il est d'ailleurs très-lucratif. Quand cet officier a quelqu'un à expédier, à pendre par exemple, il promene le patient de ruë en ruë, menaçant de l'attacher aux fenêtres des gens riches, qui donnent toujours de l'argent pour se sauver de cette espéce d'ignominie; quand il juge que son patient lui a suffisamment raporté, le sou-bachi l'accroche enfin aux fenêtres de quelque juif, qui aime toujours mieux voir la figure d'un pendu que de donner de l'argent.

Le jour suivant vit terminer mes frayeurs; Corcut revint à Scutari, avec ordre d'en faire enlever les meubles et les esclaves. Le prix de la vente des uns et des autres devoit être remis au Trésor commun des *Janissaires.** Le Grand Seigneur avoit aprouvé la vengeance que sa sœur avoit tirée de l'insulte que lui avoit osé faire Ibrahim, et l'avoit cependant reléguée à l'E*ski Seraï,* ** pour satisfaire en quelque sorte les Janissaires qui portoient impatiemment la mort de leur Aga. Sa Hautesse avoit pénétré une partie des raisons qui avoient obligé Ibrahim d'en venir à l'extrémité où il s'étoit porté, et avoit sagement négligé d'approfondir les autres, dont bien me prit, pour ne pas rendre publiques les dissolutions de sa sœur; et ôter aux Janissaires un nouveau prétexte de murmure. On avoit trouvé chez l'Aga l'instrument qu'il avoit fait préparer pour mon suplice; et chacun prenoit là-dessus la liberté de gloser, sans faire aucune mention du Parisien, un des principaux mobiles de cet événement.

Corcut qui m'instruisoit de ces choses, en m'apprenant que Charmen avoit suivi sa maîtresse au vieux serrail, ne me dissimula point

* Le janissaire agazi est le seul grand officier de la Porte, dont le sultan n'hérite point suivant sa coutume.

** Vieux serrail où sont confinées les sultanes et les odaliques du défunt grand seigneur pour n'en jamais sortir, a moins que le sultan ne les marie par grace a quelque bacha qu'il veut s'attacher.

que je perdois pour toujours l'une et l'autre. Après m'avoir recommandé un secret impénétrable il me quitta pour exécuter les ordres qu'il avoit reçûs, en m'assurant qu'il employeroit tout son crédit pour me faire tomber entre les mains de quelque bon patron.

Ainsi finit mon intrigue avec la sœur du Sultan et son esclave. Quoique je dûsse la vie à la premiere, je suportai plus facilement sa perte que celle de la seconde. Je croyois être quitte envers Mirzala par tout ce que j'avois fait pour son service; et rien ne me paroissoit capable de payer les courts momens que j'avois passé avec Charmen.

L'esprit encore rempli de ces différentes idées, je fus conduit à Constantinople et exposé en vente au Bazard. Comme je n'avois pas beaucoup souffert jusques-là dans l'esclavage, je paroissois et j'étois réellement grand, jeune et fort, qualités requises dans un esclave.

Un jeune Turc m'achetta cent sultanins. Il me mena chez lui et me présenta à sa mere et à sa sœur qui étoient sans voiles et assises les jambes croisées.

La mere me demanda à quoi j'étois le plus propre. Je lui répondis, en soûriant et à l'imitation des camarades d'Esope, que je sçavois tout faire. Bonne acquisition dit-elle à son fils; combien as-tu achetté cet esclave? Ce n'est pas trop, reprit la Turque, après qu'il lui eût dit la somme, s'il est aussi nécessaire qu'il veut le

faire croire. Chrétien, ajoûta-t'elle en m'adressant la parole, je te rendrai la liberté pour le même prix quand tu m'auras servi six ans, si tu n'aimes mieux me faire payer par tes parens quatre cent sultanins pour ta rançon.

Je répondis, suivant ce qui se pratique parmi les esclaves, que j'étois le fils d'un ouvrier si pauvre, que quand il travailleroit toute sa vie seulement pour me rachepter, il ne pourroit jamais payer une somme si considérable. Ma parole est stable, répondit la Turque, sers-moi fidellement.

Me voilà donc encore esclave pour long tems suivant les aparences ; puisque les réponses aux lettres que j'écrivois à mes parens portoient ordinairement en substance. Que l'argent étoit fort rare à Paris ; le commerce *mort;* que la famille avoit fait des pertes considérables qui la mettoient hors d'état de payer la rançon qu'on exigeoit de moi ; et qu'enfin je devois d'autant plus prendre mon mal en patience, que je ne me l'étois attiré que par mon libertinage. Au reste, si on me refusoit de l'argent, on me prodiguoit des instructions très chrétiennes, et on m'exhortoit à persévérer constamment dans la religion de mes peres. Voilà tous les secours que je tirois de ma famille.

Dumont étoit retourné en France avant la mort d'Ibrahim ; et pendant mon séjour à Scutari j'avois perdu le peu d'habitudes que j'avois pû contracter chez M. l'ambassadeur ; de sorte

qu'il auroit fallu retrouver un second Méhémet Oïga, pour me donner gratuitement la liberté, ou une autre Mirzala, pour me la faire acheter à sa mode. En attendant ces occasions, je me résolus à la patience, d'autant plus volontiers que mes nouveaux patrons me paroissoient de bonnes gens.

Mustapha Ogli qui m'avoit acheté, étoit fils d'un Vizir du *Banc,* * mort de regret d'avoir été fait *Mansul.* ** Il avoit laissé à sa veuve, outre Mustapha, une fille et un bien assez considérable dont ils vivoient ensemble dans une honnête abondance.

Sulmen, la veuve du vizir déposé, qui étoit une femme d'environ quarante ans, conservoit encore des restes de beauté ; et *Zambak,* sa fille, promettoit à seize ans de l'emporter un jour sur les plus belles *Odaliques* *** du serrail. Sa blancheur ne pouvoit être effacée que par celle

* Ils sont six qui ont séance dans le divan lorsqu'on examine les procès. Ils ne disent leur avis que quand il plaît au grand vizir, et n'ont aucune autorité dans le gouvernement.

** Officier déposé.

*** Filles destinees aux plaisirs du sultan. Il y en a de toutes les nations; mais principalement de Géorgie, de Mingrélie et de Circassie où le sang est fort beau. On ne peut mieux faire sa cour au sultan, qu'en lui donnant quelque belle fille. Je dis exactement fille. Malheur à celle qui, ne l'étant pas, se donneroit pour telle et tromperoit les eunuques qui l'auroient visité, car le G. S. la feroit jetter à la mer. Quand ce prince est las d'une sultane, il fait assembler les oda-

de la fleur dont elle portoit le nom. * Sa taille étoit avantageuse et sa jambe comme on les veut en France. Zambak avoit déja acquis cet embonpoint charmant qui fait naître l'envie de le toucher dès qu'on l'aperçoit.

Mustapha étoit un garçon de vingt ans, assez bien fait, doux, civil, libéral, et auprès du sexe d'une timidité qui n'étoit pas concevable dans un homme de son âge et de sa nation. Tels étoient les maîtres que la fortune m'avoit donné.

Une Maure, une esclave françoise qui servoit particuliérement Zambak, un Italien, un Espagnol et moi composions tout le domestique. Cette maison étoit fort réglée ; chaque chose s'y faisoit aux heures marquées. Les enfans de Sulmen avoient autant de respect pour elle, qu'elle avoit de bonté pour eux.

Je devins bientôt le confident de mon jeune patron : il me menoit le plus souvent avec lui, soit à la ville, soit à la campagne où il avoit une maison auprès de Galata.

Un jour que Sulmen et sa fille étoient allées

liques. Elles se présentent toutes ensemble devant lui en état de pure nature. Après un mûr examen, Sa Hautesse jette son mouchoir à celle qui a le bonheur de lui plaire. Alors on la sépare de ses compagnes ; et le chef des eunuques noirs la conduit dans l'appartement du sultan, quand ce prince est au lit, où l'odalique entre en s'y glissant par le pied. Si le sultan est content d'elle, il lui envoye le lendemain un présent magnifique, et dès ce moment, elle est reconnue pour sultane favorite.

* Zambak, signifie lis.

au bain, suivies de la Maure et de la Françoise, je trouvai Mustapha dans le jardin, si absorbé dans une profonde rêverie, que j'étois auprès de lui sans qu'il s'en aperçût. Je pris la liberté de lui en demander le sujet : il ne me répondit que par un profond soupir. Surpris de cette marque de tristesse dans un homme naturellement gay, je le priai de confier à son fidéle esclave la cause de ses peines. Le fils de Sulmen se fit presser pendant quelque tems ; enfin il m'avoüa qu'il étoit passionnément amoureux de l'esclave françoise, à qui il n'avoit encore osé faire connoître son ardeur que par ses soupirs et ses regards ; mais que la cruelle le dédaignoit jusqu'à n'y pas faire attention.

Vous vous y êtes sans doute mal pris, dis-je à Mustapha : je suis sorti si jeune de ma patrie, que je n'ai jamais bien connu le caractére de ses habitantes ; mais j'ai oüi dire à des connoisseurs que le beau sexe François n'étoit point taxé d'inhumanité. Faites en sorte que je parle à l'esclave, dis-je en continuant, je suis persuadé qu'elle ouvrira son cœur à un compatriote, et je vous rapporterai fidellement ce qu'elle m'aura dit à votre sujet.

Mustapha me remercia fort affectueusement de la peine que je voulois bien prendre pour lui : mais il me fit connoître qu'il ne lui étoit pas facile de me faire parler à l'esclave qui étoit toujours avec sa sœur. Il étoit vrai que Sulmen qui vivoit réguliérement, ne souffroit

pas que nous autres hommes entrassions dans le quartier des femmes.

Je pénétrerois, dis-je à Mustapha, dans des lieux plus inaccessibles que l'appartement de votre sœur ; si vous voulez me le permettre et m'aider, dès cette nuit je parlerai à l'objet de votre amour, vous et Zambak présents. L'amoureux patron y consentit, et nous arrêtâmes de feindre de nous promener dans le jardin, quand nous jugerions que chacun seroit retiré.

Ma complaisance pour Mustapha avoit un autre objet que sa satisfaction ; j'étois bien aise de parler à sa sœur et de la voir de près. Mon intention étoit d'attirer Zambak et la Françoise au son de mon flageolet, dont je n'avois point encore joüé, ni même parlé depuis que j'étois dans la maison. J'espérois que pendant que le patron exprimeroit son amour à l'esclave, je conterois mes raisons à la maîtresse, et verrois ce qu'il y avoit à gagner ou à perdre avec elle.

Nous nous rendîmes Mustapha et moi dans le jardin à l'heure que nous jugeâmes convenable à notre dessein. Déja je tenois mon flageolet, et je riois intérieurement de la surprise que j'allois causer au patron, quand nous entendîmes une voix aigre qui préludoit avec un instrument discord. Ma surprise égala celle de mon compagnon, et nous nous arrêtâmes réciproquement pour attendre quel seroit le but de ce préparatif. La voix soutenuë de l'instrument,

chanta des paroles espagnoles, qui nous parurent remplies d'amour. Nous aprochâmes doucement de la sérénade, dont nous reconnûmes les acteurs pour l'Espagnol et l'Italien. Le premier chantoit et l'autre râcloit une mauvaise guitarre. La musique étoit placée vis-à-vis la terrasse de l'appartement de Zambak ; ce qui nous fit juger qu'elle étoit destinée pour elle ou pour son esclave, et peut-être pour toutes les deux.

Mustapha indigné qu'on osât aller si à découvert sur ses brisées, pendant, que par discrétion, il se laissoit consumer d'amour, avoit envie de chercher noise à la musique. C'étoit assez mon avis : cependant je le retins ; attendons, lui disje à l'oreille, ce que ceci deviendra. Si Zambak ou la Françoise paroissent, nous en apprendrons plus d'elles-mêmes que cent coups d'étriviéres ne pourroient nous en faire sçavoir. Il suivit mon conseil. Le concert alloit toujours son chemin, et si nous eûmes la constance d'attendre une grosse demie heure, nous eûmes aussi la consolation de voir que la musique s'enroüoit *gratis*.

Enfin elle se retira. Nos rivaux passerent près de l'endroit où nous étions cachés, et l'un deux poussoit de si profonds soupirs, qu'ils ne pouvoient partir que d'une poitrine espagnole.

Nous fîmes quelques tours de jardin, autant pour raisonner sur cette rencontre, que pour donner le tems de se retirer à ceux qui avoient

troublé notre dessein. Je tirai mon flageolet quand je jugeai à propos de le faire agir. Mustapha étonné de cette nouveauté, ne pouvoit revenir de sa surprise. Je le mis en deux mots au fait de mon projet, qu'il avoüa être merveilleusement bien imaginé. En effet après que j'eus joüé quelque tems, nous entendîmes ouvrir une porte et Mustapha fut charmé de reconnoître la Françoise qui rentra et revint peu après tenant Zambak par la main.

Les curieuses s'avancerent sur le bord de la terrasse, et nous nous fîmes connoître. Le lieu étoit élevé et nous ne pouvions nous faire entendre qu'en parlant haut. Cette difficulté, que nous n'avions pas prévûë, nous mettoit dans le cas d'être découverts par Sulmen, quoique son appartement fût assez éloigné. Sa fille vouloit se retirer, quand je m'avisai de faire monter Mustapha sur mes épaules. Cette situation le mit à portée de parler à sa sœur avec moins de risque. Il lui fit comprendre, que notre intention étoit de lui procurer quelquefois d'autres divertissemens que ceux qu'elle avoit goûtés jusqu'alors. Il pria la Françoise de l'aider à déterminer sa sœur, et celle-ci s'y préta de fort bonne grace.

J'eus audience à mon tour, et à l'aide du dos de mon patron j'achevai de résoudre Zambak à nous permettre de tout tenter pour converser de plein pied. Nous nous retirâmes fort satisfaits de l'avanture et résolus de la pousser à bout. Une échelle de corde me parut suffire à

nous faire parvenir les uns aux autres ; et le jour venu, nous allâmes au *Besestin* * le patron et moi, acheter ce qui étoit nécessaire pour en faire une. Je la fabriquai avec tant de diligence, qu'elle fut en état de servir la nuit suivante.

Mustapha avertit en secret sa sœur de se tenir prête au premier coup de flageolet. Nous nous rendîmes au pied de la terrasse, munis de l'échelle, et après avoir fermé soigneusement la porte du jardin. Nos belles nous attendoient avec une impatience qui me parut de bon augure. Je jettai l'échelle, qu'elles attacherent au balcon de la terrasse avec deux crochets de fer que j'y avois ajusté. Nous montâmes, et suivant notre plan Mustapha prit sa sœur à part, et je liai conversation avec la Françoise.

J'entrai d'abord en matiére, et je peignis la passion du fils de Sulmen avec des couleurs si vives, que son objet me parut fort disposé à ne le pas faire languir. J'en fus surpris ; mais mon étonnement cessa, quand après avoir prié la prétenduë inhumaine de me dire qui elle étoit, elle m'eût fait son histoire : la voici.

Mademoiselle Tonton B**** étoit une grande et grosse brune née à Paris, quartier de la butte S. Roch. Dès sa plus tendre jeunesse elle avoit consacré sa virginité à Vénus, par le

* Il y en a deux. Ce sont de grandes salles rondes, remplies de boutiques à peu près comme le sont les salles du Palais à Paris.

ministére d'une vénérable dame qui tenoit boutique d'honneur à juste prix dans la rue Champ-Fleuri. Une réputation depuis longtems décidée, avoit enfin attiré à Tonton la distinction de la police. Le magistrat toujours attentif à récompenser le mérite. lui avoit fait expédier un ordre pour aller travailler à la propagation de l'espéce de nos colonies. On l'avoit embarqué avec d'autres anti-vestales, destinées comme elle à satisfaire l'amoureuse impatience de nos nouveaux colons. Le vaisseau et sa carguaison étoient tombés, par je ne sçai quel heureux hazard, entre les mains d'un honnête corsaire, qui avoit débarqué à Constantinople une trentaine de houris d'une espéce si particuliére, que de mémoire d'homme on n'avoit vû la pareille dans la ville impériale. Il n'y eut alors fils de bonne mere qui ne voulût partager un trésor si rare. Après avoir passé par differentes mains, Mademoiselle Tonton étoit enfin tombée chez Sulmen.

Cette fille, qui avoit toujours ignoré le grand art de faire languir un amant, ne se sentoit pas la force de résister aux désirs d'un homme, qui d'ailleurs avoit sur elle un pouvoir despotique. Je vis le moment qu'elle alloit aprendre à Mustapha, qu'il étoit le maître d'en user avec son esclave, comme et quand il lui plairoit. J'arrêtai cette fougue, en lui faisant comprendre qu'elle perdroit l'estime de son patron, si elle se jettoit à sa tête. Il faut, disois-je, lui tenir

la dragée un peu haute : il en sentira mieux le prix de ce que vous valez. Nous méprisons des faveurs qui ne nous coûtent que la peine de les demander : amusez le patron par des espérances que vous serez la maitresse de combler quand il vous plaira.

Tonton se rendit sans peine à de si bonnes raisons, et résolut de faire soupirer un particulier après un bien dont le public avoit toujours disposé à son gré.

J'avois mes raisons pour reculer le prétendu bonheur de Mustapha. Je craignois que le premier instant de la possession de son esclave ne l'en dégoûtât pour toujours. Les Turcs sont délicats sur l'article. Ils recherchent avec empressement ce que Tonton ne se souvenoit pas d'avoir perdu. Ce commerce cessant dès son commencement, je n'aurois pas eû la liberté de tenter fortune auprès de Zambak.

Je demandai à mademoiselle Tonton, si elle n'avoit pas connoissance de certaine invention qui pouvoit seule réparer le désordre que les empressemens du public avoient pû causer chez elle. Elle me confessa que plusieurs fois elle avoit vû renouveller sa virginité ; qu'elle sçavoit la recette d'un remede qui ne laissoit pas la plus légére trace d'incontinence ; mais qu'elle manquoit de deux ou trois ingrediens qui perfectionnoient ce miraculeux secret. Je me chargeai d'en faire l'emplette.

Le fils de Sulmen impatient d'apprendre le

succès de mes soins officieux, nous joignit. Je le laissai avec Tonton et me rendis auprès de Zambak, qui me reçut d'abord un peu fiérement. J'eus lieu d'en être surpris, après ce que je sçavois de la facilité des femmes de sa nation; cependant je ne me rebutai point. Je loüai sa beauté, que j'élevai bien au-dessus de celle de la plus parfaite des filles qui naissent des pommiers du septième paradis.* Une loüange si délicate me valut quelque chose.

Zambak se radoucit; je pris une de ses mains qu'elle me laissa baiser tant que je voulus. Je tentois de pousser mes conquêtes plus avant dans le pays, quand nous crûmes entendre un bruit qui nous obligea de faire une retraite précipitée. Ce n'étoit cependant qu'une terreur panique; mais comme le jour commençoit à paroître, nous nous en tinmes là pour cette fois.

Je cachai avec soin notre échelle dans ma chambre qui touchoit à celle de Mustapha. Ce jeune homme étoit enchanté de Tonton : il ne cessoit de m'en parler, en attendant avec impatience le doux moment qui devoit mettre le comble à son bonheur. Je trouvai chez les juifs

* L'Alcoran, ce livre burlesque, nous aprend que ces arbres toujours verts, portent des fruits dont les pepins se changent en des filles si belles et si douces, que si une d'entr'elles avoit craché dans la mer, son eau n'auroit plus d'amertume, et que les vrais croyans seront avec elles dans le centre des plaisirs pendant 50 ans.

ce qui étoit nécessaire aux réparations que Tonton devoit faire à ses appas secrets; et je le lui donnai à premiére vûe, qui fut le soir même. Nous étions convenus tous quatre, que chaque nuit nous ferions le même manége.

Zambak avoit de la peine à se résoudre de descendre dans le jardin; mais elle y consentit, quand on lui eut fait comprendre, que je ne pouvois joüer du flageolet dans un lieu si proche de Sulmen, sans risquer d'en être entendu. Nous avions choisi pour azile un petit bois à l'extrémité du jardin, trop étendu, pour que les sons harmonieux pénétrassent jusqu'à la maison. Ce fut dans cette retraite que Mustapha vit couronner sa tendresse, quand Tonton crut pouvoir se fier à son secret. Le patron trouva tant de douceurs dans la possession de son esclave, qu'il la nomma par excellence, *Chécher para**.

J'avois beaucoup avancé mes affaires auprès de Zambak; j'étois maître de toute sa petite oye, mais elle s'obstinoit à ne me point permettre davantage. Mustapha occupé de sa tendresse ne prenoit pas garde à nos actions : d'ailleurs il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il me laissoit volontiers avec sa sœur, espérant qu'elle m'ameneroit au point de me faire circoncire et de l'épouser.

Il l'avoit en effet chargée de me séduire, et

* Petit morceau de sucre.

Zambak ne me dissimuloit point que sa résistance eût un autre motif. C'étoit en vain que par les caresses les plus insinuantes, je m'efforçois d'exciter chez elle une ardeur semblable à la mienne. Elle m'avoüoit sans détour qu'elle se faisoit une extréme violence pour y résister, mais qu'elle ne m'accorderoit jamais ce que je lui demandois, si je ne lui promettois de l'épouser en me faisant Musulman; que c'étoit dans l'espérance de parvenir à ce but, qu'elle me laissoit parcourir tous ses charmes, afin d'irriter le feu dont elle voyoit bien que j'étois dévoré, et qu'elle n'apaiseroit jamais, si je ne lui jurois de prendre le turban.

A cela je baissois la tête, et Zambak se débarrassoit de mes bras, sans que j'eusse la force de la retenir. C'étoit ainsi que se terminoient nos entrevûes.

J'étois aussi éloigné de consentir à ces propositions que le ciel l'est de la terre. Je ne prétends pas faire croire, que ce fut par un vrai motif de religion, comme cela auroit dû être, si j'avois été plus ferme et plus éclairé dans les principes de la mienne; mais j'avois naturellement tant d'aversion pour le nom de renégat, qu'il n'étoit rien que je ne souffrisse plutôt que de le mériter.

Zambak étoit aussi belle que j'étois amoureux; mais je n'avois pas envie d'acheter sa possession en renonçant pour toujours à ma patrie; et il ne me vint jamais dans l'idée, de

lui proposer de me suivre en France, et de quitter elle-même sa religion.

D'ailleurs quand j'aurois été assez bon théologien, pour lui prouver les vérités de ma croyance et l'absurdité de la sienne, il ne m'auroit pas été facile de la tirer du sein de sa famille, pour la transplanter à Paris avec de grandes richesses. Ces équipées n'ont jamais réussi que dans les romans.

L'embarras n'étoit pas de promettre tout pour ne rien tenir; il y avoit une autre difficulté. Notre commerce pouvoit avoir l'indiscrétion de se déclarer de lui-même; il étoit naturel de penser qu'il pouvoit résulter un tiers d'une liaison si intime entre deux jeunes gens; et cette découverte me mettoit dans l'alternative du mariage ou du feu.

C'étoit, il est vrai, s'allarmer d'un mal avant qu'il fût arrivé. Aussi cette considération ne m'arrêta pas long-tems; d'autant plus que j'espérois que Tonton, qui avoit un si beau secret contre le défaut de virginité, pourroit peut-être en avoir un contre la fécondité.

A l'âge que j'avois alors, réfléchit-on sur la nature des égarements qui sont la suite d'une passion impétueuse?

J'interrogeai Tonton sur l'article. Elle avoit été en trop bonne école pour ignorer le fin de la profession. Aussi me dit-elle, qu'elle n'avoit jamais été mère, quoiqu'elle eût fait tout ce qu'il faut pour le devenir : que cette stérilité

pouvoit être autant une suite de la dispo sition de ses organes, que d'une petite précaution dont on l'avoit instruite de bonne heure, et dont elle avoit toujours usé dans les occasions critiques. Elle ne fit point difficulté de m'en instruire; et je ne doutai pas un moment que ce secret, qui n'avoit rien que de très-facile dans la pratique, ne fût aussi sûr que celui dont elle avoit fait l'épreuve avec Mustapha.

Tonton me demanda en riant, si mon dessein n'étoit pas d'éprouver le secret dont elle me faisoit part, sur Zambak. Je crus ne devoir point dissimuler avec elle, et j'avouai que c'étoit mon intention. Vous n'aurez pas, me dit-elle, beaucoup de peine à y parvenir : ma patronne, qui ne me cache rien de ce qui se passe entre vous. est persuadée que vous ne vous ferez jamais Turc pour elle; mais je lui ai fait une peinture si vive des plaisirs de l'amour, que pour peu que vous promettiez, elle ne demandera pas mieux que de s'abuser elle-même.

Je tressaillis de joye à cette assurance qui me détermina à tout risquer. Je remerciai l'obligeante Tonton avec tant d'ardeur, et elle se préta de si bonne grace à mes remercimens. que je crois que si nous avions été en place commode, nous aurions fait une répétition du secret qu'elle venoit de m'enseigner.

J'attendois fort impatiemment un moment que j'aurois dû éviter si j'avois été plus sage, lorsqu'il arriva un accident qui dérangea mes

projets pour quelque tems. Mustapha alloit régulièrement tirer de l'arc et monter à cheval dans l'*Hippodrome* *. Le Sultan y venoit souvent voir la jeunesse turque, que la présence de ce Prince excitoit à se surpasser dans ces exercices. Un cheval que Mustapha poussoit à toute bride s'abattant, lui froissa le corps en culbutant avec lui. Un médecin juif ordonna de le faire entièrement couvrir de fiente de cheval ; et ce désagréable reméde le rétablit en peu de tems.

Cet accident avoit interrompu notre commerce nocturne, et nos rivaux en profitoient pour faire leur cour à nos belles. Une nuit, que Mustapha, que j'avois toujours veillé, m'avoit ordonné de prendre du repos, j'escaladai la terrasse. Après avoir caché mon échelle, Tonton m'introduisit auprès de sa maîtresse, qui étoit au lit. J'espérois me dédommager du tems perdu, quand Messieurs du concert se firent entendre. Zambak me dit qu'il y avoit quelques nuits que ce bruit frappoit ses oreilles,

* Grande et magnifique place à Constantinople. Du tems des empereurs chrétiens, elle servoit, comme aujourd'hui, a faire des courses de chevaux. Il y a dans cette place deux obélisques d'environ 60 pieds de haut, et une colonne composée de trois serpens de bronze entrelacés. On prétend, que c'étoit un talisman contre les serpents dont Constantinople et son territoire avoient eté longtems affligés; et qu'ils ne reparoissent que depuis que Mahomet II enleva d'un coup de cimeterre la tête d'un des serpens de la colonne.

elle m'en demanda la cause. Je lui appris ce que j'en sçavois, ajoûtant que je croyois l'Espagnol et l'Italien amoureux d'elle et de Tonton. On résolut sur le champ de s'en divertir et d'aller les voir de près sur la terrasse; ce fut là que, caché derriére ma patrone, j'eus le plaisir d'entendre deux déclarations d'amour fort passionnées.

L'Espagnol, qui étoit de Grenade, exprimoit son amour à Zambak en langue Franque avec toute la galanterie d'un *Abencérage**; et l'Italien, dans le même langage, employoit les plus brillans *Concetti* pour prouver à Tonton l'ardeur d'une flamme qu'il avoit prise dans de beaux yeux, *où l'Amour, ce petit géant, causoit par une tendre cruauté, l'agréable tourment, dont l'amère douceur le faisoit gaîment gémir du triste plaisir de voir sa liberté captive.*

Tonton rioit à s'en tenir les côtés, pendant que Zambak ne répondoit presque rien aux douceurs grenadines dont on l'accabloit. Enfin les soupirans furent congédiés, avec promesse qu'on feroit sur leur galanterie les réflexions convenables. Je rentrai avec les dames, que je ne quittai qu'au jour, et après avoir reçu des

* Les Abencérages étoient les Maures les plus galans du royaume de Grenade, avant la conquête qu'en firent Ferdinand et Isabelle en l'an 1492. Les Zegris leur disputoient cette qualite : de-là vinrent les querelles qui diviserent ces deux puissantes maisons et causerent en partie la perte du royaume.

marques de tendresse, qui me laissoient à moitié chemin.

Les soins que Sulmen prit de son fils pendant sa maladie, lui en causerent une légère, qui se déclara dans le tems que Mustapha se rétablissoit. Je passois tous les jours auprès de lui, pendant que Zambak et Tonton s'employoient à soulager Sulmen ; mais nous nous délassions la nuit, ma jeune patrone, la Françoise et moi, des fatigues du jour. Je me rendois chez les dames, toujours muni de quelques bouteilles de vin, dont ma compatriote buvoit avec plaisir.

Nous persuadâmes à Zambak d'en goûter ; elle se rendit à nos importunités, et ne le trouva pas fort bon ; c'étoit pourtant du muscat de Tenedos. Le second verre lui parut plus avalable, le troisième encore meilleur. Insensiblement elle s'y accoutuma : plus elle buvoit, moins elle étoit en garde contre mes attentats. Enfin Bacchus, d'accord avec l'Amour me fit remporter une demie victoire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



SECONDE PARTIE



SECONDE PARTIE



L'AVANTAGE que le vin m'avoit donné sur la sœur de Mustapha avoit eù trop de charmes pour moi, pour que je négligeasse l'occasion d'en remporter de plus grands. Plein de cette douce espérance, je me rendis auprès d'elle la nuit suivante, avec de nouvelles provisions de vin et d'amour.

Zambak me reçut à son ordinaire : je lui versai de ma liqueur, qu'elle me jetta au visage : étonné de cette brusque incartade, je lui en de-

mandai la raison. Ses pleurs répondirent pour elle. Je me précipitai à ses pieds en la priant de m'instruire de la cause d'un traitement si rigoureux. Oses-tu bien me le demander, *Douïurmak clif iki ïuz**, me dit-elle en redoublant ses larmes. Regarde, ajoûta-t'elle, ouvrant sa simare, regarde l'état où tu m'as mise? Qui voudra de moi à présent que, *Sizi imi Karimak benum Wudgiud bir Koulakler* **. Oserai-je prendre un mari, qui me coupera le *visage* ***, quand il aura reconnu que je l'aurai trompé? Sois donc le mien, continua-t'elle en se jettant à mon col, puisque je ne puis en avoir un autre.

Malgré mes résolutions, je me trouvai fort embarrassé. Zambak qui vit ma consternation, s'abandonna aux regrets et menaça de me dé-

* Traître à deux visages.

** Tu as percé mon corps comme un cure-oreille.

*** Les Turcs en se mariant achettent chat en poche. Ils se rapportent de la beauté et de la virginité de la future à celles qui ont fait le mariage; mais quand la mariee ne se trouve pas pucelle, ils sont en droit de la renvoyer a ses parens, apres l'avoir défigurée. Cet affront est si sensible, qu'on voit souvent des peres et mères étrangler leurs filles après les avoir reçûes chez eux. Quand l'épousée est irreprochable, on a grand soin d'exposer à la fenêtre de la ruë, le caleçon qui porte les marques de sa défunte virginité. Les Espagnols en usent de même. Ils exposent en public les draps du lit de la mariée, et les duegnes crient à haute voix *Virgen la tenemos*. Nous l'avons vierge. En France on agit plus prudemment.

férer au Cadilesker. Je sçavois trop ce qu'une pareille menace produiroit, si elle avoit son effet, pour ne pas faire tous mes efforts pour la prévenir; c'est pourquoi j'employai tout mon sçavoir pour l'apaiser. Rien ne me réussit : enfin je fus contraint de lui promettre de l'épouser, Zambak me le fit jurer par le tombeau du Prophéte, et je fis gaïment un serment que j'étois bien résolu de violer. Cependant je mis une restriction à ma promesse, et ce fut, de n'embrasser sa croyance, que quand je serois parfaitement convaincu qu'elle valoit mieux que la mienne.

Cette précaution ne valoit pas le diable. On auroit eu bientôt résolu mes doutes par force, et si les raisons des *Imans* * ne m'avoient pas convaincu, le Sou-Bachi avoit un argument sans réplique; il falloit être circoncis, ou brûlé vif.

Après cette indiscrette promesse, Zambak essuya ses larmes et me dit amoureusement

* Prêtres turcs fort versés dans la science obscure de l'Alcoran, qu'ils interprétent à leur fantaisie, ou plutôt selon le besoin qu'ils en ont. Il n'est presque point de gens d'une ignorance plus crasse que les religieux turcs. Pour toute réponse à une objection qui les pousse a bout, ils disent, il faut que cela soit ainsi, puisque le Prophéte l'a décidé. Sur cette assurance, un Turc croit tout fermement. Il est heureux pour l'ignorance des Imans que les étrangers n'osent disputer avec eux sur leur religion, sans courir de grands risques. Sans cela, ils se trouveroient souvent à *quia*.

Bangna yap *. Il ne fallut pas me le répéter : je me plongeai dans une mer de délices, sans penser au naufrage que je risquois de faire. Tout cela se passa en présence de Tonton qui en avoit bien vû d'autres.

Je trouvois trop de charmes dans la possession de la fille de Sulmen, pour que le destin m'en laissât jouïr long-tems; mais si la fortune me fit un vilain tour dans cette occasion, je dois lui en sçavoir gré, puisqu'elle me tira du plus dangereux péril dans lequel un esclave Chrétien puisse tomber.

La maladie de Sulmen qui, d'abord ne paroissoit rien, devint en peu de tems considérable : l'art des médecins l'enleva aux vœux de sa famille. Après lui avoir rendu les devoirs funébres, Mustapha, qui se trouvoit en état d'agir, donna ses premiers soins à l'arrangement de ses affaires, et chercha à dissiper son chagrin dans les bras de Chécher para.

Rien ne nous gênoit dans nos entrevûes : nous nous retirâmes à la maison de Galata, autant pour passer les premiers jours du deüil, que pour être plus en liberté de nous consoler mutuellement. Là, nous faisions une bonne chére, que le vin rendoit plus piquante. Mus-

* Faites-moi ce qu'il vous plaira. Ce sont les premiéres paroles qu'une nouvelle mariée dit à son époux, quand ses parens l'ont remise entre ses mains; il ne pourroit lui toucher sans cette espece de permission.

tapha ignoroit le secret de mon intrigue avec sa sœur. Tonton m'avoit juré de ne lui en parler jamais sans mon aveu. J'avois déclaré à cette fille, que mon intention n'étoit pas d'épouser Zambak aux conditions qu'elle m'avoit imposé, et je lui avois fait comprendre l'importance du secret. De son côté Zamba attendoit fort patiemment que le Prophéte m'éclairât, et recevoit volontiers les à compte que je lui donnois sur notre futur mariage. Quelques coups de bâton avoient rabattu les fumées amoureuses de nos rivaux, qui n'osoient plus se présenter crainte de pis. Ainsi nous ne songions qu'à nous réjoüir à la campagne, où nous nous proposions de demeurer long-tems; mais le destin en avoit autrement ordonné.

Mustapha fut obligé d'aller à Constantinople, à propos de je ne sçai quoi. Il me recommanda la garde de l'honneur de nos Infantes et partit. Il revint trois jours après, et me raconta avec agitation, que s'étant trouvé la veille dans une débauche dont étoit un ancien *Azamoglan* *, on y avoit beaucoup parlé de beautés; que dans la chaleur du vin, il avoit vanté celle de Zambak; et que l'Azamoglan lui avoit fait une espéce de crime de retenir un bien qui appartenoit de droit à Sa Hautesse, et lui avoit dit, qu'il ne

* Jeunes gens pris à la guerre, achettés des Tartares, ou donnés en tribut dans la Morée, l'Albanie, etc. Les mieux faits servent au serail où ils sont élevés, ou dans les janissaires.

manqueroit pas d'en avertir le *Kislar Agazi* *; que le discours de l'enfant de tribut n'avoit pas fait dans le moment beaucoup d'impression sur lui; mais que depuis y ayant réfléchi, il appréhendoit qu'on ne vint de la part du Grand Seigneur lui enlever sa sœur.

C'étoit là le seul moyen de me tirer d'affaires. Cependant j'en ressentis un chagrin presque égal à celui de mon patron, qui ne pouvoit supporter l'idée de sa sœur au serrail, confonduë, peut-être pour toute sa vie, dans le nombre des odaliques.

Nous aprîmes cette triste nouvelle à Zambak, qui ne pût dissimuler la joïe qu'elle en ressentit. L'ambitieuse n'étoit pas satisfaite du cœur de son esclave, il lui falloit celui du Monarque Ottoman.

Mustapha en fut scandalisé. Je pris la liberté de remontrer à sa sœur, que l'allégresse qu'elle faisoit voir augmentoit chez son frère le chagrin que lui causoit l'idée de leur séparation. Elle nous traita comme des nègres et n'auroit

* Chef des eunuques noirs. Il a une autorité presque sans bornes dans le serail, où il peut aller à cheval. Ces ministres des plaisirs du G. S. sont ordinairement aussi avares que riches. Les femmes du serrail les comblent de présents, soit pour jouir de plus de liberté, soit pour l'emporter sur leurs concurrentes, à quoi ils peuvent beaucoup contribuer en vantant leurs charmes au sultan. Ces messieurs châtient les sultanes de leurs fautes, comme on punit les enfants des leurs; mais dans un lieu toujours très-obscur. Ils usent sobrement de ce privilége, parce qu'il suffiroit qu'une femme de

pas fait voir plus de mépris pour nous, quand elle auroit déja été sultane *Hassaki* *. Le fils de Sulmen avoit peine à modérer son indignation, et j'enrageois de grand cœur.

Plus l'orgueilleuse Zambak m'évitoit, plus je cherchois à la joindre seule. J'en trouvai enfin le moyen sur le midi du même jour, dans un endroit écarté du jardin où elle étoit profondément endormie. Je ne l'avois jamais vûe si belle. La chaleur excessive qu'il faisoit alors permettoit de dormir au frais; et Zambak, couchée sur un lit de gazon, n'étoit qu'à demi couverte de sa seule simare. Je la considérois en réfléchissant douloureusement sur la perte que j'allois faire de tant de beauté, lorsqu'elle se réveilla. Je voulus prendre avec elle mes privautés ordinaires : un esclave, dit-elle en me repoussant avec dedain, ne doit pas prétendre à des faveurs dont le Grand Seigneur sera dorenavant le seul possesseur. Du moins, lui répondis-je d'un air piqué, vous ne lui porterez que mes restes; et je doute qu'il en fasse grand cas.

mauvaise humeur, les accusa d'avoir pris quelques libertés, pour qu'il leur en coûta la tête, sans qu'on voulut entendre ce qu'ils auroient à dire pour leur justification. Ce monstre en chef a aussi les clefs du trésor du serrail. Il faut que les sultans ayent beaucoup de confiance en eux, pour leur abandonner si absolument ce qu'ils ont de plus cher, leurs femmes et leur argent.

* La mère de l'héritier de l'Empire.

Ce peu de mots déconcerta la prétendue Sultane, qui ne pût retenir quelques larmes en me lançant des regards foudroyans. Nous gardâmes un assez long silence, pendant lequel je fis bien des réflexions.

Si l'Azamoglan, me disois-je, a parlé au Kizlar Agazi et qu'en effet on présente Zambak à Sa Hautesse, et qu'elle s'en accommode, elle ne peut manquer de découvrir qu'on lui aura donné une odalique de contrebande. Peut-être voudra-t'elle connoître l'heureux mortel qui l'a précédée. Zambak pourra-t'elle se défendre de le déclarer : de quelque façon que la chose tourne, j'en serai mauvais marchand; car, ou je payerai cher la préférence, ou il faudra arborer le turban. Ne vaut-il pas mieux se servir du secret dont Mustapha s'est si bien trouvé, que de courir aucun risque, en faisant connoître au Sultan qu'un esclave est son rival? Allons, allons, continuai-je, il ne faut point balancer. Reparons la bréche que nous avons faite à l'honneur de Zambak; et ne nous mettons pas dans le cas de nous marier sans le consentement de nos parens.

Sans une plus longue délibération, je quittai la fille de Sulmen et j'allai chercher Tonton, qui heureusement se trouvoit seule. Le patron renfermé dans son appartement y déploroit l'ingratitude de sa sœur.

J'instruisis ma compatriote du besoin que j'avois de son secours : elle n'avoit pas employé

toute sa pommade, qui se conserve long-tems incorruptible ; je pris ce qui en restoit après qu'elle m'en eût enseigné l'application.

Je rejoignis Zambak qui se désespéroit. A peine m'aperçût-elle, qu'elle m'accabla d'un torrent d'injures, avec une volubilité de langue que je m'efforçois en vain d'arrêter ; elle fut enfin contrainte de reprendre haleine. Je saisis ce moment pour lui faire comprendre, que je sçavois les moyens de lui rendre les aparences de sa première innocence. Elle parut douter quelque tems de l'infaillibilité d'un si rare secret. Si j'avois osé lui citer l'exemple de Chécher para, je l'aurois fait; mais j'apréhendois de nuire à une fille dont les connoissances m'étoient d'une si grande utilité.

Ce ne fut pas sans peine que je persuadai Zambak de la bonté du reméde que je lui vantois. Elle voulut sur le champ en faire l'épreuve : j'y consentis à une condition. Je vous remettrai, lui dis-je, dans l'état où je vous ai trouvée; mais puisque je dois vous perdre pour toujours, souffrez que je goûte encore avec vous des plaisirs qui vont faire le bonheur d'un autre.

La future Sultane s'emporta à cette proposition ; je crus qu'elle me dévisageroit. Comment, *Iurek Pelin* *, me dit-elle, qu'oses-tu me proposer ? *Ugnum den gheth sun meïtun* **,

* Cœur d'absinthe.

** Que ton corps mort passe devant moi.

plutôt que de consentir à cette infamie! Soit, lui répondis-je avec le plus de froideur que je pûs affecter, je n'aurai plus rien à appréhender, et vous aurez tout à craindre : Sa Hautesse, pour se venger de la tromperie que vous lui aurez faite, vous fera jetter à la mer.

A ces mots je m'éloignai de Zambak, dans l'espérance qu'elle me rappelleroit; mais je fus trompé dans mon attente. Je fis quelques tours dans le jardin, sans qu'il parût qu'elle s'inquiétât beaucoup de ma retraite. J'en fus si piqué, que malgré la crainte des suites, je me raffermis dans la résolution de la laisser aller au serrail dans l'état où elle se trouvoit.

Je revins insensiblement dans l'endroit où j'avois laissé Zambak. Je la trouvai dans un profond évanouissement : mon cœur en fut ému : je me hâtai de lui donner des secours, que son état actuel auroit exigé de l'ame la plus féroce. A force de lui frapper dans les mains, et de la tourmenter, elle ouvrit de grands yeux noirs qui, se fixant sur les miens, sembloient demander que j'achevasse de la rapeller à la vie, en travaillant à la cure qu'elle attendoit de moi.

Entiérement revenue à elle, Zambak me fit doucement asseoir à ses côtés. Ce préambule me fit croire qu'elle s'étoit enfin déterminée à subir la condition que je lui avois proposée. La sœur de Mustapha se penchant sur moi, arrosoit mon visage de ses larmes. Souffrirez-vous, me disoit-elle tendrement, que je renonce aux

espérances les plus flateuses, ou que je sois livrée à une mort cruelle? dois-je recevoir une si triste récompense de ma complaisance à vos désirs? Vous avez differé jusqu'à présent notre mariage sous des prétextes si frivoles, que je comprends facilement que vous n'avez jamais eû d'autre but que de triompher de ma foiblesse. J'eus l'impudence d'assurer Zambak que je persistois dans le dessein de l'épouser. Puisqu'il est ainsi, reprit-elle, allons devant le Cadi : viens confirmer tes promesses et ton serment en sa présence, ou ne t'oppose plus à ma grandeur.

Je crus devoir accepter l'alternative; et après quelques nouvelles tracasseries j'appliquai mon remède sur la partie affligée, sans exiger le prix du pansement. La malade me combla des plus tendres caresses, me nomma vingt fois le soleil de son ame; et me promit solennellement de se souvenir de moi au milieu des grandeurs qui l'attendoient. Je quittai la future odalique, après lui avoir donné la pommade et quelques petits documens qu'elle devoit mettre en pratique dans l'occasion.

Le lendemain à la pointe du jour on entendit frapper à la porte à coups redoublés. Je courus l'ouvrir à deux eunuques noirs, autant d'*Ichoglans* * et quatre janissaires. Un des eunuques

* Pages du serrail. Ce sont aussi des enfans de tribut qui peuvent parvenir aux grandes charges de l'Empire, quand ils ont atteint l'âge de 40 ans.

me demanda à parler à Mustapha. Je le conduisis avec son cortège jusqu'à la chambre de mon patron, à qui il dit en peu de mots, que le Grand Seigneur ayant entendu parler de la beauté de Zambak, souhaitoit en faire l'ornement de son serrail.

Mustapha assura respectueusement l'eunuque, que l'esclave de Sa Hautesse n'avoit rien en sa possession dont elle ne pût disposer à son gré. En achevant ces mots il conduisit les *Affriquains* * jusqu'à l'apartement de Zambak, dans lequel ils entrerent seuls. Les Ichoglans et les Janissaires féliciterent Mustapha de l'honneur que le Sultan alloit répandre sur sa famille, et lui demandèrent celui de sa protection. Les eunuques reparurent une demie heure après, suivis de Zambak couverte d'un voile épais. Elle assura froidement son frère d'une amitié constante; et ne daigna pas se retourner du côté de son médecin, qui la laissa partir avec

* Les eunuques noirs sont les plus laids Affriquains qu'on peut trouver. Ils sont préparés dès l'enfance. Ces monstres sont extrêmement chers, ce qui fait que bien des gens s'en passent. Ce fut Amurath IV qui, le premier, s'avisa de faire entierrement mutiler les eunuques noirs ; à cette occasion. Ce prince revenant un jour de la promenade, vit dans la campagne un mulet qui sailloit une cavale. Cette vue le conduisit à une reflexion assez naturelle sur le compte de ses femmes. Arrivé à son serrail, il n'eut rien de plus pressé que de faire instrumenter les chirurgiens. La plus grande partie des misérables victimes de sa jalousie, qui etoit deja avancée en âge, mourut après l'emputation.

une indifférence mêlée de l'inquiétude qu'il ne prit envie au Sultan de jetter le mouchoir à sa nouvelle favorite aussitôt qu'il la verroit.

Les ministres des plaisirs de Sa Hautesse partis avec leur proye, Mustapha s'abandonna à toute sa douleur, et apostropha son Souverain sans ménager les termes; il y joignit quelques petites imprécations contre Mahomet. J'aidai à mon patron à exhaler sa douleur, et je prodiguai de mon côté les épithétes, surtout au Prophéte, dont je craignois bien moins la colère que celle du sultan. Tonton se présenta à propos pour faire cesser le duo d'injures. Je la laissai avec Mustapha, et j'allai promener mes rêveries dans le jardin.

Je faisois les réflexions qu'exigeoit de moi la situation de mes affaires, lorsque Chécher para vint m'avertir que le patron vouloit m'entretenir. Je demandai à cette fille, si on pouvoit compter sur son secret; elle m'assura qu'il étoit immanquable, et que les plus habiles connoisseurs y demeureroient à *quia*. Qu'en composant sa pommade, qu'elle avoit remarqué que Zambak avoit emporté au serrail, elle l'avoit préparée de façon qu'elle pouvoit faire son effet en moins de vingt-quatre heures. Cette assurance me tranquilisa, d'autant plus que je ne doutois pas, que la fille de Sulmen ne pratiquât les innocentes leçons que je lui avois données avec le remède.

Parisien, me dit Mustapha, quand il m'aper-

çut, j'ai vû quelquefois l'ambitieuse Zambak recevoir avec joye tes empressemens; vous en êtes-vous tenus ensemble aux simples témoignages de l'amitié, ou si vous avez poussé les choses plus loin? Ne me déguise point la vérité. Si le Tyran s'apercevoit qu'on l'eût trompé, nous péririons tous. J'assurai mon patron, qu'il ne s'étoit passé entre sa sœur et moi que rien que de très-innocent. J'étois même prêt d'en prendre le Temple de la Mecque à témoin, quand Mustapha me dit en soupirant, mon ingrate sœur ne connoît pas le prix de ce qu'elle perd en nous quittant; elle auroit vécu plus heureuse avec toi qu'avec un maître impérieux, qui la regardera peut-être comme la dernière de ses esclaves. Je ne me consolerois pas de mon indiscrétion, si elle avoit parue plus sensible à notre séparation. Chécher para, continua-t'il, s'adressant à Tonton, tu étois présente quand les eunuques lui ont parlé; raconte-nous de qu'elle maniére elle a reçu l'infâme honneur qu'on destine à sa beauté?

Seigneur, répondit le petit morceau de sucre, lorsque les eunuques sont entrés par l'appartement de Zambak, qui s'est d'abord doutée du sujet de leur visite, elle les a reçû avec la majesté d'une reine. A peine lui ont-ils signifié les ordres du Sultan, qu'elle a remercié le Prophète qui lui a fait trouver grace devant les yeux de son Souverain; et a dit, aux ministres de ses plaisirs secrets, qu'elle étoit prête à les

suivre avec joïe. Ils l'ont fait dépoüiller ; après l'avoir bien considérée et s'être recriés sur chacune de ses beautés, ils m'ont ordonné de la revêtir; puis après s'être prosternés à ses pieds, ils l'ont respectueusement couverte d'un voile. Zambak sans me dire un seul mot les a suivis, emportant avec elle une petite cassette où sont renfermés quelques bijoux.

Pere des vrais croïans, s'écria alors Mustapha, n'impute donc pas à l'indiscrétion de ma langue les malheurs où peut tomber Zambak! Patron, lui dis-je, consolez-vous : la fortune qui attend votre sœur au serrail ne peut manquer de répandre aussi sur vous ses bienfaits : vous allez être caressé, respecté de tout l'empire : quel plaisir pour vous d'être l'oncle du *Chézadé* * !

Mon ami, répondit Mustapha, ces grandeurs ne me touchent point; content de la médiocrité de ma fortune, je n'ai d'autre ambition que d'en jouir paisiblement. Ce sentiment n'étoit pas d'un Turc (car les Turcs ne sont pas moins ambitieux qu'avares) ; aussi le patron n'en avoit il que l'extérieur.

Nous fîmes un si bon usage de nos différentes façons de le consoler, le Tonton et moi, que le patron étourdit sa douleur dans les bras de son esclave, et la noya dans les flots de vin, dont je le faisois boire copieusement. Je me servois de la même recette pour dissiper mes inquiétudes

* Héritier présomptif de l'Empire.

et me consoler de la perte de Zambak. Nous passions la nuit à table et nous dormions le jour.

Nous retournâmes cependant à la ville impériale, pour être plus à portée de sçavoir ce qui se passoit au serrail; mais nous n'apprîmes rien qui nous intéressât. Environ un mois après notre retour, un capigis vint prendre Mustapha pour le conduire au serrail : le Sultan vouloit lui parler. Il y alla sans crainte, et ce ne fut pas sans émotion que je le vis partir. Tonton faisoit tous ses efforts pour remettre mes esprits dans la tranquilité dont ce message les avoit tirés : on se doute du sujet de mes frayeurs, dont Mustapha me guérit radicalement peu de momens après.

Voici ce qu'il nous raconta de son entrevûe avec son souverain. Il avoit paru devant le monarque ottoman, desarmé et dans la posture ordinaire, c'est-à-dire le corps incliné, les mains croisées sur le *ventre* * et soutenu, ou pour mieux dire, gardé par deux Ichoglans.

Mon amour pour ma favorite, lui dit Sa Hautesse d'un air gracieux, ne m'a pas permis de

* Il n'y a que l'aga des janissaires qui ait le geste libre en parlant au sultan. L'usage de tenir les bras à tous ceux qui approchent du G. S. fut introduit sous Bajazet II, qui fut blessé, sur le chemin d'Andrinople, par un dervich, ou religieux turc qui s'approcha de lui sous prétexte de demander l'aumône à ce prince; mais en effet dans le dessein de le tuer.

jetter les yeux sur ta sœur. J'aime Sultane *Lalé* *
si tendrement, que je ne veux pas augmenter ses sujets de jalousie : je te rends Zambak; cependant j'en ai disposé en faveur du *Kiaia* ** du capitan Bacha, qui sur le récit qu'on lui a fait de sa beauté, désire l'épouser et te donner sa fille.

Prends ce *Katachérif* ***, ajoûta-t'il, et va trouver mon *Testerdar* ****.

Un des Ichoglans prit l'ordonnance des mains du Sultan et la remit à Mustapha qu'on fit sortir, après avoir remercié Sa Hautesse en se prosternant à ses pieds. Le retour de Zambak me fit présumer que j'allois rentrer dans mes anciens droits; et je conçus par la nouvelle de son futur mariage, que je la perdrois peut-être avant de la revoir.

Malgré l'indifférence que la sœur avoit fait paroître pour le frere, celui-ci se faisoit un vrai plaisir de l'embrasser. Dès le soir même il eut cette satisfaction. Le grand Seigneur renvoya Zambak chez son frere, avec le même cortege qu'il l'en avoit fait sortir. Nous nous rangeâmes autour de la Sultane manquée, qui, après les premières embrassades essuyées, prit la parole et nous dit; qu'en entrant au serrail intérieur,

* Éclatante comme une tulipe.
** Lieutenant.
*** Mandement impérial.
**** Grand trésorier de l'Empire.

on l'avoit d'abord conduite à la *Chuchuk-oda* * qui lui étoit destinée. Que là, elle avoit reçu les visites et les complimens de ses concurrentes, qui vouloient en même tems juger de sa beauté; que la favorite poussée du même esprit, lui avoit fait aussi l'honneur de la visiter et de la louer sur ses charmes; mais, que l'ayant prise en particulier, elle l'avoit menacée de la faire étrangler, si elle avoit le bonheur de plaire au *Sultan* **. Que la crainte de la mort, lui avoit fait répondre à ce barbare compliment; que n'ayant pas brigué l'honneur qu'on lui destinoit, elle s'en verroit privée sans peine; et qu'elle avoit prié la favorite de la faire sortir d'un lieu, où elle avoit tant à craindre pour ses jours.

A ces mots la jalouse Sultane, continua Zam-

* Chambre des nouvelles odaliques. Ces chambres sont fort grandes et contiennent plusieurs lits où les odaliques couchent séparément. Elles sont fort éclairées pendant la nuit; et il y a des vieilles qui veillent continuellement à ce qu'il ne se passe rien d'indécent entre ces pauvres récluses. J'ai lû, dans je ne sçai quelle relation; qu'autrefois on donnoit aux odaliques leur portion de concombres (mets exquis chez les Turcs) crus et entiers, mais qu'à présent on les leur distribue coupés par roüelles, pour les empêcher d'en faire l'usage auquel on supose qu'elles les employoient alors.

** En 1667, Zachi, Candiotte et Hassaki, fit étrangler une jeune Géorgienne d'une rare beauté, qui lui disputoit le cœur de Mahomet IV. Ce prince après de grands emportemens contre Zachi, laissa son crime impuni.

bak, m'a comblée de caresses, en m'assurant de son amitié et d'un établissement considérable. En effet, cette adroite femme a engagé le Sultan à reconnoître les services du Kiaia de la mer, en lui donnant une épouse prise dans son *serrail* *. Enfin hier, Sultane Lalé à pris la peine de me venir annoncer ma sortie, pour épouser l'homme qu'elle m'a destiné. Elle m'a fait des présens considérables; et m'a assuré que Sa Hautesse auroit soin de ma dot.

Voilà, dit Zambak en finissant, ce qui m'est arrivé de plus remarquable dans un lieu où je comptois faire la plus éclatante figure. C'est sans doute le Prophète, ajoûta-t'elle en se jettant au col de Mustapha, qui me punit d'avoir souhaitté de quitter un frere qui mérite si bien toute ma tendresse.

Mustapha est bien la meilleure pâte de Turc qui soit dans l'empire; aussi fut-il attendri du repentir de sa sœur qu'il tint longtems embrassée. Je ne fus pas tout à fait si dupe que mon patron; mais à la place où j'étois je devois passer sur bien des choses. Nous nous livrâmes entiérement au plaisir de nous voir réunis; et nous passâmes une partie de la nuit tant à table, qu'en joïeux propos.

Le lendemain j'annonçai à mon patron la visite de son futur beau-frere. Curgi Nébi,

* C'est un des plus grands honneurs où un Turc puisse aspirer, la mariée eût-elle servi aux plaisirs du sultan.

Kiaia de la mer, étoit un homme de soixante ans, encore vigoureux, mais de mauvaise mine. Avec une phisionomie de réprouvé, il avoit tous les vices des Turcs, sans posséder aucune de leurs bonnes qualités. Comme Mustapha n'étoit point homme de cour, il ne connoissoit pas cet officier, qui débuta avec lui par un magnifique étalage de sa puissance et de ses richesses. Il ajoûta, cependant d'un air qu'il s'efforçoit en vain de rendre galant, qu'il espéroit avoir lieu d'être plus satisfait du mérite de Zambak que de sa dot.

Imaginez-vous un seigneur ruîné qui cajole un financier pour avoir sa fille et ses espèces. Le Katachérif, qui faisoit partie de la dot de Zambak, étoit de vingt bourses *, et l'Hassaki lui en avoit donné presqu'autant en pierreries.

Mustapha reçut le compliment de Curgi avec politesse, et si dans le fonds du cœur, il fut fâché d'avoir un tel beau-frere, la politique lui fit faire extérieurement des avances d'amitié à un homme qu'il méprisoit déja beaucoup sans le connoître.

Curgi parla ensuite de sa fille et dit au patron,

* 30,000 liv. Quand le G. S. marie une fille du serrail à un particulier, ce prince fournit une dot, dont l'époux ne peut disposer qu'en donnant caution; afin qu'elle retourne à la veuve, s elle le devient, ou au trésor impérial, au cas qu'elle meure sans enfans mâles. Par cette loi, le mari n'est, le plus souvent, que le dépositaire du bien de sa femme.

qu'il se contenteroit de telle dot qu'il lui plairoit de lui assigner *. Ils se séparerent en se faisant réciproquement des complimens et des offres de services aussi peu sincéres d'une part que de l'autre.

A peine le Kiaia de la mer fut-il sorti, que Zambak qui, cachée, avoit entendu la conversation, vint se jetter aux genoux de son frere en le suppliant de ne la point livrer à un homme si desagréable. Je la vis prête à se porter au plus grand désespoir, quand Mustapha lui eut dit, qu'il n'étoit point en son pouvoir de détourner ce malheur, après les ordres qu'il avoit reçûs de son maître.

J'essayai de résoudre Zambak à subir de bonne grace la loi du plus fort. Mes raisons ne pouvoient rien sur son esprit. Je passai la nuit avec elle : il fut des momens où je sçavois bon gré à la Sultane de sa jalousie, qui me convainquoit de l'excellence du secret de Chécher

* Lorsqu'un riche se marie, il est obligé d'assurer à la future une dot, dont elle, ou ses parens ne manquent jamais de s'emparer dans le cas de répudiation, ou quand l'époux meurt sans enfans mâles auxquels elle retourne (les filles n'héritent jamais) sans qu'on s'embarrasse de ce que deviendra la mere. Les gens d'une médiocre condition se marient but à but ; mais quand le mari répudie sa femme, il est obligé de lui fournir les besoins de la vie, tant qu'elle ne se remarie point avec un autre, ce qui arrive rarement parce qu'elle jouit alors de toute liberté. Ainsi, le divorce n'a pas souvent lieu, chez les petits; les seuls grands jouissent d'un si beau privilége.

para. Ce n'étoit pas sans raison qu'elle m'avoit assuré que les plus fins y étoient trompés. Cette fleur qu'un instant voit périr pour toujours, sembloit n'avoir repris naissance, que pour se faire cueillir plus difficilement la seconde fois que la premiére.

Après un de ces doux instants qui, nous ensevélissant dans un profond oubli de nous-mêmes, ne nous laissent que l'ardeur de satisfaire nos désirs, sans pouvoir les exprimer autrement que par les doux élans de nos ames; je promis à Zambak de la suivre chez l'époux qu'elle ne pouvoit refuser. Ce ne fut pas sans peine que Mustapha consentit au changement de mon esclavage. Il vouloit me donner un *Kébin* *; mais sa sœur s'y opposa souhaittant, disoit-elle, me faire elle-même présent de ma liberté, quand j'aurois été encore quelque tems à son service : j'y donnai sottement les mains.

Mustapha, qui comprit l'intention de sa sœur et la mienne, nous remontra sagement à quoi nous nous exposions avec un homme du caractére de Curgi. Ce fut en vain, il étoit dit que je serois misérable comme un chien, après avoir été le plus fortuné des esclaves.

Zambak avoit différé son mariage sous divers prétextes. Il fallut enfin paroître devant le Cadilescher, qui n'unit Curgi à ma patrone qu'après

* Lettres d'affranchissement.

que celle-ci eût pris des précautions pour ne se pas faire défigurer.

Le nouvel époux avoit eû raison de vanter son opulence; les richesses brilloient chez lui de toutes parts. Outre un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, le bruit public étoit qu'il possédoit des trésors immenses, dont la source étoit la piraterie qu'il exerçoit encore quelquefois.

Loin de l'attente de Zambak et de la mienne, je fus confondu avec les captifs destinés à ramer dans ses galéres. Mon air robuste m'avoit attiré cette distinction. Je languis quelque temps dans le bagne de Curgi, avec une chaîne d'environ vingt livres à la jambe. Cette charge me gênoit d'autant plus, que celles que j'avois portées jusques-là n'avoient jamais excedé le poids de deux livres, encore n'en avois-je été décoré chez Mustapha que *ad honores,* c'est-à-dire quand j'allois en ville.

Mal nourri, plus mal couché, mais reguliérement bien battu, j'avois tout le temps de me répentir de la sottise que j'avois faite en abandonnant Mustapha pour suivre sa sœur.

Après avoir été un mois dans ce lieu de plaisance, j'en fus tiré pour porter chez mon ancien patron une partie du trousseau de la fille de Curgi qu'il avoit épousé. J'eus occasion de voir Tonton, qui ne me reconnut qu'à peine, tant j'étois déja défiguré. Je racontai sommairement mes malheurs à cette fille : elle avoit toujours

été trop compatissante aux peines de son prochain, pour ne pas donner des larmes au récit des miennes. Par son moyen je parlai à Mustapha dont elle possédoit toujours la tendresse.

Cet aimable musulman m'embrassa, en joignant ses larmes à celles que je ne pus retenir à la vûe d'un homme qui m'avoit fait un sort si différent de celui que je subissois alors. Mustapha me promit de faire tous ses efforts pour me revoir chez lui. En effet, il vint dès le lendemain me demander à Curgi qui le refusa brutalement, disant pour toute réponse qu'il n'avoit pas encore assez d'esclaves pour remplir les chiourmes de deux galères, qu'il alloit mettre en mer.

Le généreux Mustapha lui offrit en ma place deux esclaves vogueurs à son choix. Le maudit Sarrasin avoit mis dans sa tête de me faire ramer, il n'en voulut pas démordre; et de crainte qu'il ne me prit envie de me réfugier chez son gendre, il me confina dans un endroit écarté de son palais, où je fus employé avec une douzaine d'autres malheureux, à nettoyer un égoût infect qui recevoit toutes les ordures de la maison.

Ce sont les juifs qui sont ordinairement chargés de ce travail; mais Curgi, qui sçavoit faire argent de tout, les avoit exemptés de la corvée moyennant une somme; et en avoit chargé ceux de ses esclaves qui n'étoient pas en état de s'en rachetter comme les juifs.

Ce misérable Turc auroit donné des leçons d'avarice aux Harpagons. Nous disions communément entre nous, pour exprimer son attention à ne rien perdre, qu'il bouchoit le trou de son souflet, quand il n'en faisoit pas usage, afin que le vent ne se perdit pas inutilement.

Je ne manquois pas d'argent, j'en avois même offert pour ne point travailler à l'égoût; mais pour la premiére fois de sa vie, Curgi n'en voulut point prendre. J'ignorois la cause de ce refus, et ce ne fut que quelque tems après, que j'appris, qu'il avoit conçu de violens soupçons de mon intelligence avec Zambak. C'étoit pour me punir d'un crime dont il n'étoit pas encore sûr que je fusse coupable, qu'il n'avoit pas voulu me vendre à Mustapha et qu'il m'employoit aux plus rudes travaux, en attendant qu'il trouvât jour à me faire brûler vif.

Mes épaules et la plante de mes pieds ont quelquefois pâti des sottises de mon cœur ; et je n'ai jamais goûté tant de douceurs dans la possession de Zambak, que les coups que son mari m'a fait donner m'ont causé de douleur.

Un soir que, retournant du travail, j'étois prêt d'entrer au bagne, une femme couverte de son *Feradgé* * me tirant à l'écart, se fit connoître sans se dévoiler pour Tonton. Elle me

* Le feradgé est une espèce de manteau ordinairement de camelot, avec un capuchon. Il n'y a gueres que les femmes du commun qui s'en servent pour aller par la ville.

dit succintement, en me mettant une bourse dans la main, de la donner au plus jeune des deux gardiens du bagne. Que c'étoit la récompense qu'on lui avoit promise, pour me faire parvenir jusqu'à Zambak; ce qu'il pouvoit faire d'autant plus facilement, qu'il étoit eunuque, attendant un emploi dans le Harem de Curgi Nébi : aussitôt elle disparut.

Je songeai une partie de la nuit à ce que je devois faire. Il me sembloit extrémement périlleux de risquer une entrevûe avec Zambak, toujours entourée d'eunuques et d'esclaves dévoués aux volontés de son mari. Je ne m'apercevois que trop de sa mauvaise humeur contre moi, sans lui donner encore de nouveaux sujets de l'augmenter. Cet homme impitoyable, qui me faisoit accabler de coups sans les mériter, pouvoit me condamner à de plus grands maux, en ayant une raison légitime. Mon mauvais destin l'emporta sur de si salutaires réflexions; et je résolus de me venger de Curgi, comme d'Ibrahim, quelques risques qu'il y eût à courir. Le lendemain je joignis mon homme, et je lui donnai en secret la bourse qui m'avoit été remise. Il la prit aussi mystérieusement que je la lui donnois, et me fit travailler à l'ordinaire jusque sur le midi que, sous prétexte de m'envoyer chercher quelque chose à son usage, il me tira à l'écart et me dit de me préparer la nuit suivante à le suivre.

On juge bien qu'avec le travail que je faisois,

je ne devois pas être fort ragoûtant ; je me nettoyai le mieux qu'il me fut possible. Au milieu de la nuit on ouvrit la porte du bagne, et je m'entendis appeller à haute voix. Je feignis de m'éveiller, en murmurant contre l'ennemi de mon repos, à qui je donnai la peine de m'appeller à différentes reprises. Voyant que je ne me pressois pas, il alla chercher de la lumiére, et m'ayant distingué des autres, il me donna quelques coups de poing, pour dissiper entiérement le sommeil dont il paraissoit que j'avois tant de peine à me tirer.

Cette scène fut fort bien jouée. J'aurois seulement souhaitté que l'acteur qui me secondoit, eût modéré son geste ; mais il devenoit inséparable de l'action pour mieux donner le change aux spectateurs.

Nous sortîmes du bagne qui joignoit les jardins du patron, et nous escaladâmes, non sans peine de ma part, à cause de ma chaîne, une assez haute muraille. Descendus dans le jardin, l'eunuque me cacha sous un berceau et alla à la découverte. Il revint peu après, et me prenant la main ; je me laissai conduire en grand silence. Comme nous traversions un parterre, nous nous figurâmes quelqu'un qui venoit à notre rencontre. Mon guide me quitta brusquement et s'enfuit à toutes jambes : en voulant l'imiter, je tombai tout de mon long dans un bassin rempli d'eau. Quelque besoin que j'eusse de me décrasser, je ne restai pas longtems dans

ce bain, dont cependant la fraîcheur m'occasionna presque aussitôt une toux si violente, que les efforts que je fis pour la retenir manquerent de m'étouffer.

Il n'y avoit pas apparence de s'embarquer plus avant avec un pareil meuble; aussi je dis à mon guide, qui étoit venu me rejoindre, que j'aimois mieux aller ailleurs tousser à mon aise, que de risquer de mourir en me contraignant, ou d'être découvert en laissant un libre cours à mon rhume. Il approuva ma pensée, et nous regagnâmes notre escalade.

L'eunuque, qui avoit plus de soin de sa conservation que de la mienne, monta et descendit le premier fort heureusement, ce que je ne fis pas; puisqu'en descendant ma chaîne s'étant acrochée à l'échelle dont nous nous servions, et voulant la détacher avec mes deux mains, une ne suffisant pas, je tombai à la renverse, et ma jambe droite qui se trouva prise, se cassa entre deux échellons : je demeurai suspendu la tête en bas.

Je poussai un cri terrible et qui auroit dû nous faire découvrir. L'eunuque qui, malgré sa timidité, ne manquoit pas de présence d'esprit, tira son poignard et me menaça de me le plonger dans le cœur au moindre cri que je ferois encore. La crainte de la mort l'emporta sur la douleur et le besoin de tousser. Il me décrocha le mieux qu'il pût; me fit asseoir à terre. Après avoir caché l'échelle il me chargea sur son dos

et me porta à vingt pas de la porte du bagne : là, il me permit de crier et de tousser à mon aise.

Mes gémissemens attirèrent bientôt du monde. On vint à moi avec de la lumiére, et l'eunuque dit à ceux qui m'entouroient, qu'il ne comprenoit pas, comment en marchant à côté de lui j'avois pû me casser la jambe; s'il ajoûta quelques raisons pour colorer ma sortie du bagne, je n'étois pas en état de les entendre. On me porta évanoui parmi mes compagnons, qui s'empresserent à me soulager avec une charité vraiment chrétienne que je ne méritois guéres, puisque la cause de mon malheur l'étoit si peu.

Un esclave de Hambourg, bon chirurgien, me tira de mon évanouissement et me fit oublier que j'étois enrhumé, par les cruelles douleurs qu'il me fit souffrir en racommodant ma jambe. Je fis sçavoir mon malheur à Mustapha, qui vint me consoler, et me donner l'argent nécessaire pour avoir les drogues qui pouvoient accelérer ma guérison. Il me tourna de tant de façons, qu'il découvrit une partie de la cause de mon accident, et je lui avouai le reste. Ce fut de lui que j'appris les sujets de soupçons, que Curgi avoit de mon intelligence avec sa femme; ce qu'il sçavoit lui-même de Tonton, qui la voyant librement, avoit apris d'elle, que son mari ne lui avoit pas caché que son dessein étoit de me faire périr de misére.

Cependant mon patron, qui fut informé de mon accident sans en apprendre la cause, ne parut pas s'en embarrasser beaucoup. Le Hambourgeois me pansoit réguliérement, et je le payois à chaque fois, afin de l'exciter à me tirer plus promptement d'affaires. Mustapha m'apportoit quelquefois, mais en secret, des consolations et des douceurs; il me donnoit des nouvelles de Zambak, qu'il recevoit lui-même par le canal de Chécher Para.

L'épouse de Curgi avoit été fort sensible à mon accident, et s'étoit résolue, malgré elle, à ne plus risquer d'entrevûe. J'aurois voulu être aussi bien guéri de ma jambe, comme de l'envie de la revoir.

Le temps de se mettre en mer étant venu, Curgi fit la revûe de ses chiourmes. Je passai devant lui, et comme je ne marchois encore qu'avec peine, je pris la liberté de lui remontrer, que je ferois un membre fort inutile sur ses galéres. Je n'ai pas besoin de tes jambes, me répondit-il d'un air farouche, il me suffit que tu ayes deux bras; en même tems il m'appliqua dessus cinq ou six coups de nerfs de bœuf, comme s'il eut voulu essayer s'ils étoient propres à la fatigue.

Mustapha qui, sous un nom emprunté, avoit voulu traiter de ma rançon et n'avoit pas réussi, vint me voir quelques jours avant l'embarquement, et me fit présent de vingt séquins.



Paul Avril del Imp A. Quantin

Aussitôt Curgi commande qu'on apporte la Falaque et me fait donner deux cents coups sous la plante des pieds

Nous appareillâmes pour *croiser* * sur la Méditerranée. Le rude métier que celui de forçat! Le ciel en préserve tout honnête homme qui a eû récemment la jambe cassée! Je ne pouvois avec cette incommodité ramer d'aussi bonne grace qu'un autre; aussi les coups de gourdin me manquoient d'autant moins, que j'étois mieux recommandé.

Un jour que nous allions à la voile, je dormois sur notre banc, quand un chien, qui appartenoit à Curgi, vint flairer les linges qui enveloppoient ma jambe malade. Soit qu'il fut affamé, ou qu'il trouvât quelque ragoût aux onguens dont ils étoient imbibés, il me mordit si fort, que, m'éveillant en sursaut, je laissai tomber sur son corps ma bonne jambe garnie de sa chaîne. Le chien se sauva, en criant, sur le coursier où étoit son maître, qui demanda ce qu'on avoit fait à cet animal. Un renégat Genois qui, malheureusement pour moi, avoit vû l'action du chien, raconta le fait à mon desavantage. Aussitôt Curgi commande qu'on apporte la Falaque, et me fait donner deux cent coups sous la plante des pieds, avec promesse d'autant d'autres, quand je serois guéri de ceux-là.

Jamais on n'a souffert un plus rude supplice. La douleur excessive que je ressentois m'avoit

* Aller et revenir à certaines hauteurs, en attendant les navires qu'on veut attaquer.

ôté toute sensibilité. J'ai reçû nombre de coups de bâton et de nerfs de bœuf en différentes occasions; ce n'étoit que des chatouillemens en comparaison de ceux-ci.

A peine cette exécution étoit-elle finie, qu'on découvrit deux galéres qui arrivoient sur nous, faisant force de voiles et de rames. Chacun se prépara au combat, et je fus jetté dessous notre banc comme une bête morte. Quand les galéres fûrent à vûë, elles se reconnurent pour ennemies. Mes camarades renfermerent en eux-mêmes la joïe qu'ils ressentirent en découvrant le pavillon de Malthe; moi-même qui n'attendois que la mort, je me livrai à l'espérance de sortir d'esclavage d'une façon ou de l'autre.

Il ne peut y avoir que des chevaliers de Malthe, capables de faire un abordage, avec une intrépidité semblable à celle dont ceux-ci en vinrent aux mains avec les Turcs. Nous fûmes dans un instant tous couverts de feu et de fumée. Curgi Nébi avoit une valeur féroce, qui méprisant les plus grands périls, lui faisoit donner ses ordres avec un sang froid admirable.

Ceux des rameurs qui étoient accoutumés aux combats de mer, avoient l'espérance peinte sur le visage. Quant à moi, qui ne m'étois jamais trouvé à pareille fête, l'horrible fracas que j'entendois, joint à la douleur de la bastonnade, ne me laissoit que la liberté d'invoquer intérieurement tous les saints du calendrier. Je n'ai jamais été si dévot que dans cette occasion.

Il y avoit à peu près une heure que le combat se soutenoit également, quand un boulet de canon emporta Curgi Nébi. Les forçats en pousserent un cri d'allégresse. Le chien est mort, dirent, pour toute oraison funébre, ceux qui virent ce favorable coup. Malgré les sentimens de piété dont j'étois pénétré dans ce moment, je ne pûs modérer ma joïe, en apprenant l'effet de ce béni coup de canon.

Aussitôt qu'on s'aperçut de la mort du Kiaia, la peur s'empara des esprits : il ne fut plus question que de songer à fuir : l'envie d'être pris par les Malthois ne nous fit pas obéir exactement, et quittant les rames nous donnâmes le tems à la galére de la religion de venir à l'abordage.

C'est parler improprement que de dire nous ; mais quoique je fusse un membre inutile du corps des vogueurs, je crois pouvoir me servir de cette expression ; puisque si je n'avois ni bras ni jambes dont je pusse faire usage, je secondois du moins mes camarades par des vœux ardens pour la commune liberté.

La Malthoise, qui avait eû affaire à l'autre galére de Curgi, en avoit été maltraitée ; et celle-ci, qui vit la nôtre prendre la fuite, la prit aussi de son côté, pendant que son adversaire se remettoit de son désordre. Les coups de sabre, dont les Turcs massacrerent quelques-uns de nous, ne pûrent obliger les autres à reprendre les rames ; de sorte que notre galére,

qui n'alloit qu'à la voile, fut bientôt jointe par celle de Malthe. Quelques chevaliers avoient déjà sauté à bord l'épée à la main, quand l'autre galére de la religion mit pavillon en berne et tira un coup de *canon**.

Ce fut avec la derniére douleur que nous nous vîmes abandonnés de nos liberateurs, qui préférerent, à une victoire certaine, le charitable soin de secourir leurs gens qui couloient bas.

Alors, force fut de reprendre les rames et le chemin de Constantinople. Les galéres entrerent dans le canal en voguant lentement. La nôtre avoit arboré pavillon noir, et les Turcs qui étoient sur le port, nous virent arriver avec beaucoup moins de tristesse que nous n'en ressentions nous-mêmes.

Le grand seigneur, le prince du monde le plus habile à succéder, s'empare toujours du bien des grands de sa Porte, soit qu'ils meurent par ses ordres, soit à son service ou autrement. Il assure seulement une médiocre subsistance aux veuves et prend les enfans dans son serrail, où ils sont élevés, les filles parmi les Odaliques, si elles en valent la peine, et les garçons avec les Azamoglans. C'est à eux de s'y gouverner de façon, qu'ils puissent parvenir à quelque emploi, par leur patience et leurs services. Il faut, dans ce païs, être soi-même l'artisan de sa fortune.

* Signal pour demander un pressant secours.

Cette politique qui, en les ruinant, les tient toujours dans la dépendance, les empêche de devenir trop puissans et d'entreprendre quelque chose contre le service de Sa Hautesse.

Comme les esclaves font partie des biens, nous fûmes dévolus de plein droit au grand seigneur qui, pour punir notre désobéissance dans une occasion si importante, nous condamna à être tous jettés à la mer.* Cependant il se radoucit et se contenta de nous faire décimer.

J'échappai à ce nouveau genre de mort, après avoir passé la nuit dans une cruelle attente de ma destinée. Les malheureux sur qui le sort tomba furent noïés, et les autres renfermés étroitement. Par bonheur que mon chirurgien n'avoit pas été compris dans le nombre des décimés; et que nous demeurâmes ensemble quelques jours, qu'il employa à panser mes blessûres, tant vieilles que nouvelles.

Je restai le dernier à vendre des esclaves de Curgi; il est facile de croire que je n'étois pas

* Autrefois quand on jettoit quelqu'un à la mer, on l'enfermoit dans un sac de peau bien exactement fermé. Et par un rafinement de cruauté, on lui donnoit pour compagnie un chat, un chien et des vivres, c'est-a-dire du pain et de l'eau pour trois jours. A présent on n'y fait plus tant de façons. Avant de lancer le criminel à la mer, on se contente de lui lier les mains et les pieds, et de lui attacher une pierre au col. Ce supplice est ordinairement celui des femmes surprises en galanterie serieuse.

de défaite. J'avois fait sçavoir ma situation à Mustapha, qui étoit malade à Galata. Ne pouvant venir à Constantinople, il avoit prié un ami d'achetter celui des esclaves de Curgi qui se nommoit Parisien l'Ecolier. Cet homme, qui vint pour me marchander, crut, en me voïant, que Mustapha s'étoit moqué de lui; il sortit sans daigner s'informer du prix qu'on me vouloit vendre; et fit sçavoir à son ami, qu'il ne pouvoit faire une plus mauvaise acquisition, que celle dont il l'avoit chargé. Le fils de Sulmen lui fit dire, par un exprès, qu'il m'achettât sans retardement et à quelque prix que ce fut.

Pendant ces allées et venuës, un *Schérif** fit marché de ma personne à douze sequins, et me fit porter chez lui : je n'étois pas en état de m'y transporter moi-même.

Le parent de Mahomet me traita fort doucement. Il eut soin de me faire panser si bien et si réguliérement, qu'au bout d'un mois j'étois en état d'agir à l'ordinaire. Je ne sçavois à quoi attribuer les bontés de cet homme, n'ayant encore rien fait qui méritât tant d'attention. Mustapha qui, après sa guérison, étoit revenu à Constantinople et me voyoit facilement chez Omar Fétatz mon patron, ne pouvoit, non plus

* Descendant de Mahomet. Ils ont seuls le privilége de porter des turbans verds, qu'ils font faire extrêmement gros.

que moi, concevoir les motifs qui faisoient agir ce Turc si différemment des autres.

Le fils de Sulmen m'avoit appris le retour de sa sœur chez lui après la mort de son époux; et me faisoit confidence des sujets de chagrin que lui donnoit la fille de Curgi Nébi qui, du côté du caractére, étoit bien la fille de son pere. Il avoit beaucoup à souffrir de ses hauteurs et de ses caprices, qui l'avoient contraint, de confiner sa sœur et Tonton à Galata où toute sa consolation étoit d'aller les voir.

Mustapha avoit proposé à Fétatz de lui rendre le double de ce qu'il m'avoit achetté; mais celui-ci, qui n'y voulut point entendre, lui confia les raisons de son refus, qui ne venoit que d'un excès de zéle pour la propagation de la loi du prophéte. Il avoit, lui dit-il, trouvé en moi un esprit docile, qui lui faisoit espérer de m'amener par ses bons traitemens et ses exhortations au point de me faire embrasser le mahométisme.

Mustapha auroit été un impie, s'il avoit entrepris de s'oposer à ma conversion. Aussi loua-t'il beaucoup et sincerement le zéle qui animoit Omar, dont la maxime étoit plus sûre en fait de prosélites, que les coups de bâton qu'emploïoient les autres convertisseurs. Le frère de Zambak m'apprit avec joïe les bonnes intentions de Fétatz, et me convia de ne point résister à la voix du prophéte, qui ne dédaignoit pas de m'appeler à lui par le ministére de son cousin.

Il n'y avoit donc plus à douter que ce motif de religion ne fût celui des bontés d'Omar qui, peu après, me le confirma par un discours qu'il avoit eû le tems de préparer depuis que j'étois chez lui. Son commencement roula sur l'excellence de la mission du prophéte; ensuite Fétatz s'étendit sur les mistérieuses obscurités du Livre expressément envoyé du ciel à *Mahomet.**

Si je n'avois pas été prévenu, qu'il ne faut pas badiner avec les Turcs sur le chapitre de leur religion, je n'aurois pû m'empêcher de rire de l'air de gravité dont Omar me détailloit les rêveries de son parent.

En effet qui pourroit garder son sérieux, en entendant dire avec emphase, que Mahomet parcourut sept paradis avec une si prodigieuse rapidité, qu'après les avoir cependant exactement examinés, il retourna assez promptement dans sa chambre, pour empêcher qu'un pot plein d'eau, que l'ange Gabriel avoit choqué de son aîle en l'enlevant, ne fût entièrement renversé.

Que de ces sept paradis le premier est d'ar-

* Hali gendre et compagnon de Mahomet, dit, que l'Alcoran lui étoit destiné; mais que l'ange Gabriel, par un *quiproquo,* l'avoit donné à son beau-père. L'ange Gabriel, à ce qu'assure Mahomet, lui apporta pendant vingt-trois ans l'Alcoran partie à partie. Il faut être bien imbécile pour croire qu'une intelligence céleste ait pû faire un si long *quiproquō.*

gent fin, le second d'or pur, le troisiéme de pierres précieuses, le quatriéme d'émeraudes, le cinquiéme de cristal, le sixiéme couleur de feu, et enfin le septiéme un jardin délicieux où coulent des ruisseaux de miel, de vin et de lait : le tout orné d'un nombre innombrable de belles choses, surtout de filles extrémement complaisantes, et si brillantes, que si l'une d'entre elles mettoit pendant la nuit la tête à la fenêtre, elle éclaireroit mieux le monde que ne fait le soleil en son midy.

Que devant le trône du Tout-puissant il y a quatorze cierges allumés, qui sont aussi grands que le seroit le chemin que feroit un homme qui marcheroit continuellement pendant cinquante *ans.** Il n'y a qu'une imagination travaillée par les accès d'un mal violent, qui soit capable d'enfanter de pareilles *absurdités***.

Telles étoient les sources où Fetatz puisoit les argumens dont il espéroit me convaincre. Je ne prétens pas me faire honneur de la résistance que j'ai toujours apportée à embrasser une religion si remplie de puérilités, pour ne pas dire autrement : le peu de connoissance que j'avois alors de la mienne et un bon sens natu-

* L'imposteur a oublié de dire, si c'étoit à pied ou à cheval.

** Mahomet tomboit du mal-caduc, et il feignoit que les accès de cette maladie étoient autant d'extases, pendant lesquelles l'ange Gabriel lui révéloit les plus intimes secrets de la divinité.

rel suffisoient pour me convaincre, que les principes qu'on m'avoit inculqués dès l'enfance, n'étoient pas faits pour entrer en comparaison avec des choses si ridiculement impertinentes, et si peu fondées.*

Les libertins s'égaïeront sans doute à mes dépens, en m'entendant tenir un langage diamétralement oposé à la conduite que je tenois. Mais peu m'importe : les bonnes choses sont toujours bonnes ; et pour leur faire voir que mes habitudes avec les Turques étoient moins une suite de la dépravation de mon cœur, que de mon extrême jeunesse et du concours des circonstances dans lesquelles je me trouvois engagé, ils essuïeront encore ce petit trait de morale, qui ne m'a jamais sorti de l'esprit.

C'est qu'il seroit à souhaiter que les chrétiens fussent aussi religieux observateurs des préceptes d'une religion toute sainte, que les Turcs le

* Mahomet se contredit souvent. Dans un endroit, il assure que l'ange Gabriel lui apporta l'Alcoran chapitre a chapitre. Ailleurs, il dit, que la doctrine que ce livre renferme lui étoit révélée pendant ses extases, qui n'étoient autre chose que les accès du mal-caduc dont il étoit travaillé. Un pigeon qu'il avoit dressé à ce badinage, voloit sur son épaule et béquetoit son oreille. Delà, l'imposteur faisoit accroire aux simples, que c'étoit l'ange Gabriel qui lui parloit sous cette figure. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fourbe composa son Alcoran aide de Batiras, heretique jacobite, de Sergius, moine nestorien, et de quelques juifs, dont il a retenu plusieurs pratiques, comme la circoncision, l'abstinence de la viande de porc, etc.

sont de ceux d'une croïance aussi ridicule que fausse. Il est vrai qu'ils ont leurs impies comme nous avons les nôtres; mais avec cette différence, que les nôtres font trophée de leur libertinage, et que les Turcs les plus dépravés cachent soigneusement leurs excès.

Il y avoit assez de tems que je vivois avec les musulmans, pour sçavoir une partie de leurs coutumes en fait de religion au sujet de leurs esclaves. Je n'ignorois pas que de la derniére minutie, ils tirent de sérieuses conséquences pour faire renier un chrétien. Toucher à un alcoran, par exemple, entrer dans une mosquée, mettre un turban,* sont choses suffisantes pour brûler un homme ou le circoncire.

Toutes les puissances de la terre ne pourroient tirer du feu un chrétien qui refuseroit de se faire mahometan, après avoir publiquement prononcé ces mots : *La Illahé, Illa Alla, Muhammed Resoul Alla***.

* Il est permis à un Franc en liberté de s'habiller à la turque, à l'exception du turban. Le fouler aux pieds est un crime, que l'on ne peut expier que par le feu ou l'apostasie.

** Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est envoyé de Dieu. En prononçant ces mots et levant un doigt en l'air, on est en état d'être circoncis, sans plus ample instruction. Un dévot musulman doit sçavoir, que l'Alcoran est composé de 60 chapitres, de 6236 versets, de 77639 mots, et enfin de 323015 lettres. Il s'en trouve qui poussent la dévotion jusqu'à sçavoir subdiviser les versets, les mots et les lettres de chaque chapitre en particulier; et d'en faire ensuite la récapitulation générale.

Plus Omar redoubloit ses leçons, plus je me tenois en garde contre lui, persuadé qu'à cause de son affinité avec Mahomet il ne m'auroit fait nulle grace. Je ne contestois jamais avec lui : ma réponse ordinaire étoit que je ne voulois pas changer de religion. Il ne s'en rebutoit point, et continuoit toujours ses bonnes maniéres à mon égard ; il me laissoit même la liberté d'aller chez Mustapha quand je n'avois rien à faire pour son service.

Omar Fétatz étoit un homme de plus de soixante ans. Quatre femmes qu'il avoit eû, suivant la permission qu'en donne la loy, ne lui avoient point laissé d'enfans. Il n'exerçoit aucun emploi, et ne s'occupoit que de la conversion de ses esclaves et de l'éducation d'une niéce, destinée à épouser un schérif comme lui : ceux de cette famille ne contractent point d'alliance avec les étrangers. Son domestique étoit composé d'une Espagnole qui avoit apostasié, d'un Anglois qui branloit dans le manche, d'un Maltois et de moi.

Il y avoit long-tems que ce bon homme avoit renoncé aux femmes par un principe de sa religion qu'il suivoit à la lettre ; il n'étoit plus en état de remplir ce beau précepte de l'alcoran :

Voyez vos femmes et vos concubines, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, et qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Si le grand sei-

gneur observoit ce précepte à la rigueur, il seroit accablé sous tant de vètemens.

Omar, comme j'ai déja dit, me donnoit la liberté d'aller chez mon ancien patron, et j'en profitois le plus souvent qu'il m'étoit possible. Je vivois avec cet aimable Turc, comme s'il n'eût point été mon maître et moi son esclave. Je me dédommageois avec lui de l'abstinence du vin où j'étois réduit chez le schérif, qui auroit crû s'attirer la juste indignation de l'envoyé de Dieu,* s'il avoit souffert qu'on eût fait usage de la liqueur prohibée, sur tout dans la maison d'un homme qui, par un excès de dévotion, avoit fait trois fois le voyage de la Mecque et celui de Médine.**

* C'est le titre le plus magnifique que les Turcs puissent donner à leur faux prophete.

** Dans l'Arabie heureuse. C'est le lieu de la sépulture de Mahomet, à quatre-vingt lieuës de la Mecque. Les Turcs sont obligés d'en faire le voyage, au moins une fois en leur vie, ou d'y envoyer quelqu'un pour eux. Ces imbeciles sanctifient jusqu'au chameau qui y porte le présent que chaque sultan y envoie à son avénement à l'Empire. Il est défendu aux chrétiens d'en aprocher de quinze lieues à la ronde sous peine de mort. Au dessus du tombeau du prophéte, qui est à terre, il y a, dit-on, une pierre d'aiman longue et large de deux pieds, et épaisse de trois doigts, à laquelle est suspendu un croissant d'or enrichi de pierreries, par le moyen d'un clou de fer qui est au milieu; les simples croïent bonnement, que c'est un miracle perpetuel, que Dieu fait en faveur de son envoyé, et pour honorer sa mémoire. Les Dervichs et quelques autres, sçavent bien à quoi s'en tenir, et d'où dépend le merveilleux.

Mustapha m'avoit présenté à sa femme, moins comme son ancien esclave, que comme un ami, et cette dédaigneuse personne m'avoit regardé du haut de sa grandeur et d'un air si fier, que si elle n'eût pas appartenu à un homme pour qui je devois avoir tant d'égards, et que j'en eusse eû le tems, j'aurois, pour me venger d'elle, employé les talens séducteurs que la nature m'a departi, pour me donner le cruel plaisir de la voir languir pour mes attraits; mais j'avois trop d'obligation à son époux pour lui joüer un si vilain tour. C'étoit bien assez d'avoir abusé de sa sœur sans séduire encore sa femme : d'ailleurs l'objet n'avoit rien de piquant, et je ne voudrois pas jurer que ce ne fût là le vrai motif de ma retenuë.

Ma plus sérieuse occupation chez Fétatz étoit d'apprendre de lui l'*arabe**. Je parlois bon turc, de sorte qu'avec ce secours et les attentions de mon maître, je fis en peu de tems d'assez grands progrès dans cette langue.

Je n'avois encore pû voir *Nédoüa,* la nièce de mon patron. Cet homme étoit très-exact sur les bienséances. Il auroit crû sa pupille deshonorée, si un chrétien, quoiqu'esclave, avoit vû à visage découvert la descendante de Mahomet.

* L'arabe est aux Turcs ce qu'est le latin aux autres nations de l'Europe. Les plus sçavans d'entre les Juifs, conviennent, que la langue arabe est proprement l'hébraïque dans son ancienne purete.

L'Espagnole avec laquelle j'avois fait connoissance, et qui lui servoit de gouvernante m'avoit parlé avec éloge de la beauté de son éleve, et je brûlois d'impatience de vérifier par moi-même, si elle étoit aussi charmante qu'on disoit et que son nom le supposoit*.

Pour en venir à mon honneur, j'essayai de m'insinuer dans les bonnes graces de l'Espagnole à qui le changement de religion donnoit chez Omar un pouvoir peu limité. J'y réussis sans beaucoup de peine, quoique j'eusse un rival à supplanter; c'étoit l'Anglois qui, malgré l'antipatie des deux nations, brûloit pour la tendre Mariquilla. Elle lui avoit fait espérer de l'épouser quand il l'auroit imitée en changeant de religion.

Le changement que l'Anglois remarqua dans les maniéres de son amante, le conserva à Calvin. Omar surpris de la légéreté de l'Anglois qui avoit donné des marques d'une grande disposition au mahométisme, en demanda sa raison à Mariquilla, qui ne feignit point de la lui dire; et cette nouvelle, loin de l'affliger, le réjoüit beaucoup.

Les Turcs font bien plus de cas d'un catholique romain qui embrasse leur secte, que d'un calviniste, dont la religion differe moins de celle de Mahomet.

Fétatz recommanda à la renégate de me don-

* Nédoüa signifie, agréable et fraîche comme la rosée.

ner beau jeu, pour me faire tomber d'un précipice dans l'autre : le beau moyen de conversion ! Mariquilla étoit raisonnablement séche et encore plus bazanée : elle se donnoit pour une pucelle de trente-cinq ans au plus ; mais sans la chicaner sur ce premier article, il étoit aisé de voir qu'elle suprimoit du second les années qu'elle avoit été en nourrice et à l'école.

Ce friand morceau se ruînoit pour moi en avances très-intelligibles, dans lesquelles je feignois de ne rien comprendre ; et cela pour deux raisons : la premiére étoit sa laideur, et la seconde le risque que je courois avec elle en tant qu'incorporée au mahométisme. Si j'avois refusé de prendre le turban pour épouser la belle Zambak, on doit juger de ma répugnance à souffrir une opération douloureuse pour les beaux petits yeux de Mariquilla.

Je lui faisois cependant exactement ma cour. Elle m'avoit choisi pour servir à la chambre de Nédoüa, mais je n'en étois pas plus avancé. Un maudit voile étoit un obstacle perpetuel à ma curiosité, d'autant plus que je ne paroissois jamais devant elle, sans avoir pour témoins Omar ou la gouvernante éternelle. J'avois tenté divers moyens sans qu'aucun m'eût réussi, quand je m'avisai de mettre en jeu le principe de mes plaisirs et de mes peines, c'est-à-dire, de joüer du flageolet.

Cet instrument, que j'ai toujours soigneuse-

ment conservé et qui me suivoit par tout, m'étoit en ces tems d'un aussi grand secours, que la cassette de pierreries l'avoit été à la fiancée du roi de Garbe.

Il me parut que contre l'ordinaire, on ne faisoit pas grande attention à ma mélodie. J'avois d'autant plus lieu d'en être surpris qu'elle m'en avoit toujours attiré beaucoup, quoique souvent à mon dam. J'avois déjà joüé pendant quelques jours jusqu'à m'époulmoner, sans que personne me fit l'honneur de le remarquer : j'en étois sérieusement fâché, et je ne sçavois plus, comme on dit, de quel côté me retourner, lorsqu'un jour que j'étois seul au jardin, pendant le tems de la troisiéme *prière**, je vis de loin une personne voilée qui de la terrasse du jardin de notre maison** me faisoit signe avec un mouchoir d'approcher d'elle. J'y

* La premiére priére se fait avant le lever du soleil, la seconde à midi, la troisième entre midi et le coucher du soleil, la quatrième après qu'il est couché, et la cinquiéme a une heure et demie de nuit. A ces heures les Muézzins montent dans les minarets des mosquées d'où, tournés du côté de la Mecque, ils hurlent, plutôt qu'ils ne crient, pour avertir chacun de la faire. Les cloches ne sont pas en usage dans toute la Turquie. Comme les minarets des mosquées sont très-élevés, on choisit ordinairement des aveugles ponr muézzins afin qu'ils ne puissent rien découvrir dans les maisons voisines.

** Il n'y a presque pas de maison à Constantinople qui n'ait sa terrasse sur le jardin (chaque particulier ayant le sien) outre celle qui sert de couverture au logement.

volai, ne doutant point que ce ne fut Nédoüa, le patron et l'Espagnole étoient à la mosquée.

En effet c'étoit elle-même qui me dit quand je fus à portée d'en être entendu, qu'elle me prioit de lui apprendre, si c'étoit moi qui depuis quelques jours prenois la peine de l'étourdir réguliérement avec un maudit instrument, dont elle ne pouvoit entendre les sons aigus sans frémir? J'aurois pu dire en ce moment à l'imitation de Sosie, *cette fille assurément n'aime pas la musique!* Quoique surpris d'un effet contraire à celui que j'attendois, je lui avoüai que c'étoit moi-même; mais en même-tems je l'assurai, que puisque mon harmonie avoit l'honneur de lui déplaire, je m'abstiendrois doresnavant de lui en écorcher les oreilles; et pour lui prouver mon ardeur à la satisfaire, je voulus en sa présence faire un sacrifice de la machine harmonieuse.

Non, non, chrétien, s'écria-t'elle en voyant mon dessein, je ne veux pas te priver de ce qui fait ton amusement : il suffit que je n'entende point joüer d'un instrument si aigre : montre le moi, ajoûta-t'elle en se baissant et me tendant la main. Nous étions à une trop haute distance l'un de l'autre pour que cela pût se faire commodément; mais il y avoit à côté de la terrasse une petite loge qui servoit à serrer les outils du jardinage. Je montai d'abord sur la porte, puis sur le toit, de-là, en m'élançant,

j'atteignis le balcon de la terrasse, et me voilà dessus, le tout en un clin d'œil.

Nédoüa surprise de me voir si près d'elle fit un mouvement pour se retirer. Je l'arrêtaipar ses habits et mettant un genou en terre, je lui présentai respectueusement le flageolet qu'elle prit en hésitant. Après l'avoir quelque tems tenu sous son voile, elle me le rendit. Je saisis ce moment pour lui baiser la main; elle ne fit qu'un médiocre effort pour la détacher de ma bouche que je collois dessus. L'autre main vint au secours de celle que je tenois, je la pris aussi et baisant avec ardeur tantôt l'une tantôt l'autre, j'entendis Nédoüa pousser un demi soupir.

Je quittai ses genoux, et la prenant dans mes bras, elle se laissa porter sans résistance jusques dans sa chambre. Je la priois avec instance de me permettre de la voir, lorsque j'entendis ouvrir la premiere porte de son appartement, qui étoit toujours soigneusement fermé quand elle y étoit seule. Je décampai au plus vîte par le même chemin que j'étois venu.

Je m'enfonçai dans le jardin pour me remettre à l'aise de l'émotion qui m'agitoit. Je me plaisois à réfléchir sur une avanture dont le commencement me faisoit espérer une joyeuse conclusion. La beauté des mains que j'avois baisées étoit si parfaite, que c'étoit un admirable préjugé pour les appas cachés de la cousine du prophéte. Et le peu de résistance que Ne-

doüa avoit opposée à mes empressements, me faisoit croire qu'une si belle proye ne pouvoit m'échapper, pour peu que je trouvasse l'occasion de me revoir seul avec elle.

Loin de moi ces idées mortuaires qui m'avoient causé tant d'alarmes durant le cours de mes autres intrigues. Le feu, le pal, la bastonade, etc., ne me paroissoient que de vains fantômes dont on épouvantoit les esprits timides. Le mien étoit devenu supérieur à ces petitesses.

D'ailleurs, me disois-je, qu'ai-je à craindre des suites de cette aventure? N'ai-je pas remède à tout, avec le secours des admirables secrets de Chécher Para? J'ai éprouvé l'un et l'autre, je suis sûr de leur bonté.

Ainsi je m'étourdissois sur les funestes suites que devoit avoir l'alliance que je méditois de contracter avec Mahomet. Je ne pouvois voir Nédoüa facilement qu'à pareil jour, qui étoit un vendredy. J'écrivis un petit billet, dans lequel je lui marquois en peu de mots de contrefaire la malade le vendredy prochain pour se dispenser d'aller à la *mosquée* *.

* Le vendredy est considere chez les Turcs comme notre dimanche, à cause que Mahomet nâquit et s'enfuit de la Mecque à pareil jour, chasse par les Coraïsites ses compatriotes, qui s'étoient aperçus d'une partie de ses impostures. Il se retira à Yatrib, à 60 lieues de la Mecque tirant vers l'Égypte et la Syrie. C'est cette retraitte fameuse, que les Musulmans nomment Egire ou persécution ; et depuis la-

Si, dis-je, elle feint la plus légère indisposition, je suis de la famille ; si au contraire, j'attendrai que mon mérite ait fait une assez forte impression sur elle pour la réduire au point où je la veux.

La nuit vint et bercé par tant de douces idées je m'endormis si profondément, que Mariquilla s'étoit glissé dans mon lit, (car j'en avois un dans cette maison) que l'Espagnole, dis-je, étoit à mes côtés sans que j'en eusse rien senti. Je ne m'éveillai qu'à certain emportement de sa part, qui n'étoit pas une preuve de la chasteté dont elle faisoit parade ; et si dans ce moment ma situation lui donna quelques espérances, elle eut le déplaisir de les voir avorter, lorsqu'à mon reveil je m'aperçus que Mariquilla n'étoit pas celle qui s'étoit emparée si fortement de mes sens pendant mon sommeil.

Vainement étoit-elle dans un état de pure nature. Ses caresses redoublées m'inspirerent d'autant plus de mépris et de haine, que je m'imaginai que son entreprise étoit concertée avec Omar : je le croyois à la porte accompagné du cadi, à dessein de me forcer à la circonci-

quelle ils comptent leurs années. Elle commença le sixième juillet l'an de J.-C. 622. Yatrib fut nommée depuis la Ville du Prophète, *Médinal-al-Nabi;* et aujourd'hui Médine. Depuis Mahomet vainquit les Juifs, les Chrétiens et força les Coraïsites à lui demander la paix, et à le reconnoître pour prince, législateur et prophète des musulmans.

sion, attendu l'état dans lequel je me trouvois surpris avec une mahométane.

Cette idée s'empara si fortement de moi, que la repoussant brusquement, pour ne pas dire avec brutalité, je me tirai des bras de l'emportée, en l'apostrophant dans des termes qui auroient dû la couvrir de honte, si elle en avoit eté susceptible.

Je gagnai l'écurie au-dessus de laquelle je couchois, et j'attendis entre deux chevaux qu'il plût à la tendre Espagnole de me céder mon lit. L'impatience me prit : je remontai dans ma chambre : je n'y trouvai personne : cependant Mariquilla ne pouvoit en être sortie sans que je l'eusse vûe. Je fis une perquisition si générale, que je découvris à moitié de la hauteur du mur une espéce de fenêtre; je jugeai que la renégate avoit pris ce chemin pour se rendre chez moi et en sortir. Je remis au jour à m'en éclaircir entiérement, et je passai le reste de la nuit dans un sommeil inquiet.

J'appris le lendemain que l'Espagnole étoit au lit malade, et je ne m'en embarassai gueres : son absence me facilita le moyen de faire lire mon billet à Nédoüa. Je le lui présentai à la vûe tout ouvert, ne voulant pas le lui donner crainte d'accident. Cependant comme elle me tendoit la main, je le lâchai; elle me le rendoit quand Omar entra. Nous demeurâmes si surpris que je le laissai tomber ; mais revenant promptement à moi, je le mis dans ma bouche,

après l'avoir ramassé, en disant au patron que je commençois déjà à faire usage de ses *leçons**. Le bon homme en fut si charmé, qu'il m'embrassa fort affectueusement. J'avalai le billet qui n'étoit pas d'un grand volume.

J'eus peine à modérer l'excès de ma joye, quand je crus pouvoir facilement conjecturer par la façon d'agir de Nédoüa, qu'elle ne me sçavoit pas mauvais gré de ma témérité passée : j'en tirai un préjugé flateur pour toutes celles que je méditois.

Mustapha vint demander à mon patron la liberté de m'emmener avec lui à Galata pour quelques jours. Omar lui accorda civilement sa demande, et je promis au schérif d'être de retour le jeudy suivant. J'avois un air joyeux que je communiquai à Zambak et à Tonton qui, j'ose le dire, furent charmées de me revoir. Nous passâmes quatre ou cinq jours dans tous les divertissemens que nous pûmes imaginer.

J'essuyai cependant quelques petites tribulations de la part du frere et de la sœur, qui firent humainement tout ce qui étoit en leur

* Les Turcs croyent que le nom de Dieu est écrit invisiblement sur tous les petits morceaux de papier qu'ils ramassent. Ils ne manquent jamais de les avaler, persuadés qu'en passant sur un certain pont de feu, qui conduit en paradis, chacun de ces morceaux, qu'ils auront avalés pendant leur vie, viendra se placer sous leurs pieds et qu'ils en sentiront d'autant moins la violence du feu.

pouvoir, pour me marier à leur gré. Pour me débarrasser de leur importunité, je leur laissai concevoir tant d'espérance qu'ils voulurent, sans leur promettre rien de positif.

Quoique j'eusse l'esprit fort rempli de Nédoüa, j'étois pourtant rentré dans mes anciens droits avec Zambak, qui m'avoit d'abord fait de mauvaises chicanes. Elle ne vouloit me rien accorder, si je ne ratifiois mes promesses en présence de témoins à son choix. Il y avoit trop de risque à accepter la proposition; c'est pourquoi je m'avisai de la piquer de délicatesse et de reconnoissance.

Devez-vous, lui dis-je, douter de la sincérité d'un homme qui a exposé sa vie pour vous prouver son amour? Je préférerai toujours le vôtre à tout ce qu'il y a de plus flateur sur la terre : vous n'avez pas agi de même à mon égard. Je ne vous fais point de reproches, ajoûtai-je en la voyant rougir, vous n'avez pas été maîtresse de résister aux idées de grandeur qui s'étoient emparées de votre esprit; de même il n'est pas en mon pouvoir de passer si promptement sur les préjugés de mon éducation. Sous l'habit d'un esclave, je veux porter un cœur libre. Donnez-moi le temps de m'instruire à fond de votre religion; on y travaille fortement; il ne tiendra pas à Omar Fétatz de faire de moi un musulman; mais je puis vous assurer qu'il n'en viendroit jamais à son honneur, si vous n'étiez un argument plus con-

vainquant que tous ceux qu'il emploïe auprès de moi,

Je n'ai supporté si constament les mauvais traitemens de Curgi Nébi, ajoûtai-je voyant sa veuve ébranlée, que dans l'espérance que Zambak m'en dédomageroit par sa tendresse; et cette même Zambak, l'objet de mes plus chers désirs, ne me laisse qu'à peine le temps de respirer après avoir si cruellement souffert pour elle. Alors je lui fis une récapitulation, un peu enflée à la vérité, des coups de bâton que j'avois reçûs à sa considération. Je peignis les douleurs que m'avoit causé ma jambe cassée pour son service, avec les plus vives couleurs que l'imagination pût me fournir.

Voilà, dis-je en continuant, les maux que j'ai endurés pour vous : je les compte pour rien; je suis prêt d'en souffrir encore plus pour me conserver à votre amour; mais n'empoisonnez pas mes plaisirs par des soupçons qui font plus d'impression sur une âme délicate, que les coups de bâton, que m'a fait donner votre epoux, n'en ont fait sur mon corps.

Pendant ce discours pathétique que j'avois soutenu d'un geste accommodé au sujet, Zambak avoit gardé un profond silence, qu'elle n'avoit interrompu que par quelques soupirs entrecoupés. Il faut donc, dit-elle, en se jettant dans mes bras avec une action amoureuse, il faut donc achever de me perdre ! Je me livre à toi sans résérve; mais songes que si tu me trompes,

je prierai Mahomet de me venger de ta perfidie, en ne permettant pas que tu puisses joüir des délices de son paradis.

Je me souciois aussi peu du prophéte que de son paradis, et je dis à Zambak, que je me soumettois volontiers à n'y mettre jamais le pied, si mon dessein étoit de la tromper.

J'avois porté à Tonton des drogues dont elle composa en ma présence un pot de pommade suffisant pour faire autant de houris que l'occasion le requereroit. Je l'emportai bien précieusement à Constantinople, où je revins seul le jeudy, suivant ma promesse. L'Espagnole étoit parfaitement rétablie et j'attendois avec impatience des nouvelles de la maladie de Nédoüa.

Enfin ce jour si ardemment attendu arriva. Le patron, sa niéce et Mariquilla allèrent le matin à la mosquée, d'où, environ une heure après, on rapporta Nédoüa, qui s'étoit trouvée mal pendant la priére. Je fus autant et plus charmé de cet accident, qu'Omar n'en fut allarmé en l'aprenant à son *retour* *. Je sçus de lui, que cette incommodité, qui avoit passé légerement, n'avoit laissé à sa niéce qu'une foiblesse qui l'empêcheroit d'assister à la priére de l'après midy.

Il restoit à écarter ou endormir l'Anglois et

* Les hommes se tiennent dans le bas des mosquees, et les femmes quand elles y vont, ce qui arrive rarement, dans les galeries d'en haut, ou sous les portiques du dehors.

le Malthois pour être le maître de la maison, pendant l'absence du patron et de la gouvernante, qui devoient aller entendre la lecture de l'Alcoran à la mosquée. Mes compagnons étoient fort yvrognes de leur naturel; et ils ne manquoient jamais d'aller boire dans quelque bagne, quand ils en avoient le moyen: Je leur procurai ce plaisir.

J'accompagnai jusqu'à la mosquée Omar et Mariquilla. En sortant avec eux du logis, j'avois semé dans la cour à peu près deux douzaines d'*aspros* *, que mes camarades ramasserent soigneusement dès qu'ils les aperçurent. A mon retour je trouvai mes gens sur la porte d'Omar; ils me demanderent avec empressement si je voulois rester à la maison, pendant qu'ils iroient sur le port apprendre, s'ils le pouvoient, des nouvelles de leurs parens.

J'étois trop complaisant pour refuser de leur rendre ce petit service; ils partirent. Je fermai exactement la porte après eux, et quand je fus bien assuré que personne ne pouvoit rentrer sans ma permission, je volai sur la terrasse. De-là, par une fenêtre ouverte j'entrai dans la chambre de Nédoüa, qui, couchée sur une pile de carreaux, dormoit ou feignoit de dormir. Je levai son voile.

Jamais je n'ai vû rien de si brillant. Les lys, les roses, tout ce qu'on peut imaginer de plus

* Petite monnoye de cuivre qui vaut un sol.

frais et de plus beau, étoit répandu sur son visage. Je demeurai saisi d'admiration à la vûe d'un si parfait assemblage de belles choses. Mes yeux éblouïs ne pouvant en supporter l'éclat, furent forcés de se baisser sur une gorge... ami lecteur, donnez carriere à votre imagination. Je ne sçache point de termes qui puissent exprimer tant de charmes, et ces charmes avoient à peine seize ans. Nédoüa se réveilla, fixa sur moi des yeux... sans hiperbole, je crus voir les cieux ouverts.

Ma langue embarrassée cherchoit vainement à se délier pour exprimer ce que sentoit mon âme. Un mouvement d'adoration dont je ne fus pas le maître, me précipita aux pieds d'une divinité : un instant me remit de ma surprise. Je levai sur elle un œil timide, qu'un sourire gracieux rassura : j'osai regarder fixement le soleil.

La niéce d'Omar me tendit, d'un air enfantin, une main, qu'il sembloit que je voulusse dévorer par d'avides baisers. Quoique naturellement hardi, pour ne pas dire effronté auprès des Turques, la divine Nédoüa m'avoit inspiré une retenue qui ne cherchoit qu'à s'évanouir ; son action me fit hazarder des témérités qui me réussirent.

J'étois trop entreprenant pour rester en si beau chemin. *Ettin bené Zaboun!* * disoit Né-

* Vous me faites malade !

doüa d'un ton languissamment douloureux; enfin je me vis au comble du plus parfait bonheur, et incorporé dans la famille du prophéte.

La niéce du Schérif étoit d'une grande simplicité. Elle me fit les questions les plus ingénues sur la nature du mélange de plaisir et de douleur qu'elle venoit d'éprouver. Un babillard auroit essayé de lui en faire comprendre les causes, avec un verbiage qui l'auroit ennuyée sans l'instruire; heureusement pour elle, que je ne l'étois point. En revanche j'avois une pratique qui la mit au fait, par des expériences sensibles et réïtérées.

Nos plaisirs fûrent mêlés d'une vive crainte. Un inconvenient que je n'avois ni prévû ni prévenu, me jetta dans un horrible embarras. Peut-on songer à tout dans de certains momens?

J'avois pris des précautions pour que la simare et le caleçon de Nédoüa ne reçûssent point de macule, et j'avois totalement négligé les carreaux de satin blanc sur lesquels je l'avois trouvée couchée. Celui d'entr'eux qui avoit suporté le fardeau amoureux, pouvoit faire découvrir, sinon tout le mystére dont il avoit été témoin, du moins une partie. Cette observation me fit trembler de frayeur. Ce fut en vain que je lavai, que je frottai, je faisois le mal plus grand qu'il n'étoit.

Nédoüa qui, malgré sa simplicité, conçut le

sujet de mes craintes, augmentoit ma douleur et mon embarras par ses pleurs et ses regrets. Partagé entre le soin d'arrêter les uns, de calmer les autres et celui de corrompre le témoin, j'étois dans une perplexité d'esprit inconcevable. Je pris enfin le parti de séquestrer le carreau. Il est vrai qu'on pouvoit s'apercevoir qu'il manquoit ; mais un pareil meuble ne peut-il pas s'égarer ou se perdre ?

Je gagnois mon apartement, résolu de le dérober aux plus exactes perquisitions, quand je vis quelques poulets qui venoient au-devant de moi. J'étois leur pourvoyeur : leur vûe me fit naître une idée. J'en pris un que j'égorgeai au pied de la terrasse. Je jettai le coussin dans son sang, observant que ce fût du côté qu'exigeoit le déguisement. J'instruisis Nédoüa de ce qu'elle avoit à faire. Elle devoit dire, que voulant se servir du carreau pour s'apuyer sur le balcon de la terrasse, elle l'avoit fait tomber sans y penser. Cette scéne devoit être jouée dans le moment que l'oncle et Mariquilla entreroient dans son apartement.

L'heure du retour de la mosquée aprochoit. Je quittai la belle Nédoüa, après lui avoir fait faire les ablutions ordonnées par la *loy*,*

* Mahomet en permettant l'impureté des sens, exige rigoureusement la propreté du corps. Un homme et une femme, qui ne se laveroient pas après avoir pris leurs ébats, seroient réputés *Mordars,* c'est-à-dire immondes.

mais dans un esprit tout différent. Le patron et Mariquilla revinrent, et le stratagême réussit à souhait.

Cependant je n'étois pas sans inquiétude. Je craignois que l'ingénuité de Nédoüa ne fît découvrir à l'Espagnole ce que j'avois tant d'intérêt qu'elle ignorât. Sa jalousie m'auroit perdu sans ressource. L'honneur d'apartenir au prophéte par les femmes, ne m'a pas fait trouver grace devant sa postérité.

La nuit même Mariquilla vint dans ma chambre. Je la reçus moins mal que la premiere fois, parce que je crus qu'elle alloit m'apprendre des nouvelles du jour ; et que je voulus sur cela m'assurer de sa discrétion. Elle ne me parla que de son amour : je lui laissai concevoir des espérances qu'elle porta aussi loin qu'il lui plût. Je ne sçai si elle avoit aimé l'Anglois avec autant d'acharnement qu'elle en avoit pour moi ; mais, selon ses discours, il n'y avoit rien qu'elle ne fût capable d'entreprendre pour unir son sort au mien.

La différence de religion fut la premiere bariere que j'oposai à ses intentions. Sur le champ elle me promit de planter là Mahomet pour retourner à la religion de ses peres, et m'épouser à la catholique. Je l'arrêtai encore en lui faisant voir le péril évident dans lequel elle alloit se précipiter. En effet, un chrétien qui a eû le malheur de renier, est brûlé vif quand il veut redevenir catholique étant encore chez les

turcs. Sur cette remontrance Mariquilla remit à rentrer au giron de l'Église quand nous serions hors de captivité. Elle faisoit sur cela les plus beaux projets du monde : à l'entendre rien n'étoit plus facile que de nous tirer d'esclavage.

Je laissois l'Espagnole travailler d'imagination tant qu'elle vouloit. Chaque jour elle m'aportoit le plan d'un château, qu'elle bâtissoit dans son pays. J'y trouvois toujours des obstacles qui, loin de la rebuter, la faisoient rêver de plus belle. Son idée favorite étoit de nous rendre travestis chez notre ambassadeur ; de-là nous aurions trouvé tout à souhait pour passer en France. Elle ne vouloit point aller en Espagne, pour n'avoir rien à démêler avec la sainte inquisition. Dans ce plan entroit aussi le projet d'un vol fort raisonnable, que nous aurions fait de concert au patron : vol qui, par sa conséquence, nous auroit mis au large nous et notre postérité future. Telle étoit la porte par laquelle Mariquilla prétendoit rentrer dans le christianisme. Elle se faisoit d'autant moins de scrupule de ce larcin prémédité, qu'elle disoit, qu'en la prenant les infidelles lui avoient pillé des trésors immenses qu'elle apportoit du Mexique : c'étoit une façon de restitution.

J'aurois donné les mains à un projet de fuite bien concerté, et dans lequel j'aurois distinctement découvert une heureuse réussite ; mais je n'aurois pû donner la plus légere teinture de

restitution à ce que j'aurois emporté aux turcs, eux qui n'avoient jamais pillé mes trésors. Ainsi autant par un motif de conscience, que par une impossibilité physique de réussir dans ces projets, j'en laissai la direction à celle qui les avoit enfantés, bien persuadé qu'ils ne pouvoient avoir lieu. J'attendois ma liberté d'un coup du hazard, et surtout de la bonté de Mustapha, dont je ne désesperois pas de me revoir l'esclave. En attendant j'amusois Mariquilla à cause de Nédoüa.

J'avois trouvé le moyen de rendre à la derniere des visites nocturnes, sans mettre personne dans ma confidence. Mon appartement n'étoit séparé de celui qu'occupoit Omar, que par une petite galerie, dont on ne faisoit point d'usage, quoique ce fût par là que Mariquilla s'introduisît chez moi, au moyen de la fenêtre dont j'ai parlé. L'Espagnole avoit la clef de la porte de la galerie du côté de l'apartement de Nédoüa, contigu au sien. J'avois d'abord imaginé de m'introduire auprès de la nièce d'Omar par cette voye ; mais il auroit fallu tromper ou endormir sa gouvernante. Le premier étoit risquable, le second fort facile ; j'aurois fait prendre du pavot à l'Espagnole, et pendant son sommeil je me serois introduit auprès de son elève : tout cela avoit ses inconvéniens. A force de chercher je trouvai un expédient bien plus sûr.

La porte du jardin se fermoit réguliérement

tous les soirs. Il étoit question d'entrer dedans pour escalader la terrasse : on ne pouvoit forcer la porte ni en avoir une clef; par où donc s'y introduire? par le soupirail de la cave? oui, ce fut le chemin que je pris. La cave, qui étoit sous une partie de la maison, avoit deux soupiraux, un dans la cour, l'autre dans le jardin; par le moyen d'une corde et de deux crochets je me dévalois par l'un et me guindois par l'autre, du jardin sur la terrasse, et de-là chez Nédoüa, où je m'introduisois par une fenêtre.

L'aimable enfant que la parente du prophéte! Elle me demandoit si naïvement un enfant mâle, qui pût augmenter la Race des Schérifs, que j'avois bien de la peine à m'empêcher d'en rire. Cependant je l'assurois que tout ce que je faisois tendoit à lui donner cette satisfaction; mais, que si elle vouloit que ses prières fussent exaucées, il falloit garder un profond sécret sur cette affaire; et elle me le promettoit fort affectueusement.

Autre puérilité. Elle ne me permettoit pas de la toucher, que préalablement nous n'eussions assuré le cousin Mahomet, que la propagation de sa famille, étoit l'unique but de notre union copulative.

Ce fut dans ce tems que j'apris une chose assez plaisante, et que j'avois ignorée jusqu'alors. Je n'avois eû en France qu'une connoissance fort superficielle des femmes : leurs beautés cachées l'avoient toujours été à ma vûe, et

n'ayant jamais eù de commerce intime qu'avec des turques, j'ignorois que les autres femmes, comme elles, fussent pourvûes de certain ornement naturel, dont les musulmans de l'un et de l'autre sexe sont obligés de se priver par un article de leur loy.

Je ne sçai à quoi pensoit le luxurieux Mahomet, quand il les chargea de cette obligation. L'ornement dont je parle, fait une beauté où l'œil s'arrête avec volupté. L'instituteur de l'ordre de la *Toison** devoit en avoir une haute idée.

Quoiqu'il en soit, Mariquilla devenue mahométane devoit se conformer aux usages; et je la trouvai un jour consultant un miroir, qui l'aidoit à remplir le précepte en question. Mahomet enjoint aux deux sexes de se faire eux-mêmes cette opération. Les turcs se servent pour cela d'un rasoir, ou de petites pincettes.

* Philippe le Bon, duc de Bourgogne, institua l'Ordre de la Toison à Bruges en 1429, dans le tems des réjouissances de son mariage avec Isabelle de Portugal. On dit que ce fut à l'occasion de certaine toison qu'il trouva sur la toilette d'une dame qu'il considéroit, et que ses courtisans en raillant; il leur dit, qu'il en feroit un ordre de chevalerie si respectable, que tel qui s'en rioit brigueroit avec empressement l'honneur d'y être admis. On mit au bout du collier composé de fusils et de pierres à feu une toison de mouton avec cette devise, *Pretium non vile laborum.* Cet ordre est aujourd'ui commun à tous les princes de la maison d'Autriche descendus de Marie, fille de Charles le Hardi, duc de Bourgogne.

Ils ont bien certaine terre qui, mêlée avec de l'orpiment, fait le même effet; mais son fréquent usage expose à de fâcheux accidens; et les turcs préferent le rasoir, ou une petite douleur, à cette composition qui rend la partie sur laquelle on l'applique comme du Maroquin, et y laisse souvent des marques désagréables.

Mariquilla, qui ne fut pas autrement surprise de se voir découverte, me mit au fait de l'opération. Je l'exhortai à ne pas négliger une chose si essentielle à la religion qu'elle avoit embrassée. Chose qui, pour son importance, prouveroit agréablement au Schérif qu'elle avoit dessein d'y persister.

Je doute que nos dames de France se soumissent volontiers à un si ridicule point de Doctrine.

Quel esclave avoit jamais été plus heureux que moi? Je partageois mes soins amoureux entre Zambak et Nédoüa, Mariquilla étoit à mon très-humble service; pouvois-je donner le nom de travail à celui dont j'étois chargé? Je me divertissois souvent avec Mustapha et l'Arabe alloit son chemin. Le souvenir de ma patrie s'effaçoit peu à peu au milieu de tant de plaisirs. Les exhortations ridicules et souvent réitérées d'Omar, dont le zèle ne se ralentissoit point, malgré mon incrédulité, faisoient le seul desagrément que j'essuïasse chez lui. Tant de bonheur pouvoit-il durer long-tems?

Un accident cruel, une catastrophe terrible

me mit à deux doigts de ma perte, et me fit voir la mort et toutes ses horreurs.

La facilité que j'avois à m'introduire pendant la nuit auprès de Nédoüa, et les plaisirs dont je me rassasiois avec cette aimable enfant, avoient endormi ma prudence sur le compte de Mariquilla. L'amoureuse Castillane étoit venue deux ou trois nuits dans ma chambre sans m'y trouver. Surprise de mon absence, elle ne m'en parla pas, et se mit en sentinelle sur la galerie. Elle me vit aller et revenir par le soupirail. La nuit suivante, cachée dans le jardin dont elle avoit la clef, elle ne douta plus que son éléve ne fût l'objet de mes empressemens et celui de mes froideurs pour elle, en me voyant monter sur la terrasse.

Poussée d'une horrible jalousie, l'Espagnole résolut ma perte, et pendant qu'enivré d'amour je dormois dans les bras de la Nièce du Schérif, il me porta un coup de poignard dans le côté. A ce terrible reveil j'envisageai du premier coup d'œil les supplices qui m'étoient préparés. Omar, certain de mon crime et changeant sa douceur en rage, se préparoit à redoubler, quand Nédoüa, qui s'étoit réveillée au cri que j'avois poussé, se précipita au-devant du coup qu'elle reçut dans le bras.

Le furieux Schérif, outré de honte et de désespoir, faisoit tous ses efforts pour m'arracher des bras de sa Nièce qui, de son corps d'albâtre couvroit le mien ensanglanté. La jalouse Mari-

quilla, qui n'avoit pas prévû les funestes effets de la colére de son patron, sembloit une figure pétrifiée qui portoit une lumiére.

Revenu d'une surprise qui m'étoit bien pardonnable en cette occasion, j'abandonnai le soin de ma conservation, pour courir à celle de Nédoüa, à qui son oncle avoit donné un second coup qui l'avoit terrassée. Beaucoup plus robuste que lui, je le desarmai malgré ma blessure, mais non sans peine, puisque j'en reçus une autre à la cuisse.

La vûe de mon sang, celle de Nédoüa étendu presque sans vie, exciterent chez moi une fureur que je n'avois jamais ressentie. Je tombai sur le Schérif : deux coups de son poignard me firent raison de la barbarie qu'il avoit exercée sur une fille aimable, et qui étoit alors dans un état à désarmer l'homme le plus féroce.

Dans quelle horrible situation de corps et d'esprit ne me trouvai-je pas dans ce moment! D'un côté, un objet adorable qui perdoit la vie avec le sang, de l'autre, un barbare, mais un Turc, expirant sous mes coups. Quel profond abîme de réflexions plus cruelles les unes que les autres! Une mort certaine après celle que je venois de donner; une fille charmante qui mouroit pour me conserver à son amour, tenoient mon ame suspendue entre la crainte du supplice et la douleur que me causoit un événement si cruel et si peu attendu.

Couvert du sang d'Omar, de celui de sa niéce et du mien, j'avois un air de fureur qui fit trembler la cause de tant de malheurs. Mariquilla sortit de la chambre sans que j'y fisse aucune attention. J'arrêtois le sang de la mourante Nédoüa, avec tout ce que je trouvois sous ma main. Cette aimable Turque, plus sensible encore à nos malheurs qu'à nos plaisirs passés, sans faire attention à ses blessures, ne paroissoit occupée que des miennes.

Un murmure confus de voix, une lumière plus grande que celle qui avoit éclairé cette tragédie, frappant en même temps mes oreilles et mes yeux, je quittai Nédoüa, et ramassant le poignard, je me préparai à vendre chérement ma vie. Sans fanfaronade, j'étois résolu de ne me pas laisser tuer, ou prendre comme un sot, et sans coup férir.

Les voisins d'Omar, accourus aux cris de Mariquilla, entrerent brusquement dans la chambre. A l'aspect de deux corps baignés dans un ruisseau de sang et à la vûe d'une figure telle que devoit être la mienne, les plus hardis reculèrent. Figurez-vous un spectre sanglant le poignard à la main, la fureur et la rage peintes sur le visage et dans les yeux, menaçant du geste et de la voix de plonger le fer meurtrier dans le sein du téméraire qui l'oseroit approcher : ce doit être moi. Tous se retirérent plus promptement qu'ils n'étoient venus, Je retournai vers l'aimable Nédoüa.

L'image de cette fille expirante, le sang que je perdois, firent une si violente impression sur mon corps et mes esprits, que je tombai sans mouvement entre le cadavre d'Omar et le corps de sa niéce.

Cependant nous fûmes secourus. On pansa les plaïes de Nédoüa pour la conserver à la vie, et on eut soin des miennes, pour me réserver à une punition exemplaire. La vindicative Mariquilla avoit découvert la cause du meurtre d'Omar, et j'étois pleinement convaincu, d'avoir eû habitude avec une Turque, et d'avoir donné la mort à un homme respectable par sa naissance ; le moyen d'échaper au suplice dû à des crimes de cette nature ?

Mon avanture devint bientôt publique. Mustapha et sa sœur furent peut-être les seuls Turcs qui me plaignirent : mes compagnons déplorerent mon sort : un cordelier esclave vint me voir dans mon cachot, il ne me dissimula pas que je devois subir le dernier supplice. Je sçavois qu'il n'y avoit aucune espérance de salut. Si mettre la main sur un Turc pour le maltraiter, est, pour un chrétien, un crime digne de mort, que doit attendre celui qui le tue après l'avoir deshonnoré ? L'apostasie même ne tiendroit lieu de rien dans un pareil cas : il faut mourir.

L'éloquence du cordelier agit sur moi avec tant d'efficacité que, dans un âge où l'on aime à vivre, je me résolus constamment à la mort

quelque cruelle qu'elle dût être. Je devois avoir cinq cent coups de bâton sous la plante des pieds, ensuite être empalé *assis**, après avoir eû le nés et les oreilles coupées.

On pansoit réguliérement mes blessures, et j'aurois été fort bien nourri si j'avois eû le courage de prendre plus qu'une légére subsistance. Les Turcs en usoient avec moi, comme les païens à l'égard des victimes qu'ils destinoient à être sacrifiés à leurs dieux.

Le jour de mon supplice approchoit, lorsque le cordelier, qui seul avoit la liberté de me voir, me rendit un billet qu'une femme voilée lui avoit remis pour moi. On me marquoit succintement de contrefaire l'insensé, si je voulois sauver ma vie. Nous tinmes le franciscain et moi un conseil dont le résultat fut de faire ce que marquoit le billet. Il n'y avoit aucun inconvenient à suivre l'avis qu'on me donnoit. Le cordelier devoit s'informer secrètement, s'il étoit vrai, qu'en feignant de perdre l'esprit, je pouvois sauver le corps. Je le priai d'aller chez

* Il y a deux façons d'empaler. La plus douce, parce que le criminel est plutôt expédié, est lorsque le bout du pal sort par l'estomach où entre les deux épaules. La plus cruelle est de ne l'être qu'a moitié du corps, de façon que le pal étant levé, le patient paroît être assis. On lui laisse les mains libres pour augmenter, s'il se peut, son supplice. J'ai vû un Tartare Kalmouck, vivre près de six jours dans cet effroyable état, en poussant vers le ciel des cris horribles.

Mustapha, que je ne doutois pas qui ne fut le donneur d'avis.

Ce cher ami assura mon envoyé, que la personne des insensés étant sacrée et inviolable parmi ceux de sa nation, je n'aurois rien à craindre pour la mienne, si je pouvois persuader que je le fusse devenu. Je mis aussitôt la main à l'œuvre, et choisissant une espéce de folie gaillarde, je fis autant de joïeuses extravagances que me le permit l'abattement de corps et d'esprit dans lequel j'étois tombé.

Je faisois à mes geoliers des contes presque aussi impertinens que ceux dont l'Alcoran est rempli. Je les contraignois de danser avec moi, en faisant toutes les singeries dont je pouvois m'aviser : enfin, je fis tant d'extravagances, qu'ils furent persuadés les premiers. De son côté, le charitable franciscain publioit que la crainte de la mort m'avoit fait tourner la tête; de façon que je me mocquois à présent des instructions que je recevois auparavant avec respect.

Ce bruit répandu parmi les esclaves, le fut bientôt par toute la ville, dont les badauds, à l'*instar* de ceux de Paris, attendoient avec impatience le moment de mon supplice.

Mon affaire étoit si grave, qu'elle avoit eté portée au *Mouphti* *. Le premier ministre de

* C'est le pontife des Turcs à qui les sécrets les plus cachés de l'Alcoran ne sont pas inconnus. Il n'y a point, en fait de religion, d'affaire si épineuse qu'il ne décide sans

la religion musulmane, avoit, de son autorité, différé mon exécution, jusqu'à ce qu'il eût lui-même jugé de ma folie. Ce n'étoit pas peu de fasciner les yeux d'un personnage si clairvoïant, qu'il n'y a que lui qui puisse marcher sans guide dans la voïe obscure de l'Alcoran.

J'apris cette circonstance du cordelier avec qui je conférois en public du secret de mes affaires en langue latine, parlant la franque ou la turque quand il s'agissoit de divertir ce même public, qui venoit me voir en foule et pour de l'argent. Mes geôliers ne demandoient pas mieux que de voir différer l'exécution de la sentence du kadilescher qui m'avoit condamné.

Je jugeai à propos de mandier de l'appui auprès de mon nouveau juge, et je chargeai le cordelier d'aller trouver Mustapha, pour le prier de ma part d'engager sa sœur à écrire en ma faveur à sultane Lalé, qui avoit fait le mouphti ce qu'il étoit. Je sçavois que ces deux dames entretenoient par lettres un commerce

appel. Le grand seigneur se leve pour aller au-devant de lui. Cependant il le fait et le détruit quand il lui plaît. En 1634, Amurat IV en fit étrangler un. En 1703, sultan Achmet III. fit aussi étrangler le mouphti Omar Albouki et son fils. Ce pontife prononce et fait aussi exécuter des arrêts de mort contre le sultan; témoins Osman qui en 1622, et Ibrahim en 1648, furent étranglés, quand les mouphtis de ces tems eurent décidé qu'ils pouvoient l'être en conscience.

de civilité. Zambak m'avoit accordé tant de choses, que je ne craignois pas qu'elle me refusât celle-là, malgré mon infidélité.

En effet, elle écrivit à la sultane; celle-ci à sa créature; de sorte que lorsque je parus devant l'interpréte de la loi, j'étois déjà plus d'à moitié fol dans son esprit. Mes extravagances acheverent ce que sultane Lalé avoit commencé; et en dépit du *nakib* * et de sa séquelle, le vénérable mouphti rendit un *fetfa* **, par lequel il déclaroit, qu'étant duement atteint et convaincu de folie, on ne pouvoit, suivant la loi, me faire mourir, quoique je l'eusse mérité.

Ainsi un instant vit dissiper les horreurs de la mort que j'avois toujours eû présente pendant plus d'un mois. Je conservai assez de présence d'esprit pour ne rien faire paroître de la joye que me donnoit cette heureuse nouvelle, que je reçus avec un chagrin apparent; je me mettois en posture de recevoir les coups de bâton, et je paroissois fâché de ce qu'on ne me faisoit pas la grace de m'empaler.

Le genre de folie que j'avois choisi avoit paru si réjouissant au pontife musulman, qu'il voulut m'avoir à son service. Mustapha en avoit bien autant d'envie que lui; mais il se vit obligé de me céder au mouphti, qui s'accom-

* Chef des descendans de Mahomet.
** Decision qui a force de loi.

moda de ma personne avec les héritiers d'Omar.

Me voilà donc constitué fol en titre d'office. Il falloit soutenir ce rôle, du moins encore quelque tems; et je m'appliquai si sérieusement à mon devoir, que peu s'en fallut que je ne devinsse effectivement ce que j'affectois d'être.

L'emploi de divertir mon nouveau maître me donnoit chez lui une liberté dont je n'abusai pas d'abord. Il avoit un haram rempli de fort belles femmes, et j'affectois de n'en pas approcher. Il m'avoit fait venir devant elles pour les rejouir par mes contes et mes postures; mais j'avois fait paroître tant de dégoût à leur vûe, qu'il s'était facilement persuadé, qu'à travers les ténébres qui offusquoient ma raison, je distinguois que c'étoit ce sexe enchanteur qui m'avoit mis à deux doigts de ma perte. Cette idée s'étoit si bien imprimée chez lui, qu'il avoit donné ordre de me laisser entrer dans les lieux les plus secrets, pensant que mon aversion pour les femmes me les feroit toujours éviter.

Il en fut de mon affaire, qui avoit fait grand bruit à Constantinople, comme de celles qui arrivent dans toutes les grandes villes. Chacun en parla d'abord, et insensiblement on l'oublia; de sorte qu'il ne fut pas plus question de moi que d'un autre esclave.

Je résolus cependant de conserver mon caractére d'insensé, autant pour ma sûreté, que

pour avoir plus de facilité de me fourrer par tout, quand j'aurois la liberté d'aller par la ville. Le péril que j'avois couru ne m'avoit pas rendu plus sage, et j'espérois, à l'abri de ma prétendue folie, voir de près et sans suspicion les femmes réservées aux plaisirs du saint homme.

L'esprit qui vivifie la religion * en avoit quatre épousées et autant d'esclaves : une *Géorgienne,* ** une Tartare *Circassienne,* *** une Flamande et une Holandoise. C'étoit plus de vêtemens qu'il n'en falloit pour un homme qui couroit la soixantaine; aussi je pris sur moi de le soulager de quelques-uns, à l'acquit de sa conscience.

Je n'avois encore vû les femmes dont je viens de parler que voilées; à l'égard des autres esclaves femelles, comme elles n'avoient pas l'honneur de partager les bonnes graces du

* La prétendue pénétration de chaque mouphti lui vaut cet éloge.

** La Géorgie est située entre la mer Caspienne et la Mingrélie. Thestis est la capitale de ce qui appartient aux Turcs dans cette province. Les Géorgiennes sont estimées les plus belles femmes de l'Asie : des qu'elles sont un peu grandes, leurs parens vont les vendre en Turquie et en Perse.

* La Circassie est une grande region de l'Asie entre le Pont-Euxin, le mont Caucase, la mer Caspienne et le Palus Meotide. Les Tartares Circassiennes sont fameuses par la grande beauté de leur gorge, qui ne mollit jamais, pas même dans l'extrême vieillesse.

patron, on les laissoit aller sur leur bonne foi : il n'y avoit parmi elles qu'une Vénitienne qui méritât quelque attention.

Je ne rendois aucun service à celles-ci ; mais souvent j'aidois aux autres esclaves, quoique je n'y fusse pas obligé ; et quelquefois aussi je me chargeois des plus rudes travaux refusant de me prêter aux choses faciles. Cette façon d'agir contre le bon sens ne nuisoit pas au stratagême. Au reste je ne me donnois cette peine que lorsque quelqu'un de considérable dans la maison pouvoit en être témoin. On m'en railloit ; mais j'allois toujours à mon but.

Pendant ma prison je n'avois pas quitté mon flageolet, non que j'eusse fait quelque attention à le conserver ; mais comme on ne me l'avoit point ôté, il était resté dans ma poche, et je le trouvai au besoin. Je faisois retentir la maison et les jardins du patron des plus jolis airs que je sçeusse. Les femmes prévenues de ma prétendue aversion pour elles, me faisoient tous les jours quelques niches, dont je me revenchois quelquefois brutalement, surtout quand elles se trouvoient plusieurs ensemble, ce qui arrivoit souvent.

Un jour que dans le jardin elles se tenoient par les mains et formoient autour de moi un cercle, dont je feignois de vouloir m'échapper, quoique je n'en eusse gueres d'envie ; un homme de mon temperament ne s'avise pas de vouloir forcer une barriere composée de huit

femmes à demi-nuës : j'éssayois cependant d'y parvenir, mais fort mollement. Je me présentois tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et je prenois des libertés qui, les excitant à rire de toutes leurs forces, me faisoient présumer que j'aurois bon marché de celles que je pourrois tenir tète à tête.

Je continuois un jeu qui ne me plaisoit pas moins qu'à elles, quand je vis de loin leur maître et le mien; il venoit de notre côté, accompagné de quelques eunuques. Alors cessant de badiner, je fis ce que j'aurois pû faire il y avoit déjà long-tems. Je m'échapai des mains de ces femmes qui se mirent à courir après moi. Je courois çà et là, comme un homme éperdu, de façon que rencontrant un eunuque, je le poussai sur son maître, et tous deux culbutérent. Les femmes firent un cri en les voyant tomber; elles s'empresserent de demander à l'idole si elle n'étoit pas blessée : quant à moi sans m'en embarrasser, je me sauvai dans la maison comme si j'avois été poursuivi.

Le patron, bien loin d'être fâché de sa chûte, en avoit beaucoup badiné. Les dames lui parûrent si contentes du divertissement qu'elles avoient pris avec moi, qu'il les excita à en jouir quand elles en trouveroient l'occasion. Il étoit bien aise de leur donner un plaisir qui paraissoit n'ètre d'aucune conséquence, pour les dédommager de ceux qu'il n'étoit plus en état de leur fournir.

En effet, ces pauvres créatures étoient bien à plaindre d'être obligées de partager entre huit, ce qui ne pouvoit qu'à peine suffire à une.

Devenu plus hardi par l'effet de cette tentative, je me cachois dans le jardin, dont je sçavois tous les détours, pour épier l'occasion de croquer quelque brebis du pasteur musulman. Un matin que j'étois à l'affût dans un petit bosquet, j'y vis entrer la Circassienne qui, après s'être soulagée d'un léger besoin, m'aperçut à quelques pas d'elle. Mon premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, et le sien fut de m'éviter ; cependant la crainte d'être surpris, ou qu'elle-même ne me décelât, me fit aller d'un côté pendant qu'elle prenoit un chemin oposé.

Nous avions à peine fait quelques pas pour nous éviter que nous nous retournâmes comme de concert. Je crus voir dans les yeux de la Tartare qu'elle n'avoit rien de la férocité dont on accuse sa nation. J'avançai pour la joindre, elle fit la moitié du chemin, et quand nous fûmes à portée, elle se jetta à mon col avec un emportement dont il me fut facile de comprendre la cause.

Le lieu étoit commode, l'occasion belle : je profitai de l'un et ne laissai pas échaper l'autre, le tout dans un profond silence. La Circassienne qui, en me quittant, mit le doigt sur la bouche pour me recommander le silence, vint le lendemain à pareille heure dans le même

endroit dont elle n'avoit pas oublié le chemin. Si nous parlâmes un peu plus dans cet entretien, que pendant celui qui l'avoit précédé, nous n'agîmes pas tant, et ce ne fut pas ma faute; mais bien celle de Fatima,* la plus considérable des femmes du patron qui nous surprit inopinément.

A son aspect la Tartare se déroba de mes bras, et me retournant pour l'arrêter, je ne fus pas moins effrayé qu'elle à la vûe de la Turque. Je n'en ferai point le fin, je fus saisi d'une si grande peur, que j'eus beaucoup de peine à me soutenir. Cependant Fatima, qui avoit arrêté la Circassienne, n'eut pas de peine à me retenir aussi, moi, à qui il ne restoit pas seulement le courage de fuir. Elle nous mit vis-à-vis l'un de l'autre, et après nous avoir quelque tems considérés, elle nous passa les bras au col; puis aprochant son visage du mien, *Al ben-i Okcbé,* ** me dit-elle. Ce peu de mots chassa une partie de ma fraïeur; mais je ne pûs sitôt me remettre du tremblement qu'elle m'avoit causé. Mameck, ainsi se nommoit la Tartare, qui revint à elle plus promp-

* La mémoire de Fatima, fille unique de Mahomet, est en si grande vénération chez les Turcs, qu'ils donnent presque tous ce nom à leurs filles. Ils observent de ne point l'imposer aux renégates, qui pourroient en prophaner la sainteté en retournant peut-être à leur première religion.

** Caressez-moi aussi.



Paul Avril del

Imp. A. Quantin.

Puis approchant son visage du mien. Al ben-i-Okbé (Caressez moi) me dit-elle

tement que moi, comprenant de quelle importance il étoit que Fatima ne s'en retournât pas mécontente, dissipoit un reste de crainte. Enfin je m'en tirai le moins mal qu'il me fût possible; mais beaucoup mieux, j'en suis sûr, que mon patron : aussi la Turque me fit-elle connoître qu'elle étoit satisfaite.

Les deux dames se firent beaucoup d'amitiés, et convinrent de ne faire part de leur bonne fortune à aucune de leurs compagnes; de mon côté je promis d'être discret sur l'article.

Mameck se retira avec Fatima, et bien fâchée, je crois, d'avoir eû une si belle occasion en pure perte, et d'être obligée de partager avec une rivale un trésor dont elle se seroit bien accommodée à elle seule.

Les jardins du mouphti étoient grands, bien cultivés; * les esclaves qui les entretenoient, en sortoient toujours aux heures que les femmes venoient s'y promener; c'est-à-dire le matin, entre la premiére et la seconde priére, et le soir après la quatriéme. C'étoit aussi à ces heures que je m'y rendois souvent avec le patron, et

* Les Turcs n'observent aucun ordre dans le plan de leurs jardins. Les arbres et les fleurs sont pêle-mêle. Il y a toujours quelques cabinets de verdure, et force eaux jaillissantes. La plûpart des arbres ne sont que des cypres qui, poussant beaucoup de branchage, ôtent les vues des maisons voisines.

quelquefois sans lui. Quand je l'accompagnois, j'évitois toujours les femmes, et il se plaisoit à me faire tenir en leur présence par ses eunuques : dans son absence, je m'aprivoisois.

Fatima et Mameck y venoient presque tous les matins seules et pour cause : et souvent le soir j'allois dans un endroit écarté de celui dont on faisoit la promenade ordinaire. Je lisois dans les yeux et les mouvements de ces pauvres recluses qu'elles eussent bien été de l'humeur de Fatima et de sa compagne, quoiqu'elles ne sçussent rien du secret. Je donnois à l'une, quand je croïois n'être pas vû des autres, des coups d'œil significatifs ; et on y répondoit. Il ne manquoit que l'occasion, et je travaillois de tout mon pouvoir à la faire naître.

Sur le soir d'un jour, qu'après avoir diverti le patron et quelques *begs** qui l'avoient visité, j'étois retiré au fond du jardin, pour me délasser des fatigues de la journée ; un soir, dis-je, que je dormois dans une grotte de rocaille, un bruit confus frappant mes oreilles, me réveilla. Je jettai la vûe au tour de moi et ne découvris rien ; mais j'entendis à quelques pas des voix de femmes qui sembloient disputer, Guidé par le bruit, j'aperçus la Hollandoise et la Géorgienne qui se disoient reciproque-

* Seigneurs turcs.

ment force injures, l'une en bon turc, l'autre en son baragouin.

J'approchai des dames qui me firent connoître par leurs discours et leurs actions, que j'étois le sujet de la noise, que je tâchai d'apaiser. Chacune disoit des raisons que je trouvois également bonnes, puisqu'elles tendoient à la fin que j'envisageois. Je leur proposai un accommodement, qui fut la source d'un nouveau procès. Elles ne pouvoient passer que l'une après l'autre, et comme je destinai le mouchoir à la Géorgienne qui étoit bien plus belle que sa rivale, cette derniere ne voulut point céder la préférence.

Si des femmes, dans la disposition d'esprit où étoient celles-là, avoient été capables de raison, je les aurois fait tirer à la courte-paille ; mais l'une vouloit, aussi vouloit l'autre.

La Géorgienne fondoit ses prétentions, sur ce que m'ayant découvert la premiére, il étoit juste qu'elle eût la préférence : la Hollandoise menaçoit de faire beau bruit, si elle ne l'avoit : c'étoit un des plus grands embarras dans lequel je me fusse vû.

Je trouvai cependant moyen de les accorder. J'avois fait tout le jour un exercice trop violent pour que je dûsse présumer de les contenter également. C'est pourquoi, autant pour mon honneur et mon repos, que pour terminer la question, je proposai de remettre la partie au lendemain à pareille heure; et je les fis

convenir, que la premiére au rendez-vous, auroit, comme de raison, la préférence. La Hollandoise ne parut pas contente de la décision d'un fol; et quoiqu'elle y consentît, elle me quitta d'un air froid que j'attribuai au climat ou elle avoit pris naissance. Les yeux de la Géorgienne, au contraire, m'assurérent de sa ponctualité, aussi n'y manqua-t'elle pas.

Il n'y avoit pas long-tems que le mouphti en avoit fait l'emplette, et à en juger par le peu d'impression qu'il avoit fait à ses appas, je ne devois pas m'étonner de l'empressement que toutes ces femmes faisoient paroître pour moi.

La Hollandoise, qui se vit devancée, attendit en patience, et suivant la convention, le tems qu'elle devoit entrer en danse : elle eut son tour.

J'épiois sans cesse l'occasion de faire tomber dans mes filets le reste des oiseaux de la voliére du vénérable homme, lorsqu'il mourut subitement. On soupçonna son fils de lui avoir joué ce tour pour remplir sa place. Cet enfant dénaturé n'avoit pas fait réflexion, qu'en Turquie les charges ne sont rien moins qu'héréditaires; mais il s'étoit persuadé, que sçachant quelqu'un des sécrets de l'État que son pere lui avoit confiés, dans l'espérance d'en faire un honnête homme, on ne pouvoit lui refuser cette place éminente. Le grand seigneur avoit trop de discernement, pour donner une charge si importante à un homme perdu de débauches

et en mauvaise réputation, même parmi les libertins. Ce malheureux ne jouit par cette mort que d'une partie des biens immenses que son pere avoit accumulés dans l'exercice de la charge la plus lucrative de l'empire.*

Dans la dispersion des biens du défunt mouphti, je me vis encore une fois l'esclave de sa hautesse. Le sort qui me balotoit manqua de me procurer un honneur que j'aurois été bien fâché de recevoir. Peu s'en fallut qu'on ne créât en ma faveur une charge de *Hamako-bachi*, ** dignité dont on n'avoit point encore entendu parler dans l'empire, les muets et les nains étant, de tems immémorial, destinés aux récréations ordinaires du sultan. Si j'avois une fois été introduit dans l'intérieur du serrail, ç'auroit été pour toute ma vie.

J'eus donc l'avantage d'être presenté au monarque ottoman,*** et le bonheur de lui dé-

* Le mouphti accorde des dispenses, des indulgences, etc., dont il se fait payer comme un autre.

** Le premier fol de l'Empire.

*** Ce prince etoit Achmet III, déposé en 1730. Les Turcs veulent être traités comme des nègres; l'extrême douceur et la trop grande popularité de sultan Achmet causerent le malheur du meilleur prince qui eût jusqu'alors occupé le trône de l'Empire Ottoman. Voici en peu de mots l'histoire de sa déposition. Patrona Calil, un misérable Baltagis ou fendeur de bois, bûvoit dans un caffé avec quatre ou cinq coquins de sa trempe. Ils s'avisèrent de trouver que le G. S. et son visir, Ibrahim Bacha, gouvernaient mal. Pleins de cette idée ils s'arment, courent à la

plaire. On avoit instruit ce prince du sujet de ma folie, et peut-être crut-il trop risquer, en introduisant un fol de mon humeur dans son serrail.

Je lui avois été présenté dans la place où se fait l'exercice du *Girit**, et ce prince me donna pour récompense à un janissaire qui venoit de faire un beau coup. Celui-ci, qui ne fut pas autrement content du présent, le reçut cependant avec de grands remercimens et me conduisit chez lui.

grande mosquée, en tirent l'étendard de Mahomet; et vont par toute la ville, en criant à la tirannie. En moins de deux heures, ils se trouverent plus de 500, et avant la nuit plus de 4000 Achmet, qui étoit à Scutari, où il passoit en revue 30000 Tartares, qu'il envoyoit en Perse, revint secretement au serail, d'où il envoya aux mutins la tête du visir. Ce qui ne satisfit pas les rebelles. Les janissaires, toujours prêts à se révolter, se joignirent à la troupe de Patrona; et tous ensemble forcèrent le serail, en tirerent Achmet, qu'ils enfermerent au château des sept tours, et éleverent sur le trône son oncle Mahmoud, à présent régnant. Ce prince fit d'abord Patrona, qui lui avoit promis l'honneur de sa protection, grand visir; donna aux plus considérables de ses complices les plus belles charges de l'Empire; et peu après les fit tous étrangler dans le serail; il rappela les anciens officiers, que Patrona avoit fait éloigner, et fit couper les têtes à plus de 4000 rebelles. Peu après Achmet mourut de déplaisir.

* Grande place à l'entrée du serrail extérieur où tout Turc est bien reçu à faire voir son adresse en toute sorte d'exercices devant le sultan, qui récompense toujours les plus adroits. Elle tire son nom de *girit* qui signifie Javelot.

Tenez, dit-il à quelques femmes qui y étoient, voilà ce que m'a valu le plus beau coup de javelot que j'aïe fait en ma vie. Bien, dit une vieille réfrognée, il faudra le vendre : n'en aura-t'on pas bien cinquante sequins? oui, répartit le janissaire, s'il n'étoit pas fol : c'est ce Giahour qui a tué le schérif Omar qui l'avoit surpris avec sa niéce. A peine eût-il achevé ce peu de mots, que deux jeunes personnes qui n'avoient encore rien dit, s'aprocherent pour me considérer. La vieille, qui s'imagina qu'elles y prenoient plaisir, les fit brusquement sortir de la chambre et me donna quelques coups. Loin de m'en fâcher, je la pris par les mains pour la faire danser.

Le janissaire, qui étoit son fils, ne pût s'empêcher d'en rire; m'en étant aperçû, je tirai mon flageolet dont je me mis à joüer, en dansant devant la vieille qui s'en alla toute courroucée. Je la suivis jusques dans la chambre, où s'étoient retirées les deux jeunes personnes; elles ne pûrent s'empêcher de rire aussi, en voïant la peine où je mettois la bonne femme, qui ne pouvoit se débarrasser de moi. Enfin elle sortit de la maison, disant à son fils qu'elle n'y rentreroit pas tant que j'y serois. Il la suivit jusques dans la rue pour lui faire entendre raison; et je restai auprès des deux jeunes femmes avec qui je débutai par des familiarités, qui furent reçûes comme venant d'un insensé.

Voici quelle étoit la famille où le sort m'avoit transplanté. Rustan étoit fils d'un janissaire tué je ne sçais où, en faisant je ne sçai quelle belle action, et son fils, qui étoit déja dans le corps, en avoit eû pour récompense, outre sa paye, la moitié de celle du défunt. Il subsistoit de ce revenu, avec sa famille, d'autant plus commodément qu'il faisoit encore de ces anneaux que l'on met au pouce pour tirer de l'*arc**. La plus jeune des femmes que j'avois vûes étoit sa fille, dont la mere étoit morte, et l'autre étoit une seconde femme à laquelle il s'étoit restraint, n'ayant pas le moyen d'étendre plus loin la commodité de la loi.

Rustan, après avoir été quelque tems dehors, rentra avec sa mere, en l'assurant qu'il mettroit bon ordre à ce que je ne la chagrinasse pas doresnavant. Effectivement, il me donna quelques coups de ce long bâton que portent les janissaires quand ils ne sont pas sous les armes. J'inférai de ce début, qu'il falloit avoir pour la vieille un respect extérieur, sauf à moi d'en

* Pour abaisser l'orgueil et l'insolence du corps des janissaires, on leur a permis de se marier et d'exercer des métiers, ce qui les tient dans la mollesse. Ils ont jusqu'à douze aspros par jour sans compter l'habillement. Quand un janissaire a fait quelque belle action à la guerre, il est fait *Asérala* ou morte paye. Ils donnent demi pour cent de leur paye en tems de paix et sept pendant la guerre, au moyen de quoi le trésorier du corps est obligé de les loger et nourir.

manquer aux jeunes quand l'occasion le requeroit.

Je fus extrêmement surpris de voir qu'après avoir soupé, le janissaire et sa famille se coucherent tous pêle-mêle dans le même lit. Je me retirai dans une façon d'écurie qui m'étoit destinée pour logement : là, sur de la paille je m'accommodai le moins mal qu'il me fut possible. Je passai une partie de la nuit à réfléchir sur les façons de faire de mes patrons : j'ignorois qu'ils fussent de la secte des *becthaschites**.

Le lendemain de mon arrivée chez Rustan étoit un vendredi, et il fallut qu'il allât coucher à son *oda*.** J'aidai aux femmes à faire le ménage, tant bien que mal; c'est-à-dire, que je faisois une chose pour l'autre : la vieille murmuroit, et les jeunes rioient; ce qu'ayant aperçû,

* Secte de Mahometans imaginée par Becthasch prédicateur d'Amurat I. Le vulgaire nomme ceux qui la suivent, *mun scondurem,* c'est-à-dire, ceux qui éteignent la chandelle. Cette secte n'est suivie que par quelques janissaires, qui ne different des autres Musulmans, pour la multiplicite des femmes, qu'en ce qu'ils n'ont aucun égard à la proximité du sang et qu'ils commettent sans aucun scrupule toute sorte d'inceste, même les peres avec leurs filles et les meres avec leurs fils. Bestas Aga des janissaires qui fut étranglé en 1651, étoit leur protecteur. Depuis sa mort ils ont peu de crédit et ne paroissent presque plus.

** Les janissaires ausquels on a permis de se marier, sont obligés de venir coucher tous les vendredis à leur Oda ou chambrée, et de se faire voir au *Wékilharg* ou trésorier, s'ils ne veulent perdre leur paye.

elle sortit et revint peu après, accompagnée d'un serrurier qui m'attacha par une jambe à un pôteau qui soutenoit le toit de l'écurie où je logeois. Bien loin de m'oposer à cette opération, je riois et chantois pendant qu'on la faisoit. Je me couchai sur la paille, et la femme de Rustan vint me dire de ne pas me chagriner, et que dans le tems que sa belle-mere seroit à la priére, elle viendroit me voir. J'attendis en patience l'effet de sa promesse.

Cette femme étoit assez gracieuse, mais il y avoit une grande différence entr'elle et sa belle-fille. Celle-ci étoit une petite brune extrêmement vive. Un beau tour de visage, de grands yeux, le nez un peu retroussé, une bouche raisonnablement petite et une fossette au menton, faisoient de *Chémané* une fille fort jolie et d'environ dix-huit ans. Il est vrai qu'elle étoit d'une pâte un peu bize, mais elle avoit ùne fermeté qui la dédommageoit bien de ce petit défaut. La belle-mere n'avoit pour elle que sa taille, une jambe admirable et une blancheur extraordinaire. Je n'ai jamais vû de blonde plus blonde, sans en avoir la fadeur. Je fais grace du portrait de la vieille, qui ne se distinguoit que par une paire d'énormes *Bouzoula* *.

Chéra, la femme de Rustan, se rendit près de moi suivant sa promesse; elle me pria de

* Grosses mamelles pendantes.

joüer du flageolet; je crus que ce n'étoit qu'un prétexte, et je voulus en agir avec elle selon ma loüable coutume, mais je me trouvai bien loin de mon compte. Surpris de cette nouveauté, je redoublai inutilement mes tentatives. Comment, dis-je en moi-même, je raterai celle-ci? c'est une chose inconcevable : me résister, à moi, qui ai toujours été prévenu par les avances les plus flateuses : cette femme est assurément pétrie d'un autre limon. Nouveaux efforts, nouvelle résistance. J'en fus si piqué, qu'oubliant les divers périls que j'avois couru en suivant l'impétuosité de mon tempérament, je poussai les choses jusqu'à une violence brutale.

Sans faire le moindre cri, sans dire un seul mot, Chéra se défendit avec une adresse qui fit disparoitre mon ardeur. Tels deux champions qui, après un long combat, où la force et l'adresse ont balancé la victoire, prennent un moment de repos pour recommencer avec plus de vigueur et se porter des coups certains; tels, dis-je, Chéra et son esclave, en reprenant haleine, se considéroient réciproquement, l'un pour découvrir le foible de l'ennemi, l'autre pour se tenir en garde contre une nouvelle attaque.

Enfin, lassé d'une résistance pour moi sans exemple, je quittai le combat; remportant le fresle avantage d'apprendre, aux dépens de quelques égratignures, qu'on ne peut disposer d'une femme malgré elle.

Peu s'en fallut que je ne pleurasse de dépit. Les plus belles ne m'avoient pas coûté le moindre effort, et une femme d'une médiocre beauté flétrissoit en un moment, par une résistance inouïe, les mirthes qui ceignoient un front toujours victorieux.

Un esclave avoit vû la sœur du monarque ottoman rechercher avec ardeur des empressemens, que dédaignoit la femme d'un simple janissaire. Quel triomphe pour Mariquilla, si elle avoit été témoin de ma honteuse défaite!

Je regardois Chéra en exprimant mon dépit par mes gestes, lorsqu'elle me dit avec douceur, chrétien, ne sois pas fâché. *Eier dejul Komak-er Eugvundé Wundgiud benum-ki.** Si un hamako étoit capable d'entendre raison, tu aprouverois celle qui me fait te résister. Eh! quelles sont, répondis-je brusquement, ces belles raisons? Je ne suis pas encore assez fol pour ne les pas comprendre, expliquez-vous. Comment, dit-elle, tu parles en homme sensé? Aussi le suis-je, répliquai-je, je ne suis devenu fol que par artifice : on m'avoit bien dit, répondit-elle, que tu avois trompé le mouphti, j'en suis bien aise pour toi. Je fus bien fâché, moi, de m'être si étourdiment découvert, et Chéra, qui vit ma peine, m'assura obligeamment qu'elle ne trahiroit pas mon sécret, quoique je n'eusse plus rien à craindre. Puisque je

* Si je mets mon mari entre ton corps et le mien.

ne parle pas à un insensé, écoute-moi, continua-t'elle, et tu verras que je n'ai pas tort avec toi. Alors elle m'expliqua ce que c'étoit que la secte des Becthaschites.

Becthasch, leur patriarche, en permettant à ceux d'une même famille de se mêler indistinctement et sans scrupule les uns avec les autres, damne irrémissiblement les femmes qui s'attachent à d'autres qu'à leurs maris. Si j'étois encore fille ou veuve, ajoûta Chéra, je ne te refuserois rien; mais j'ai un mari pour qui je suis obligée de me réserver toute entiére; c'est pourquoi ne me tourmente plus, ce seroit inutilement. Chémamé, si elle le veut, peut profiter d'un avantage dont je voudrois bien être en état de jouir; mais prens garde que son père ne s'en aperçoive, il ne seroit peut-être pas content de te voir partager les plaisirs qu'il goûte avec elle.

Avec elle, repris-je extraordinairement surpris, avec sa fille! quoi le pere de Chémamé se porte à cet excès de brutalité? Que tu es simple avec tes expressions, répliqua Chéra en souriant, n'est-il pas naturel que celui qui a planté et cultivé un arbre en mange le fruit? Oh! naturel tant qu'il vous plaira, répondis-je avec précipitation, ce fruit-là doit être diablement âcre pour la conscience d'un pere; je doute qu'il puise en faire aisément la digestion, elle est contre nature; et dans mon païs, parmi ceux de ma religion, un pere et une fille

qui useroient d'un droit à votre sens si naturel, seroient grillés jusqu'aux os.

Quant à moi, ajoûtai-je, qui n'ai l'honneur d'être le pere de personne, j'offrirai à Chémamé ce que vous refusez d'accepter ; j'espére lui faire comprendre qu'il est bien plus agréable au prophète d'être la maîtresse d'un étranger que de son propre pere.

Mon raisonnement ne valoit guéres mieux que celui que je combattois, mais il étoit du moins plus naturel ; et quoique je sentisse le faux de l'un et de l'autre, je résolus de m'attacher au mien et de le pratiquer dans l'occasion.

La raison fait continuellement apercevoir aux hommes les moïens de se tirer d'erreur, mais semblables aux enfants qui commencent à marcher, ils chancellent et se jettent à terre par la crainte qu'ils ont de tomber.

La vieille Aoulaster, qui se fit entendre à la porte, obligea Chéra de me quitter : et celle-ci me pria de joüer du flageolet pour les divertir, en m'assurant qu'elle feroit en sorte que sa belle-mere et Chémamé, qui revenoient de la priére, vinssent m'entendre et qu'elles obligeroient la vieille à me faire détacher.

Flageolet en bouche, je joüai jusqu'à perdre haleine, sans voir l'effet de la promesse de Chéra. Je m'époulmonois *gratis,* quand Boulaster m'aporta une plattée de ris et un pot d'eau fraîche. C'étoit mon souper : j'avois souvent fait de plus mauvais repas, et ayant bon

appétit, celui-ci fut bientôt expédié. Après quoi je m'étendis sur la paille, où je m'endormis fort paisiblement.

Je me réveillai peu après la cinquiéme prière au bruit que l'on fit à ma porte. C'étoit Chéra et sa belle-fille qui venoient me rendre visite pendant le sommeil de la mere de Rustan. Elles prirent place près de moi; c'est-à-dire Chémamé à mes côtés, et Chéra un peu plus éloignée. La conversation fut d'abord générale, puis je la liai particuliérement avec la fille du janissaire.

Dans l'obscurité j'avois préludé. Chémamé se prétoit de si bonne grace à cet entretien particulier, qu'il cessa d'être général. Chéra en belle-mere, dont le modéle n'a pas, je crois, été fait en France, sortit dans la cour, pour voir aparemment de quel côté venoit le vent. La petite Chémamé étoit en effet ronde et ferme comme une pomme, mais elle n'avoit pas d'*odeur* *.

Déjà j'avois un pied dans la secte des Becthaschites, quand Chéra en rentrant brusquement, nous fit remarquer une lumière extraordinaire qui, peu après, fut suivie de cris et de heurlemens éfroyables. C'étoit le feu qui avoit pris dans notre quartier : les femmes se sauvèrent, ce que je ne pûs faire, enchaîné comme j'étois. Le feu gagnoit notre maison; le péril étoit

* Chémamé signifie pomme de senteur.

imminent et pour ainsi dire inévitable. Je fis de vains efforts pour rompre ma chaîne : la maudite vieille l'avoit choisie trop forte : je n'avois aucun instrument qui pût servir à me mettre en liberté : enfin je touchois presqu'au dernier instant de ma vie, lorsque Rustan entra chez lui. Il avoit quitté son Oda, à dessein de sauver ce qu'il pourroit de sa maison : il n'y trouva plus sa famille qu'il appeloit à haute voix : je la distinguai des autres : je l'apellai : il entra dans l'écurie dont le toit commençoit à s'embraser : en trois ou quatre coups de sa hache d'armes, il me mit en état de fuir avec un bout de chaîne qui pouvoit bien péser quinze livres, mais quand il en auroit pésé cent, il ne m'auroit pas empéché de courir après mon libérateur.

Les incendies sont fréquens à Constantinople, dont la plus grande partie des maisons ne sont que de bois peint dehors et dedans, et les rües fort étroites. Celui-ci ne causa pas un grand dommage, n'ayant tout au plus consumé que douze cents maisons *.

* Le 1. juillet 1715, dans le tems que Méhémet Oïga mon patron étoit à Andrinople, le feu prit dans un magazin proche la mosquée de Bajazet, et en trente heures il consuma 15000 maisons. On disoit alors, que trois astrologues étant sur une terrasse à observer les astres sur les neuf a dix heures du soir, avoient vû tomber du ciel une boule de feu qui causa l'embrasement. On en accuse ordinairement les juifs à qui on fait payer de grosses avanies.

Rustan alla loger dans son Oda, et sa famille à *Algiro** chez le pere de Chéra, dont j'eus en peu de tems gagné les bonnes graces. Ce vieillard aimoit à rire et je lui en fournissois souvent les occasions. J'avois des entretiens très-vifs avec Chémamé et de très-sérieux avec sa belle-mere qui avoit infiniment plus de bon sens que bien des femmes d'une plus haute condition. Usbeck, son pere, qui n'étoit qu'un simple jardinier, l'avoit élévée avec autant de soin que le lui avoit permis la médiocrité de sa fortune. En qualité de Becthaschite, il avoit cueilli les premiers fruits de la plante qu'il avoit cultivée; et n'ayant point eû d'autres enfans que Chéra, après l'avoir mariée à Rustan, il avoit achetté une jeune Grecque qui, comme un autre *abisag***, entretenoit un feu prêt à s'éteindre.

Je passois le tems fort agréablement dans cette maison. Je m'occupois à tout sans rien faire de particulier. J'aurois bien voulu pouvoir donner de mes nouvelles à Mustapha et aprendre des siennes; mais j'étois sorti trop précipitamment de Constantinople après la mort du Mouphti, et la maison de mon ami, qui

* Village à quelque distance de Scutari près le cap qui forme l'entrée du Bosphore vis-a-vis de Galata.

** Jeune fille de Sunam, ville de la tribu d'Issachar, et d'une excellente beauté. David, dans sa vieillesse, la faisoit coucher à ses côtés pour entretenir sa chaleur naturelle.

avoit été comprise dans l'embrasement, lui donnoit trop d'occupation pour penser à moi.

Usbeck avoit voulu qu'on m'ôtât la chaîne, et j'allois en liberté non seulement dans sa maison, mais encore dans le village. J'étois bien venu par tout. Je faisois danser les villageoises qui jouissent de beaucoup plus de liberté que les dames de la ville ; et par ce moyen j'attrapois toujours quelque chose, même des coups de bâton. Un jour que dans un jardin, dans lequel je m'étois introduit pardessus le mur, j'en disois deux mots à une jeune femme d'un air extrémement ragoûtant, son mari que nous ne vîmes pas, sans respect pour le droit inviolable des insensés, me donna sur la tête un si rude coup de bâton, qu'il me priva de entiment. Après avoir fait un pareil régal à sa femme, il revint à moi et me tira d'évanouissement en me traînant par les pieds jusqu'à la porte de sa maison. Là, il me salua de quantité d'autres coups, dont je ne refusai pas un, tant j'étois encore étourdi du premier. Il m'auroit infailliblement assommé sans d'honnêtes gens qui, m'aïant reconnu, me tirerent de ses mains pour me porter chez Usbeck dans le tems que son gendre y arrivoit. Rustan n'eût pas plutôt appris ma catastrophe qu'il courut chez le batteur et, à son tour, il le moulut d'un grand nombre de coups qui ne guérirent pas un de ceux que j'avois reçûs.

Boulaster eut soin de me panser. J'avois le

corps tout noir, et je fus plus de quinze jours sans pouvoir me remuer. Outre la douleur que je ressentois, j'avois encore à souffrir les railleries de la vieille qui m'apostrophoit à chaque contusion qu'elle pansoit. Je lui disois force injures en françois, et quoiqu'elle ne les entendît pas, cela me soulageoit d'autant.

Chémamé se donnoit aussi les airs de badiner sur ma bonne fortune, mais je lui pardonnois volontiers. Je ne recevois de consolation que du bon homme Usbeck et de sa fille. Chéra me représentoit fort sensément le péril auquel j'avois été exposé au sujet de Nédoüa, et celui que je venois de courir pour une petite païsane qui ne valoit peut-être pas la peine qu'un honnête garçon fût aussi vigoureusement rossé que je l'avois été. Je lui promettois d'être doresnavant plus sage. En effet, je prenois des résolutions fort salutaires pour mon corps, si j'avois eû le courage de les suivre; mais à peine fus-je guéri de mes contusions que je cherchai l'occasion d'en gagner d'autres.

Rustan qui me trouva un soir, qu'on ne l'attendoit pas, endormi dans les bras de sa fille avec laquelle j'avois fait ma paix, nous réveilla tous deux à grands coups de la corde de son arc. Ce ne fut pas tout, après m'avoir cassé le nez et les dents, il me dépouilla, il m'attacha et me mit tout en sang avec cette même corde d'arc dont il se servoit comme d'un foüet. Ja-

mais on n'a eû les étriviéres avec plus de complément.

Les cris que je poussois attirerent Usbeck et sa fille. Ils m'arracherent des mains de mon bourreau qui, à ce sujet, se brouilla avec son beau pere, jusqu'au point de s'en séparer. Il emmena à Constantinople sa mere, sa femme et sa fille, et me laissa chez le bonhomme qui eut grand soin de me panser lui-même; avec du vinaigre il bassina ma blessure, c'est-à-dire tout mon corps. J'avois déjà éprouvé la bonté de cette liqueur à la suite des bastonnades, et je souffris en patience l'effet d'un reméde aussi cuisant qu'efficace. Usbeck avoit mêlé du poivre battu dans le vinaigre pour accélerer ma guérison qui, à la vérité, fut aussi prompte que douloureuse.

Ce charitable vieillard, après mon rétablissement, me ramena chez son gendre qui ne voulut me recevoir que pour me vendre au premier qui voudroit de moi : Usbeckdemand a la préférence et m'acheta trente sequins.

Mustapha n'étoit plus à Constantinople. On disoit, qu'ennuïé de mener à son âge une vie oisive, il avoit pris le parti des armes et s'étoit associé avec un certain Assan qui commençoit à se faire un nom fameux dans la piraterie. Ils avoient équipé à frais communs un vaisseau et croisoient sur la Méditerranée.

Chéra, à qui j'avois confié toutes mes petites affaires, avoit été chez Zambak à ma priére :

elle m'aportoit de ses nouvelles et quelquefois de ses lettres, quand elle venoit à Algiro. La sœur de Mustapha m'exhortoit d'attendre en patience le retour de son frere qui m'achetteroit infailliblement d'Usbeck, ce qu'elle auroit fait elle-même, si elle eût été en état de me rendre un service si conforme à ses désirs. Elle ajoûtoit que l'embrasement de Constantinople ayant entierement dérangé leurs affaires, c'étoit autant par cette raison, que pour éviter sa femme, que Mustapha avoit pris le parti de pirater pour rétablir sa fortune et fuir la présence et les injustes reproches d'un objet haïssable, dont elle-même et Tonton avoient beaucoup à souffrir.

Ces nouvelles m'attristerent. Je plaignis le sort du généreux Mustapha et celui de son aimable sœur. J'avois reçû d'eux tant de bienfaits différens en leurs espéces, que leur situation me tira des larmes : j'ose avancer que je les donnai moins au retardement d'une liberté encore incertaine, qu'au danger où s'exposoit mon ami. Les Turcs ne sont pas plus imprenables que les autres hommes; et Mustapha pouvoit tomber dans le dernier des malheurs en cherchant à éviter celui de la pauvreté.

Je n'ai jamais fait de vœux contre les chrétiens en faveur des Turcs; mais l'amitié désintéressée de celui-ci avoit fait tant d'impression sur mon cœur, que j'aurois supporté impatiemment un malheur que ceux de ma religion

auroient causé à un des plus honnêtes hommes d'entre les Musulmans.

Ces tristes idées m'avoient plongé dans une sombre mélancolie qui désoloit mon patron. Ce bon homme cherchoit tous les moyens de m'en tirer, et je doute qu'il eût pû y réussir si la Gréque ne s'en fût mêlée.

La moderne *Sunamite* étoit une blonde d'une vivacité qui lui faisoit mal passer le tems avec un homme de l'âge de son patron. A peine avoit-elle vingt ans, et depuis trois qu'elle étoit au pouvoir d'Usbeck, elle se trouvoit aussi peu avancée que le premier jour. Le vieillard étoit plus content d'elle que de lui-même, et la Grèque ne l'étoit point du tout de ses maniéres qui ne la menoient à rien. Je suppléai au défaut du bon homme : il le sçut, le vit, pour ainsi dire, et n'en fut pas scandalisé. Usbeck, qui n'étoit point Turc sur le chapitre de la jalousie, disoit, pour raison, qu'il en étoit des femmes comme des fruits de son jardin, dont la beauté et la bonté auroient été inutiles s'il n'y avoit pas eu des yeux pour les regarder, ni des gosiers pour en savourer la douceur. Il étoit impossible qu'un homme avec des sentiments si raisonnables et si conformes à mes maximes, ne fut extrémement de mes amis : la Gréque s'accommodoit fort de cette façon de penser et d'agir, et tout le monde étoit content.

Nous étions voisins de la veuve de Sari

Assan, *kaïmacan**, puis Testerdar, ensuite *béglièrbéy d'Europé***. Sultan Achmet III avoit fait étrangler cet officier au fanal de *Calcédoiné****, à son avenement à la couronne en 1703. Mon patron, dont le jardin produisoit les plus beaux fruits des environs de Constantinople, avoit souvent l'honneur d'en porter à sa voisine, à laquelle il me présenta.

La veuve d'Assan qui, depuis la mort de son époux, se dédommageoit de la contrainte dans laquelle elle avoit vêcu avec lui, nous reçut à visage découvert. *Indgi* couroit la quarantaine; mais par le fréquent usage du *Sérquis*****, elle paroissoit n'avoir pas plus de vingt-cinq ans.

Cette femme, sans se mettre plus en peine de

* Gouverneur de Constantinople, faisant les fonctions du grand visir en son absence.

** Gouverneur général des provinces de l'Empire en Europe.

*** Ancienne ville de l'Asie mineure maintenant de l'Anatolie, sur la côte de la mer de Marmora, à l'entrée du canal de la mer Noire. Ce n'est plus qu'un village rempli de ruines où Soliman II fit bâtir une maison de plaisance, appelée *Fanari-Kiosc*, ou pavillon du Fanal, à cause de celui qui eclaire la nuit les vaisseaux qui entrent dans le detroit de Constantinople.

**** Telle est la propriété de cette herbe admirable que son infusion prise comme du thé entretient la fraîcheur, les lys, les roses, la fermeté et l'embonpoint, de telle façon qu'une femme de 70 ans n'en paroît pas avoir la moitié. Cette plante divine vient, dit-on, d'une montagne auprés de la Mecque. Elle croît dans un petit espace que le grand seigneur fait garder avec tant de soin, que quiconque en

Mahomet et de ses dogmes, que des façons de faire de sa nation, n'avoit d'autres soins que de se procurer tous les divertissemens dont elle se sentoit susceptible. Confinée d'elle-même à la campagne, elle se livroit sans bornes à tous ses désirs. Les plaisirs de l'amour et ceux de la bonne chére partageoient son tems le plus précieux. Sa maison étoit l'antipode du sérail de sa hautesse : on n'y voyoit que des esclaves mieux faits les uns que les autres, et pas l'ombre d'un eunuque.

Sari Assan, qui, à travers les grandeurs qui l'environnoient, prévoyoit ne pouvoir échaper au fatal cordon pour ne pas laisser dans la misere une femme qu'il adoroit, avoit caché avec soin dans la maison qu'occupoit actuellement sa veuve, des trésors immenses, disoit-on, et dont elle faisoit un usage conforme à l'impétuosité de son tempérament.

Mon patron me présenta à sa voisine comme un jeune homme qui, dans le malheur qu'il avoit eû de perdre l'esprit, en étoit du moins récompensé par une folie gaillarde, dont les saillies plaisantes inspiroient de la joïe aux plus

aprocheroit à une certaine distance seroit puni de mort. Les sultanes en font un fréquent usage. Il faut cependant que ceux qui la cuëillent ou la gardent ne soient pas exactement fidéles, puisque des particuliers en possédent : il est vrai que cette herbe est extraordinairement chère, mais quelles femmes ne se ruineroient pas pour joüir d'un avantage aussi précieux que celui que cette plante leur procure.

mélancoliques. Il ajoûta, en peu de mots, l'histoire de ma démence. Je remarquai qu'Indgi lui prétoit une oreille attentive. La cause de mon malheur étoit trop de son goût pour qu'elle ne s'intéressât pas en faveur d'un grand brun, large d'épaules et dans la force de son âge. Il n'étoit pas besoin de beaucoup de pénétration pour voir qu'un garçon de ma tournure devoit avoir des qualités corporelles qui balançoient avantageusement ce qui manquoit à celles de l'esprit. Aussi fit-elle beaucoup de caresses au bon Usbeck pour l'engager à me laisser quelques jours avec elle; promettant de me renvoïer chez lui quand elle auroit éprouvé si mes saillies étoient en effet aussi plaisantes qu'il vouloit le lui persuader. Il ne convenoit pas à un homme de la condition d'Usbeck de manquer de complaisance pour une voisine de ce rang; aussi me laissa-t-il poliment avec la veuve, en l'assurant qu'elle étoit la maîtresse de me garder tant qu'il lui plairoit.

Je restai donc chez Indgi qui débuta, pour ébaucher la connoissance, par me faire boire quelques verres de vin; dans le dessein de m'exciter, disoit-elle à deux femmes qui la servoient, à faire quelque chose dont elle pût tirer du plaisir. Voyant de quoi il étoit question, je me mis en devoir de soutenir l'éloge qu'Usbeck avoit fait de mon mérite. Je joüai du flageolet, je dansai mais modérément. Je fis des contes qui avoient un peu plus que le mot pour

rire : Indgi s'animoit par dégrés : à un certain signal ses femmes nous laissèrent seuls.

On reçoit de la part d'un fol des choses qu'on regarderoit d'un autre œil venant d'un personnage reputé raisonnable. D'ailleurs, la veuve dAssan avoit l'esprit trop bien fait pour se choquer mal à propos de certaines façons de faire. qui se trouvoient d'autant plus de son goût qu'elle auroit été bien fâchée de me voir renfermé dans les bornes d'un respect dont son action me dispensoit même avant de lui en avoir manqué.

Une perle de la taille d'*Indgi* * auroit été sans prix. Je n'ai guére vû de femme plus grande, ni mieux proportionnée ; mais, quoiqu'elle fût fort belle, elle avoit contracté une imperfection que tout le serquis de la Mecque n'étoit pas capable de réparer avec autant d'éficace que l'auroit pû faire la plus légére onction du baume de Chécher para.

Une continuité de plaisirs l'avoit rendüe insensible aux plus piquans. Semblable à ces vieux piliers de table dont le goût usé ne trouve plus rien qui excite leur apetit, Indgi n'étoit sensible qu'à la pluralité des mets qu'on lui servoit.

Le petit défaut dont je viens de parler (*ce qui n'est pourtant bagatelle*), étoit accompagné d'un plus grand à mon sens. La grosse perle prenoit ce qu'on lui prodiguoit de l'air à peu près dont on reçoit une dette sur laquelle on a

* Indgi, signifie une perle.

droit de compter; il sembloit à sa façon de faire qu'on s'acquittât avec elle d'une obligation. Indgi auroit cru trop honorer son humble serviteur si elle avoit daigné lui faire plus que les avances indispensables dans l'occasion.

Cependant j'eus lieu d'être plus content de sa générosité que de ses maniéres. Elle me paya libéralement le repas que je lui avois servi. Ce fut aparamment pour m'exciter à lui faire meilleure chére dans une autre rencontre qu'elle me donna douze sultanins que je pris d'un air indifférent; mais dans le fond du cœur avec plus de plaisir que je n'en avois eû à les gagner.

Au bout de six jours et de ma vigueur, je quittai la veuve d'Assan avec le dessein formé de ne la plus revoir. Voici le sujet de ma sortie. L'envie de gagner l'argent de la sensuelle me faisoit tout mettre en œuvre pour assouvir son intempérance. Le jour que je l'abandonnai à des désirs effrenés, je rappelois en vain le reste de mes forces expirantes : Indgi, l'insatiable Indgi, me reprochoit ma nonchalance dans les termes les plus insultans pour un homme qui tentoit l'impossible. Parbleu, lui dis-je brusquement et sans penser que je jouois un rôle de fol, que vous en reviendra-t'il quand je me serai tué pour vos plaisirs? Eh! que m'importe, répondit-elle tranquillement, *sen ulursen birdahi* *. Je fus si piqué de cette indif-

* Si vous mourez, il y en a d'autres.

férence, après tout ce que je faisois actuellement en faveur de l'ingrate, que ne consultant que mon dépit, je la quittai, laissant la besogne en l'état qu'elle se trouvoit. Je repris le chemin de la maison d'Usbeck, emportant pour prix de mes pénibles travaux douze malheureux sequins. Je puis le dire en conscience, je les avois bien légitimement gagnés à la sueur de mon front.

Malgré le juste ressentiment que j'ai toujours conservé contre Indgi, je lui dois cette justice, qu'elle eût de moi un soin particulier dans le peu de tems que je fus à son service. Le suc des viandes les plus nourrissantes, les meilleurs vins de Cypre et de *Naxos* * ne m'étoient pas épargnés : mais aussi faut-il convenir que l'argent, qu'elle dépensoit à mon occasion, lui rapportoit un excessif intérêt; d'ailleurs, je n'étois point obligé aux corvées qu'elle me faisoit faire, n'étant pas son esclave.

Les jambes et l'estomach débiles ; le cœur gonflé d'amertume ; plein de dépit et léger d'argent, je regagnois tristement le jardin du trop complaisant Usbeck, lorsqu'à cinquante pas de sa maison, l'épuisement ne me permet-

* Isle de l'archipel, une des Cyclades. Elle abonde en marbre et en excellens vins. Les Payens l'avoient consacrée à Bacchus, après que ce Dieu y eût trouvé Ariadne abandonnée par Thésée.

tant pas d'aller plus loin, je fus contraint de m'asseoir sur une pierre qui bordoit le chemin. J'y demeurai quelque tems, luttant avec le peu de forces qui me restoit contre une foiblesse qui s'annonçoit par une sueur universelle : j'y succombai.

Rendu à moi-même par le secours de quelques cordiaux, je me trouvai dans la maison et entre les mains d'un jeune médecin déjà fameux par des meurtres de conséquence.

Calil Agi étoit un de ces hommes qui semblent destinés par la nature à tromper les autres. Il avoit appris ce grand art sous un Juif qui, après avoir parcouru la haute et basse Egypte, prétendoit avoir rapporté du commerce qu'il avoit eû avec ses habitans, des sécrets merveilleux pour la guérison de toutes sortes de maladies.

Ce fameux charlatan, après s'être fixé à Constantinople, où ceux de sa nation sont depuis longtems en possession de faire mourir les humains en prétendant leur conserver ou prolonger la vie, avoit pris en amitié le jeune Calil et lui avoit fait part des merveilles qu'il avoit rapporté de ses voïages.

Avec un esprit adroit et insinuant, soutenu d'un air mêlé de hardiesse et d'effronterie, Calil aidé de son maître avoit trouvé le secret d'en imposer d'abord aux simples. Quelques cures que le hazard, plutôt qu'une science conjecturale, avoit fait réussir, lui avoient gagné la

confiance des grands de la Porte, entr'autres celle de *Gulbéas sultane Validé* *.

Le hazard, qui m'avoit conduit chez lui, porta sa fortune et son nom à leur dernière période.

Mon histoire avoit fait tant de bruit à Constantinople, et j'étois trop connu dans Algiro pour que Calil, qui y avoit une maison de plaisance, pût ignorer ma situation d'esprit. Il feignit cependant de n'en rien sçavoir et croïant devoir en imposer d'abord à ses domestiques, il parla long-tems en leur présence sur les causes de ma démence, dont il apercevoit, disoit-il, les symptomes dans mes yeux, plutôt par les régles de son art que par mes discours qui n'avoient aucune suite raisonnable. Les auditeurs d'un verbiage inintelligible témoignoient leur admiration par leurs gestes, pendant que, riant intérieurement, je me mocquois de la prétendue pénétration du docteur.

Je veux entreprendre cette cure, dit-il à ceux qui l'écoutoient. A qui appartient cet esclave? On le lui dit, et il envoïa chercher Usbeck, à qui il proposa de me laisser chez lui, pour faciliter l'effet des remédes qu'il devoit emploïer à ma guérison. Mon patron, qui m'aimoit mieux fol que sage, ne me laissa qu'avec peine entre les mains du médecin.

Je consultai long-temps avec moi-même : si

* La mere du sultan regnant.

je me préterois à ma guérison, ou si je rendrois inutiles les remédes du Docteur. L'un et l'autre dépendoit de moi. Le tout mûrement considéré, je résolus de me laisser guérir en ne prenant des remédes que ceux que je croirois capables de ne me faire ni bien ni mal.

Il est vrai que je m'ennuyois de jouer un personnage qui me coûtoit quelquefois. Il y avoit près d'un an que je feignois, et quoique la démence me donnât une liberté qu'on auroit réprimée dans un Esclave raisonable, j'étois d'autant plus dégoûté de cet état, que je n'avois plus rien à craindre des suites de la mort d'Omar.

Pendant les quinze premiers jours que je demeurai chez Calil, je vêcus comme à mon ordinaire. Le Médecin, avant de partir pour Constantinople où il étoit retourné, avoit ordonné que rien ne me manquât, surtout pour la nourriture, persuadé qu'elle contribueroit à son dessein. J'avois donc la liberté de faire tout ce qui me plaisoit ; et j'allois à mon ordinaire dans toutes les maisons du village, si on en excepte celle d'Indgi.

Je rendis visite à Usbeck, quand je crus être en état de me présenter avec honneur devant la Gréque, qui avoit bien maudit Indgi et la sotte complaisance de notre Patron. Il y avoit bien à la maison deux autres Esclaves ; mais l'un étoit un Négre qui ne sçavoit que fumer et boire de l'eau-de-vie, et son Camarade, un Moscovite qui pouvoit passer pour une bête de

charge et rien de plus. Tels oiseaux ne convenoient pas à la jeune *Gultric* *, ainsi Usbeck avoit-il nommé la Gréque qui, en effet, étoit un joli petit chemin de Roses.

Calil revint à Algiro dans le dessein de m'emmener à Constantinople, il eut beaucoup de peine à y faire consentir mon Patron, qui ne pût cependant résister aux instantes priéres du Médecin. Je fus traité dans sa maison de Ville comme je l'avois été à celle de la Campagne. J'allois par-tout sans chaîne : je profitai de cette liberté pour chercher le Cordelier qui m'avoit si bien assisté dans mon avanture avec le Scherif; mais ce Religieux accompagnoit son Patron à la Campagne. J'épiai l'occasion de voir en sécret ma bonne amie Chéra, n'osant aller chez le Janissaire tant qu'il seroit en état de faire un foüet avec son arc.

Un jour, qu'arrêté à la porte d'un Bain, je considérois les femmes qui y entroient, une me donna un coup de coude; je la suivis de loin jusqu'à l'*Atmeidan* **, devant une petite maison dont elle ferma la porte après s'être tournée de mon côté. Cela avoit un air de bonne fortune qui ne me déplut pas; et comme mon habit d'*Ordonnance* *** me metoit à couvert de bien

* Gultric signifie chemin de roses.

* C'est l'Hyppodrôme.

*** L'attention des Turcs pour tout ce qui regarde la personne des insensés est si réguliére, qu'ils les font habiller d'une façon différente afin que la singularite de leurs

des inconveniens, je résolus de voir où ce commencement me meneroit; je me promenai aux environs de la maison sans la perdre de vûe. J'en vis sortir une femme voilée qui, passant près de moi, me glissa un billet que j'allai lire dans un coin de l'Atmeidan. On m'avertissoit en peu de mots de me trouver, une heure après la quatrième Priére, sous le portique du Serrail d'*Ibrahim Bacha* *.

J'avois encore près de deux heures à attendre, je les passai à me promener dans l'Hyppodrôme en rêvant à cette avanture. Je n'avois pû distinguer, ni par la taille, ni par la démarche, quelle pouvoit être cette femme : (sous le voile les Turques se ressemblent toutes) je me rendis au

vêtemens les faisant remarquer, les mette à l'abri de toute insulte. L'habit d'un Hamako est blanc du côté droit et vert du côté gauche.

* Ce Serrail fut bâti dans l'Atmeidan par le fameux Ibrahim Grand Visir sous Soliman II, qui le fit égorger en 1636. Ce Prince lui avoit promis de ne jamais le faire mourir tant qu'il regneroit; mais ayant découvert ses intrigues avec Charles-Quint, il le fit égorger pendant qu'il dormoit, le Mouphti l'ayant dégagé de son serment, en lui représentant le sommeil comme une espèce de mort. Sa Veuve, sœur de Soliman, épousa Lutzi qui lui donna un soufflet, comme je le dis plus haut, parce qu'elle lui reprochoit son attachement pour les Mosaïps. Ibrahim étoit Génois, il avoit toujours beaucoup favorisé les Chrétiens dont il professoit en sécret la Religion. On dit qu'il étoit de la maison des Justiniani qui a donné des Empereurs Chrétiens à Constantinople.

lieu marqué. J'y avois à peine été un moment, que la personne qui m'avoit donné le billet reparut, me prit par la main, me conduisit en silence jusqu'à la porte dont j'ai parlé, et qui s'ouvrit à notre approche. Après avoir fait quelques pas dans l'obscurité, nous parvinmes à une petite Chambre assez bien éclairée : j'y vis une femme couchée sur des carreaux : J'en aprochai : elle leva son voile : je demeurai surpris d'étonnement et saisi de la plus vive joïe, en reconnoissant l'adorable Nédoüa. Cette charmante fille remarquant ma surprise, se leva, et me passant ses beaux bras au col, elle m'entraîna sur les coussins.

Je ne pouvois me persuader que je fusse accablé des caresses de la niéce d'Omar; je croyois rêver. Est-il possible, lui dis-je, pouvant à peine parler, que je retrouve Nédoüa, cette fille généreuse, à qui je dois la vie? Est-il possible, me dit-elle à son tour, qu'un Hamako puisse me reconnoître encore? Nous mêlâmes les éclaircissemens aux caresses.

J'apris à Nédoüa ce qu'elle pouvoit ignorer de mes avantures, et je sçus d'elle ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation. La jalouse Espagnole avoit déclaré aux Schérifs assemblés, ce qu'elle sçavoit et ce qu'elle conjecturoit de notre intrigue. On n'avoit secouru Nédoüa que dans le dessein de la réserver à une punition de famille. Le jeune Schérif, qui devoit l'épouser au retour d'un long voyage, étant arrivé

dans ces entrefaites, ne voulut plus tâter du mariage avec sa parente; mais ne pouvant se résoudre d'abandonner une personne qu'il avoit aimé, à la fureur de ses parents; il avoit fait tant d'instances auprès d'eux, que, d'un consentement unanime, ils avoient abandonné la coupable Nédoüa à sa mauvaise fortune.

Le jeune Schérif, pour se guérir d'une passion qui lui rongeoit le cœur, avoit pris le parti de voyager sur nouveaux frais; mais avant de partir, par une générosité rare dans un Turc outragé si sensiblement, il avoit assuré à Nédoüa une pension suffisante pour son entretien et celui d'une esclave qui la servoit. La famille d'Omar, s'étant contentée de priver sa Niéce de sa succession, lui avoit laissé la vie, qu'elle auroit traînée dans la misére, sans la générosité de son Amant.

Soit que l'absence eût prêté de nouveaux charmes à Nédoüa, ou qu'une entrevûë sans contrainte nous fit mieux goûter le plaisir de nous revoir, nous passâmes une nuit d'autant plus délicieuse que nous nous livrâmes à toute notre tendresse, sans apréhender d'en voir les effets aussi cruellement interrompus qu'ils l'avoient déjà été.

Le Matelot qui se remet en Mer, après s'être refait au Port des fatigues d'une violente tempête, sent renaître l'ardeur qui le faisoit courir au bout de la Terre.

Je ne quittai Nédoüa que sur la fin de la nuit

suivante. Calil parut content de me revoir après m'avoir cru perdu. Il me fit garder à vûe pendant quelques jours, et comme je m'en apperçus, je ne fis aucune tentative pour sortir. Je paroissois faire attention à ce qu'on me disoit, mes discours n'avoient quelquefois rien d'extravagant, et le Docteur, voyant une lueur d'espérance du retour de ma raison, en attribuoit l'effet à l'efficacité des remédes, que je ne prenois pas.

Quatre jours après ma premiere entrevûë avec Nédoüa, me sentant en état de lui faire visite qui pût la dédommager d'un jeûne de plus d'un an, je voulus sortir, on m'en empêcha. Je repris mes extravagances, j'injuriai, je battis ceux qui se mirent en devoir de me retenir. Calil, qui vint au bruit, en ayant appris la cause, ordonna qu'on me laissât en liberté. Je n'en profitai que pour un instant, je rentrai chez le Médecin devant qui je me présentai dans un état fort tranquille. Il conclut de ce changement subit, que plus on me contraindroit, moins je reprendrois l'usage de la raison. Dès ce moment je joüis d'une entière liberté.

Je me rendis dans l'Atméidan, et de-là je fus conduit chez Nédoüa, comme j'en étois convenu avec elle. Cependant le Cordelier étoit revenu à la Ville Impériale, et ayant sçu des autres Esclaves de son Patron que je l'avois demandé, il vint chez Calil. Celui-ci, à qui il s'adressa d'abord, lui dit qu'il avoit prié mon

Patron de me laisser chez lui pendant quelque tems pour essaïer si, par l'excellence de ses remédes, il pouvoit me rendre à la raison; ajoûtant, que par les commencemens, il auguroit bien de la réussite d'une entreprise aussi difficile. Le Cordelier qui sçavoit bien à quoi s'en tenir, rit intérieurement de la prévention de l'Hypocrate Turc, et le complimenta sur ses espérances.

J'arrivai dans ce moment, et Calil, qui dit au Religieux que je m'absentois quelquefois le jour et la nuit, lui fit soupçonner une nouvelle intrigue. Ce dernier voulut s'en éclaircir, et, me parlant en Latin, il me demanda ce qui m'avoit obligé de coucher déhors. Je m'excusai dans la même langue, bien persuadé que le Docteur, qui nous écoutoit, n'en avoit pas plus de connoissance que les nôtres n'en ont de la Gréque : mais Calil qui, en effet, n'entendoit pas cette langue, se douta qu'il y avoit du mystére : il nous laissa, priant le Cordelier de me venir voir le plus souvent qu'il pourroit, pour accelérer par ses discours, auxquels je paroissois prendre plaisir, l'effet de ses remédes.

L'adroit Médecin avoit son but en lui faisant cette priére, et nous donnâmes le Franciscain et moi dans un piége, que nous ne nous doutions pas qu'on dût nous tendre. La premiére chose que fit Calil pour parvenir à son but, fut de me faire changer de logement ; et sous prétexte de se mettre plus à portée de me médica-

menter, il me donna, dans le corps de logis qu'il occupoit, une chambre contiguë à un petit cabinet, qui n'en étoit séparé que par une légere cloison ; et dans lequel il y avoit même une porte.

Je pris possession de ce nouveau domicile sans aprofondir la cause qui m'en faisoit changer et sans en examiner la disposition. Ce fut dans ce temps que je ressentis la plus vive affliction. Un jour, ou pour mieux dire une nuit, j'avois trouvé Nédoüa plongée dans une tristesse, dont il ne me fut pas possible de la tirer. Vainement je lui en demandai la raison, elle s'obstina à me la taire. Son Esclave, à qui je m'en informai dans le tems qu'elle me reconduisoit, ne feignit point de me dire que le chagrin de sa Patrone venoit du défaut d'argent, qu'elle n'en avoit pas même pour vivre par la négligence des parens de son bienfecteur, qui différoient de lui payer sa pension. J'avois sur moi les sultanins d'Indgi, que je donnai à cette fille pour les remettre à sa maîtresse.

Calil, qui sçavoit que je découchois souvent, m'avoit fait suivre par un homme qui lui étoit entierement dévoüé. Celui-ci m'avoit vû entrer et sortir de chez Nédoüa, ce qui confirma Calil dans le soupçon qu'il avoit déjà conçû que je n'étois qu'un fol volontaire. Il n'ignoroit pas que la niéce d'Omar demeurât dans la maison dont on m'avoit vû sortir, et comme il sçavoit mon avanture avec elle, il ne douta plus que

je n'en eusse imposé au public pour me conserver la vie. Il attendit une occasion favorable pour me faire convenir de cette vérité, et cependant il en agit avec moi à l'ordinaire.

L'argent que j'avois fait remettre à Nédoüa ne la mena pas loin avec la bonne chére qu'elle me faisoit faire ; et à dire vrai, je ne m'informai point si elle avoit touché sa pension. J'étois auprès d'elle lorsqu'il lui prit une foiblesse : j'appelai l'Esclave et nous l'en fîmes revenir. L'Esclave à son tour tomba dans le même accident : après l'en avoir aussi retirée, je leur en demandai la cause. Nédoüa pleuroit et ne répondoit point. Je m'adressai particuliérement à l'Esclave. Hélas! me dit-elle d'une voix mourante, il y a deux jours que nous n'avons mangé. Ce peu de mots me fit faire mille réflexions cruelles.

Nédoüa, baignée dans son sang et expirante sous les coups de son Oncle, avoit fait sur mon ame une impression moins douloureuse que cette même Nédoüa réduite à une extrémité si dure. La plus parfaite des créatures me serrant dans ses bras affoiblis d'inanition, les roses de son teint disparües et remplacées par une pâleur causée par la disette générale des choses les plus nécessaires à la vie : Nédoüa moüillant de ses pleurs l'Auteur de ses maux, le Corrupteur de son innocence ; moins sensible encore à ses propres malheurs qu'à l'idée de se voir séparée par une mort longue et cruelle

d'un misérable Esclave qui, pour contenter une passion effrenée, l'avoit plongée dans l'abîme de miséres dont il ne pouvoit la tirer. Enfin, Nédoüa, mourante de faim (l'horrible expression!), me tiroit des larmes de sang.

Jamais un cœur bienfait ne s'est vû dans une situation plus douloureuse. Je n'avois aucune ressource pour tirer cette fille aimable de la misére qui l'accabloit. Que pouvoit faire un malheureux Esclave? En vain je voulois y rêver, les tristes objets qui frapoient ma vüe m'ôtoient jusqu'à la liberté de penser. Nédoüa sans force et sans mouvement sur ces mêmes carreaux, où la violence de notre amour l'avoit tenuë tant de fois attachée; et forcée d'y rester étenduë par un abattement si différent de celui que cause une douce volupté, étoit pour mon cœur un spectacle qu'il ne pouvoit suporter sans horreur. Je m'en arrachai, résolu de tenter toutes les voïes que le hazard et la fortune m'offriroient pour mettre fin à tant de maux.

J'arrivai chez le Médecin en même tems que le Cordelier que je conduisis dans ma chambre. Nous nous entretinmes fort long-tems en langue Franque. Ce bon Religieux me donna des avis qui m'auroient conduit en peu de tems à une vie paisible et heureuse, si j'avois eû la force de les mettre en pratique. Il me demanda le sujet de la tristesse dans laquelle je paroissois plongé, et je ne feignis point de lui en découvrir la cause. Il ne pouvoit m'aider que de ses

consolations : foible ressource dans une si grande extrémité!

A peine se fut-il retiré, que Calil s'introduisit dans ma chambre par la porte que je n'y avois pas encore remarqué. Cette apparition me surprit : le Médecin m'aborda en souriant. Je suis charmé, me dit-il, d'avoir entrepris la guérison d'une feinte maladie : et sans me donner le tems de lui répondre, il me mit au fait d'un plan qu'il avoit conçu sur les soupçons de mon imposture. Préte-toi de bonne grace à mes desseins, ajoûta-t'il, nous y gagnerons, moi de la réputation, toi la liberté et deux bourses. Il est inutile de feindre plus long-tems avec moi, continua-t'il, voyant à mon air embarrassé que je cherchois une défaite : je sçai les visites que tu rends à la Niéce du Schérif, je t'ai fait suivre; et je viens d'entendre la conversation que tu as eû avec le Dervich Chrétien. Il t'a parlé comme à un homme sensé, et tes réponses n'ont point été d'un Hamako : détermine-toi, il faut te perdre ou te sauver. Je te laisse faire tes réflexions. A ces mots il sortit. Mes réflexions furent bientôt faites. Je résolus d'être de moitié de la friponnerie, puisqu'elle pouvoit être utile à Nédoüa. La circonstance des deux bourses flattoit trop mon imagination, par raport aux besoins de cette aimable fille, pour que cette seule considération ne suffit pas à me déterminer.

J'allai trouver sur le champ mon confrere en

friponnerie. Je lui promis de me préter à la fourbe, et lui avouant mon intelligence avec Nédoüa, je ne lui dissimulai point l'horreur de sa situation présente, et la nécessité dans laquelle je me trouvois de lui demander un à compte sur sa promesse. Il entra de bonne grace dans mes vûës, et je volai au secours de Nédoüa avec une bourse.

J'achettai chez les Juifs un panier que je remplis de toutes les provisions qu'il pût contenir, et à l'entrée de la nuit j'eus la satisfaction de faire prendre à Nédoüa et à son esclave les secours dont elles avoient un si pressant besoin. L'esclave à laquelle je ne faisois pas tant d'attention qu'à la maîtresse, manqua d'étouffer en mangeant avec trop d'avidité. Je fis couler petit à petit dans l'estomach de ma belle Turque, des aliments qui la rappelerent à la vie.

Je goûtois un plaisir bien pur, en voyant l'objet de mes soins reprendre par dégrés ses forces et sa beauté. Que je sçavois bon gré au Médecin, qui avoit imaginé une fourbe dont le commencement étoit si utile à une fille que j'adorois!

Je retournai avant le jour chez Calil qui, desormais certain du succès de ses remédes, publioit hautement qu'avec le secours de certaines herbes, dont il devoit la découverte à sa profonde doctrine, il me rendroit tout le bon sens que j'avois eû jadis en partage. Pour ap-

puyer la supercherie, le fourbe alloit mistérieusement dans la campagne de Constantinople, d'où il revenoit chargé d'herbes, dont le suc exprimé perfectionnoit les remédes admirables que je ne prenois point, et cependant je guérisois à vûe d'œil.

Nous amusâmes la Cour et la Ville, pendant trois mois que nous jugeâmes à propos de faire durer la comédie. Calil reçut des félicitations qu'il ne méritoit pas. Sa réputation s'accrut au point, qu'avant que je sortisse de Constantinople, le Sultan l'avoit nommé *Lecchin Bachi**.

S'il n'y avoit pas de probité entre les fripons, ce fameux corps tomberoit dans l'anarchie. Calil, après avoir payé ma rançon à Usbeck, me donna l'autre bourse et la liberté. Il voulut de plus que je demeurasse chez lui jusqu'au tems que je partirois pour revenir en France. Je profitai de la commodité.

Cependant Mustapha étoit revenu de ses courses chargé de lauriers et de butin. Je l'avois vû dans le cours de ma guérison, il étoit du sécret; mais à l'insçû du Médecin. Il vouloit que je logeasse chez lui; je m'en dispensai à cause de Zambak, qui auroit géné mes entrevûës avec Nédoüa, chez laquelle j'allois toujours en sécret.

Je rendis visite au bon homme Usbeck, et

* Le premier Médecin de Sa Hautesse.

je trouvai chez lui Chéra devenue veuve de Rustan. Elle étoit retirée chez son pere, et conjointement avec Gultric elles entretenoient sa chaleur naturelle. Je crus devoir reconnoître les honnêtetés de Chéra et les obligations que je lui avois, en lui offrant ce qu'elle avoit autrefois refusé, et ce qu'elle accepta alors de bien bon cœur, la cause de ses refus ne subsistant plus.

Il sembloit à voir la façon dont je partageois la table et le lit d'Usbeck que je fusse devenu Becthaschite.

Je revins à Constantinople au bout de quinze jours. Le généreux fils de Sulmen avoit soin que rien ne me manquât. Les Juifs m'avoient vendu un habit à la Françoise, et j'étois connu dans la Ville pour le Chrétien ami de Mustapha.

Cet honnête homme avoit pour voisine à Galata une Veuve, qu'on disoit extrémement belle. J'avois proposé à Zambak et à Chécher Para de faire connoissance avec elle, pour rendre notre société plus nombreuse et diversifier nos plaisirs. Mustapha joignit ses instances aux miennes. Les dames n'y consentirent qu'avec peine. Tonton apréhendoit que le cœur de son Patron ne lui échapât, et l'exemple de Nédoüa faisoit tout craindre à Zambak.

Cependant elles cederent à nos importunités : trouverent la Veuve au bain : firent connoissance et liérent amitié avec elle si rapidement,

que le lendemain Zambak et le petit morceau de Sucre allerent faire visite à la Veuve, qui vint à son tour chez Mustapha.

C'est un sot cérémonial que celui des Turcs. Quand une femme étrangere est dans une maison, les hommes sont obligés d'en sortir, ou du moins de se cacher, tant qu'il lui plaît d'y rester*. Les dames étant descendues au jardin, que Mustapha avoit fait embellir depuis le retour de sa fortune, nous nous présentâmes devant elles, comme si le hazard nous y eût conduit. La Veuve se couvrit de son voile aussitôt qu'elle nous aperçut. Après les premiers complimens et les excuses d'une faute, dont nous rejettâmes toute l'atrocité sur le hazard, nous fîmes force instances auprès de la Veuve, pour nous permettre de la voir : elle n'y auroit peut-être pas consenti, si Zambak et Tonton ne lui eussent fait une douce violence.

*Merdgian*** est une fort belle femme. On a eû raison de lui donner ce nom, en faveur du brillant de ses yeux et de l'éclat de son teint. Nous nous recriâmes sur sa beauté avec une

* Quand les Turques sont en visite, leur grand plaisir est de se revêtir des habits les unes des autres. Ce changement qui ne se fait jamais avec modestie, et leurs conversations dont la matière est toujours très-libidineuse, font que les hommes ont une attention scrupuleuse à sortir réciproquement de leurs maisons, quand leurs femmes visitent, ou sont visitées.

** Merdgian, signifie brillante comme du Corail.

admiration polie, et je remarquai que la belle Veuve n'étoit pas insensible à nos louanges. La seule chose qui me chagrina, fut de voir que Merdgian fit plus d'attention aux douceurs de Mustapha qu'aux miennes. Elle reçut celles du Turc d'un air prévenant, dont Tonton fut aussi mal édifiée que moi.

Cette façon de faire me piqua. Merdgian sçavoit qui j'étois, et mon avanture avec Nédoüa m'avoit donné un si grand relief auprès des femmes, que j'avois tout lieu d'être surpris de l'indifférence de celle-ci, pour un homme fameux par un si brillant forfait.

Mustapha n'avoit par devers lui que quelques actions militaires, qui ne pouvoient entrer en comparaison avec les talens admirables dont la nature m'avoir si libéralement pourvû : talens qui, chez le sexe de bon goût, doivent l'emporter sans contredit sur les exploits guerriers les plus glorieux.

Merdgian, qui se rendit sans peine à la priére que lui fit en sécret Mustapha, de venir voir Zambak le plus souvent qu'elle pourroit, se servit du prétexte de lui faire voir sa sœur, pour revenir deux jours après. Elle amena avec elle la jeune *Gévaher* *, qui, quoiqu'elle fût fort jolie, n'avoit d'analogie avec son nom, que le précieux répandu sur toutes ses maniéres.

J'avois compris qu'il n'y avoit rien à faire

* Gévaher, signifie pierre précieuse.

pour moi auprès de Merdgian; et Mustapha m'en avoit parlé comme d'une femme dont il désiroit faire la sienne, si elle y donnoit les mains. Cette derniére considération suffisoit pour me faire renoncer à une conquète, que j'aurois peut-être entreprise vainement.

Je fus charmé du premier coup d'œil de Gévaher, qui reçut les lieux communs Orientaux, dont je me servis pour la louer sur sa beauté, d'un air à me faire conjecturer que le plus grand obstacle que je trouverois dans sa possession, seroit la jalousie de Zambak.

J'avois introduit chez Mustapha les façons de vivre Françoises ; mais nous n'en usions que dans le particulier, pour ne point donner matiére aux sots raisonnemens des Domestiques Turcs. Merdgian et Gévaher s'accommodant aisément à nos maniéres, amenerent leur frere chez Mustapha. Ce jeune Turc est beau comme l'Amour : il ne fut pas moins épris des charmes de Zambak, qu'elle le fut de sa beauté, et à compter de leurs premiéres façons de faire, je me regardai comme veuf de la Veuve de Curgi Nébi.

La sœur de mon ami eut l'honnêteté de me prévenir sur sa nouvelle passion, et sans chercher de détour, elle me dit que, n'espérant pas de se voir mon épouse, elle me prioit de ne point apporter d'obstacles au projet qu'elle avoit formé de devenir celle de *Koul Kaéjasti*. Quoique Zambak fût fort belle, une longue et

paisible possession m'en avoit un peu dégoûté, et je donnai sans peine les mains à son projet; mais par une délicatesse, qui me parut la flatter encore, je refusai d'être, comme elle m'en prioit, l'interpréte de ses désirs auprès de l'époux qu'elle se destinoit.

Contentez-vous, dis-je à Zambak, du sacrifice que je fais à Koul, sans exiger qu'il apprene de moi les sentimens de votre cœur en sa faveur. Il est un autre moïen de les lui faire sçavoir : Mustapha souhaite épouser Merdgian, qu'il propose ce double mariage.

Les empressements de Koul doivent vous assurer de son aveu, continuai-je, et je ne doute pas que la sœur n'accepte volontiers ce que lui proposera son frere, en faveur du vôtre. Ce conseil étoit trop flatteur pour Zambak, pour qu'elle hésitât de le suivre.

Je m'ouvris sur ce projet à Mustapha, qui en fit la proposition à Koul, et celui-ci n'eut pas de peine à persuader Merdgian. Le dépit que fit paroître Chécher Para, n'empêcha pas que ces mariages ne s'accomplissent quelque tems après. Voici ce qui les différa.

Le beau Turc et ses sœurs n'avoient d'autre patrimoine que leur jeunesse et leurs appas. Mustapha n'étant pas assez riche pour entretenir une si nombreuse famille, proposa à son futur beau-frere d'armer en course conjointement avec Assan et lui, chacun un vaisseau, qui croiseroient ensemble et dont ils partage-

roient par portions égales la perte ou le profit. Ce projet fut suivi : ils armerent.

J'eus une espéce d'envie de m'embarquer avec eux, dans le dessein de me faire mettre à la premiére terre des Chrétiens qu'ils aborderoient. Mais Mustapha me pria d'attendre son retour, pour assister à la cérémonie de son nouveau mariage, avec promesse de me faire remettre au Port de Toulon, à la premiére occasion. Cette considération me retint moins que celle de Nédoüa, dont il falloit abandonner les charmes. J'aimois cette fille avec trop de tendresse, pour m'en séparer si promptement.

Quelques jours après que les Turcs eurent mis à la voile, je me sçus bon gré de ne les avoir pas suivis. Mon ami embarqué, mon premier soin avoit été d'aller chez Nédoüa, à qui je portois des secours que je tenois de la libéralité de Mustapha. J'avois fait à ce Turc une entiére confidence de mon intrigue avec la Niéce du Schérif, et de la situation de ses affaires. Il avoit suffi à Mustapha que je lui eusse fait connoître les besoins de Nédoüa, pour qu'il les prévînt : en attendant son retour il m'avoit fait présent de deux bourses, que je priai la belle Turque d'accepter.

Ce secours lui vint d'autant plus à propos, qu'elle apprit, peu de tems après, la mort du jeune Schérif, que des Arabes vagabonds avoient assassiné et volé auprès de *Gébel Ara-*

*fat**, comme il revenoit de Médine. Nédoüa qui, par cet accident, se voïoit privée de l'unique espérance qui lui restât, y parut cependant moins sensible, qu'à la nouvelle de notre future séparation, sur laquelle j'avois cru devoir la pressentir.

Avec autant de beauté qu'en avoit la Niéce d'Omar, il étoit bien difficile qu'elle manquât de retenir un homme, qui ne lui étoit pas moins attaché par les liens de la reconnoissance, que par ceux de l'amour. Cette fille avoit exposé sa vie pour défendre la mienne : c'étoit à mon occasion qu'elle avoit perdu une riche succession, et s'étoit attiré le mépris et la haine de sa famille : n'étoit-il pas juste que je la dédommageasse de ces pertes, du moins par une tendresse égale à la sienne?

En quel lieu de la terre aurois-je pû trouver une Amante plus tendre et qui m'aimât avec

* Montagne à deux journées de Medine et deux ou trois lieues de la Mecque. Les Turcs sont fort persuadés qu'Adam y trouva sa femme Eve 500 ans après que Dieu l'eût creé. C'est au pied de ce mont dans la plaine de Mina, qu'après avoir fait sept fois le tour du temple de la Mecque, chaque pelerin fait le corban d'un mouton ou de quelqu'autre animal suivant ses moyens. Il le distribue aux pauvres, ne s'en réservant que deux livres. S'il en retenoit d'avantage et qu'on le sçut, il ne pourroit de sa vie se faire razer la tête ni couper les ongles. Ce corban ou oblation ne se fait qu'après avoir passé une nuit et un jour en priéres, et ce, en mémoire du sacrifice d'Abraham.

plus de détachement de tout ce qui n'étoit pas moi, que l'aimable Nédoüa? Etoit-ce Zambak, qui m'avoit préféré le Grand Seigneur, et qui actuellement me quittoit pour se donner à un Corsaire? Les autres femmes ou filles qui m'avoient honnoré de leurs bonnes graces m'avoient été plus attachées par sensualité que par tendresse. Elles n'en vouloient qu'à mes facultés corporelles, et Nédoüa ne demandoit que mon cœur. Je n'avois bien connu l'amour et ses douceurs qu'avec elle. Je dois excepter Charmen et Chéra; mais j'avois perdu la premiére pour toujours, et la reconnoissance m'attachoit plus à Chéra que la tendresse. J'estimois la Veuve de Rustan, parce qu'elle le méritoit, mais je devois estimer Nédoüa par les sentimens de son cœur et l'aimer pour sa beauté.

Elle avoit pour moi cette tendresse sans emportement, que l'on cherche dans une épouse. Contente de me voir, Nédoüa ne m'excitoit jamais à lui prouver mon ardeur, plutôt par mes actions, que par mes expressions.

Quoique son amour ne fût pas entiérement détaché du plaisir des sens, si Nédoüa me pressoit dans ses bras, contre son sein, c'étoit moins pour contenter ses désirs, que pour se préter aux miens. Elle n'étoit pas fille à me faire des reproches de la nature de ceux que j'avois essuiés d'Indgi, et quelquefois de Zambak. Tout devoit me lier et m'attachoit en effet à la plus aimable des Turques.

J'allai chez Calil, qu'on me dit être à Algiro où je fus le joindre. J'y visitai Usbeck et sa famille, et je repris le chemin de Galata. Je trouvai chez Mustapha *Ménekcké** la sœur d'Assan. Il avoit prié Zambak de la garder auprès d'elle jusqu'à son retour. Cette jeune personne, avec tous les charmes de la fleur dont elle portoit le nom, ne pouvoit être comparée qu'à Nédoüa : c'étoit à peu près le même caractére; elle n'avoit, pour ainsi dire, jamais vû d'homme que son frere, encore ce n'avoit été que fort rarement. Les courses qu'Assan avoit faites dès sa plus tendre jeunesse, ne l'avoient pas embelli, et l'air marin lui avoit fait contracter des maniéres féroces, qui imprimoient plus de terreur que d'amitié.

J'eus le bonheur de plaire à la brune Ménekcké, qui s'étoit figurée tous les hommes semblables à son frere, et de forme et de caractére. Mes politesses acheverent ce que ma figure avoit commencé. Cependant je ne négligeois pas Gévaher, qui me tenoit toujours la dragée haute. Si elle eût lu nos anciens Romans, j'aurois cru qu'ils lui auroient gâté l'esprit : il falloit avec elle filer le parfait amour. Gévaher n'en vouloit qu'aux sentimens, un amour sensuel n'étoit pas, disoit-elle, de son goût : elle auroit volontiers conduit la tendresse par tous ses différens dégrés jusqu'au dixiéme Tome, sans en venir

* Ménekcké signifie violette.

à la conclusion. Je m'accommodois bien mieux de la façon de penser de Ménekcké, à qui j'avois persuadé par des arguments sensibles, qu'en amour la pratique est préférable à la Théorie. Je me dédommageois avec elle des ennuïeuses conversations de sa Rivale.

Zambak uniquement occupée du souvenir de Koul, n'avoit plus pour moi que la froideur, et Chécher Para me désoloit par ses lamentations. Cette fille qui, avant de venir en Turquie, n'avoit brûlé que d'une convoitise mercénaire, s'étoit avisée de se piquer d'une si belle passion pour son Patron, qu'elle regardoit l'instant de son futur mariage, comme le dernier de sa vie. Celui qu'il avoit déjà contracté avec la fille de Curgi Nébi, n'avoit causé aucune jalousie à Tonton qui, pour dire vrai, toute réparation faite, valoit mieux que la femme de Mustapha. Il n'en étoit pas de même de Merdgian : outre une beauté peu commune, elle avoit un esprit insinuant, qui damoit le pion aux talens amoureux de l'Odalisque de la Ruë Champ-Fleuri. Elle connoissoit la supériorité que sa Rivale avoit sur elle; et pour n'être pas exposée à la honte du triomphe, Tonton étoit résolue, au retour de son Patron, de lui demander la liberté pour prix de ses complaisances.

Sans la sœur d'Assan j'aurois fort mal passé le tems à Galata, d'où j'allois souvent visiter mon petit ménage de Constantinople. Je ne

trouvois de parfaite félicité qu'auprès de la tendre Nédoüa; mais si j'avois pressenti que j'eusse dû causer le plus grand des malheurs à la plus parfaite des créatures, malgré l'amour extrême qui m'attachoit à la Niéce d'Omar, je serois revenu en France après ma prétendue guérison.

Je suis encore jeune; mais je ne crois pas que pendant le cours de la plus longue vie la fortune me puisse faire éprouver un revers aussi cruel que celui dont je vais craïonner le funeste tableau.

Marine Beauvais, Françoise, Esclave de Nédoüa, n'étoit plus jeune : quoiqu'il y eut peu de chose à faire pour le service de sa Patrone, celle-ci par bonté d'ame en faisoit le plus souvent la moitié. Je souffrois de voir Nédoüa s'abaisser à de viles occupations. Je priai Calil, avec lequel j'étois toujours en bonne intelligence, d'achetter quelque Esclave mâle ou femelle, qui pût suppléer au défaut d'activité de la Vieille. Le Médecin, pour m'obliger, achetta un jeune Napolitain, qui me déplût à la premiere vûe. Si j'en avois crû mes pressentimens, Nédoüa s'en seroit défaite sur le champ.

Le Patron de qui Calil avoit achetté ce jeune homme, l'avoit traité avec une inhumanité dont il portoit encore les marques. La compatissante Nédoüa me remontra avec sa bonté ordinaire, qu'il y auroit de la barbarie en le vendant à quelqu'un, peut-être aussi impi-

toïable que son dernier Patron, et dans un tems où la douceur de son nouvel esclavage l'empêcheroit de succomber à ses maux.

Monstre abominable! méritois tu tant de bontés? Devois-je penser autrement que Nédoüa, qui se servoit adroitement de mon propre exemple, pour me persuader l'humanité?

Quoique je n'allasse que de nuit chez la Niéce d'Omar, et que j'eusse grand soin de m'y tenir exactement caché pendant le jour, les Schérifs me voïant rester à Constantinople après avoir obtenu ma liberté, avoient soupçonné et enfin découvert la continuation de mon intrigue avec leur parente. Malgré mes précautions, on m'avoit vû entrer et sortir de chez elle. Depuis la mort du jeune Schérif ils s'étoient doutés, me voyant si bien avec Mustapha et Calil, que Nédoüa ne subsistoit que par les secours que je tirois de leur libéralité.

J'avois eû un petit démêlé avec un Turc, qui m'avoit insulté dans un Bagne, où je buvois avec des Esclaves de ma connoissance, nous nous étions battus : Mais l'autorité de Calil, qui venoit d'être déclaré Lecchin Bachi, et qui m'avoit hautement pris sous sa protection, m'avoit fort heureusement tiré d'un péril, où ma vivacité et peut-être une pointe de vin m'avoient jetté*. Ce coup d'autorité en avoit

* Autrefois on punissoit de mort un chrétien qui avoit frappé un Turc, présentement on se contente de lui couper la main ou le pié dont il l'a frappé.

imposé aux Schérifs qui, n'osant choquer ouvertement le premier Médecin, personnage ordinairement fort recommandable dans tout l'Empire, attendoient l'occasion de me faire périr sans s'attirer le ressentiment de Calil. Cette race à jamais détestable, crut en avoir trouvé le moment par le moïen du Napolitain.

Sitôt qu'ils virent ce nouvel Esclave au service de Nédoüa, ils formerent le dessein de le séduire, et n'y réussirent que trop bien, sous promesse d'une bourse et de la liberté, s'il vouloit les introduire dans la maison de sa Patrone, dans le tems que je serois avec elle. Ce malheureux, à qui ils avoient communiqué leur détestable projet, ouvrit la porte à huit d'entr'eux; un peu avant l'heure que je lui avois dit que je viendrois.

La rage dont ils étoient possédés, ne leur permit pas d'attendre long-tems après mon arrivée. Ils entrerent brusquement dans la chambre, où je m'entretenois paisiblement avec Nédoüa, qui fit un cri perçant à leur aspect. Six de ces furieux se jetterent sur moi, avant que je pusse me mettre en défense : les deux autres se précipitant sur l'infortunée Nédoüa, ces barbares exécrables plongerent à coups redoublés leurs poignards dans un corps qu'on pouvoit apeller le chef d'œuvre de la nature.

La mourante Nédoüa tendoit vers moi ses



Paul Avril del. Imp. A. Quantin

Ces barbares exécrables plongerent a coups redoublés leurs poignards dans un corps qu'on pouvoit appeler le chef d'œuvre de la Nature

bras d'albâtre, et sembloit par ses regards implorer la pitié de ses bourreaux. Cette fille adorable fixa sur les miens ses beaux yeux mourans, et les ferma pour toujours à la lumiere.

Pendant cette cruelle tragédie, l'étonnement et la douleur avoient suspendu toutes les fonctions de mon ame. Je ne repris l'usage de mes sens, qu'au premier coup de poignard qu'on me porta dans le côté. Adorable Nédoüa, m'écriai-je alors, il n'y a qu'un instant que vous m'aimiez encore.... Je ne pus en dire davantage : onze coups de poignard vengerent la mort d'Omar. Je me souviens qu'accablé sous tant de blessures, je cherchai à tomber auprès de Nédoüa, pour mêler encore mon sang avec le sien : mais ces tigres m'ôtèrent ce triste plaisir, en me jettant dans un endroit opposé à celui que couvroit son cadavre sanglant.

Marine et le Napolitain ne furent pas traités plus humainement. Celle-ci, percée de coups, paya de son sang la fidélité qu'elle avoit gardée à sa Maîtresse, et le Ciel vengeur des forfaits permit que l'autre reçut la mort pour prix de sa trahison.

Il est vrai-semblable de s'imaginer que nos bourreaux nous croïant morts, laisserent le corps de Nédoüa dans sa maison, et nous porterent dans l'Atmeidan puisque Calil, revenant du Serrail d'Ibrahim Bacha où il avoit été mandé pour une Sultane malade, nous trouva sur la place sans apparence de vie. M'ayant

reconnu à la faveur des *Machalares** qui l'éclairoient, il me fit porter chez lui par les Esclaves dont il étoit accompagné : Marine et le perfide Napolitain eurent part à ses soins.

On mit le premier apareil sur mes blessures, sans que je fusse en état de m'apercevoir du soin qu'on prenoit de me conserver à une vie que je devois bientôt détester. La quantité de sang que j'avois perdu, me priva de la vûë et du sentiment pendant un tems très considérable. Une violente fiévre se joignant à mes blessures, fit long-tems desespérer de ma vie. Heureusement pour moi Mustapha revenu de sa course, ne me trouvant point à Galata, où je n'avois pas paru depuis long-tems, vint aprendre de mes nouvelles chez Calil. Ce généreux Turc, qui n'avoit pas à beaucoup près si bonne opinion du Médecin qu'il en avoit lui-même, envoya chercher le Chirurgien d'un Vaisseau Hollandois qu'il avoit pris. Il lui promit la liberté et une récompense qui passeroit ses espérances, s'il réussissoit à me guérir.

Un double motif animant cet homme d'ailleurs habile, l'engagea à me donner tous ses soins et employer son expérience. Mes blessures ne se trouverent pas mortelles : la fureur qui possédoit nos assassins les aveuglant, ils

* Espéce de réchaut au bout d'un bâton, et dans lequel on fait brûler du bois gras et de l'étoupe imbibee d'huile, ce qui jette une grande lumiére.

n'avoient frappé que dans les chairs. Trop heureux, si ces cruels n'avoient pas porté à Nédoüa des coups plus certains.

Quelle horrible matiére à réflexions, lorsque je me trouvai en état d'en faire ! Rendu à moi-même, je me demandai intérieurement qui m'avoit mis dans la situation où je me voyois, et me rappelant par dégrés les diverses circonstances de cette cruelle avanture, je ne pûs envisager la mort de Nédoüa sans retomber dans la foiblesse dont on venoit de me tirer. Revenu de ce second abandon de mes forces, il sembloit qu'elles eussent pris une nouvelle vigueur.

Je voulus m'élancer hors du lit dans lequel j'étois. Les êfforts que je fis pour me débarrasser des mains de ceux qui veilloient à ma conservation, rouvrirent des blessures qui n'étoient pas encore fermées : il fallut m'attacher pour y mettre de nouveaux apareils. Vainement Mustapha et Calil me conjuroient de ne pas m'oposer au secours qu'on m'aprêtoit, je n'étois pas capable de raison.

Ah ! cessez, leur disois-je, de prendre un soin inutile : croyez-vous qu'en proie à mes remors, victime de mon désespoir et l'âme bourrellée du crime dont je suis l'auteur, je puisse survivre à la perte de Nédoüa ? Helas ! je l'ai vûë cette fille incomparable, tomber sur les coups que mon fatal amour lui portoit, et vous voulez que je vive? Non ! je vous demande la

mort comme une grace : serez-vous plus cruels que les Bourreaux qui vouloient me rejoindre à l'objet de ma tendresse ? ainsi j'exprimois ma douleur et l'amertume de mes regrets.

Cependant cedant à la force qu'on emploïoit pour me retenir, je fus contraint de souffrir de nouveaux pansemens; et Mustapha, qui sçavoit l'ascendant que Chéra avoit sur mon esprit, l'envoïa chercher à Algiro. Cette aimable femme ne contribua pas peu à ma guérison, puisque par la sagesse de ses consolations, elle calma le trouble dont mon ame étoit agitée. Son attention pour moi étoit extrême, je ne prenois rien que de sa main; sans cesse à mon Chevet, Chéra ne me laissoit avec moi-même, que lorsque la nature la contraignoit de prendre quelque repos.

Marine qui n'avoit d'autre mal que celui de ses blessures, faisoit honneur aux soins qu'on en prenoit, et le Napolitain, outré de rage de s'être vû donner la mort par ceux dont il espéroit une autre récompense, mourut dans le désespoir, après avoir fait l'aveu de son crime.

Le cadavre de l'infortunée Nédoüa fut trouvé dans la maison, où sa détestable parenté l'avoit laissé : et le Nakib, qui avoit présidé au conseil qu'avoient tenu ces scélérats, ne fit paroître aucune émotion lorsqu'on lui aporta la nouvelle de la mort tragique de sa parente. Cette race exécrable poussa la vengeance et l'inhumanité, jusqu'à se refuser aux soins de la sé-

pulture de la plus aimable des femmes : et l'on vit les Imans, qui l'avoient enterrée, demander leur salaire aux *passans* *.

Cet horrible assassinat fit grand bruit à Constantinople, et quoiqu'on n'en sçut pas encore la cause, mes amis ne m'y crurent pas en sûreté, sans la protection de Sultane Lalé, que Zambak mit encore une fois dans mes intérêts. Le premier Médecin employa pour moi tout son crédit auprès de la Validé Gulbéas. Avec deux aussi puissans apuis, je croyois être chez Calil à couvert du ressentiment des Schérifs, et mes amis attendoient avec une égale impatience ma parfaite guérison pour me soustraire à la sévérité des Lois, en me renvoyant sûrement en France.

Déjà j'étois en état de me lever, lorsque les Schérifs, auxquels on reprochoit en face la honte dont ils s'étoient couverts, en refusant de rendre les derniers devoirs à leur parente, résolurent de se laver de ce reproche à mes dépens, en déclarant publiquement la cause de la mort de Nédoüa. Ils sçavoient que j'étois retiré chez le Lecchin Bachi, et j'aurois sans doute suc-

* Quand la famille d'un mort ne peut, ou ne veut pas faire les frais de ses funérailles, les Imans portent le corps dans les cimetiéres qui sont entre Péra et Galata. Ceux que la dévotion attire à cette cérémonie, et qui sont ordinairement en grand nombre, les dédommagent libéralement de l'avarice, ou de la pauvreté des parens du défunt. C'est un des actes de leur religion le moins négligé des Imans.

combé sous le poids de leur haine, sans l'indiscrétion de l'un d'entre eux, qui fit confidence du projet qu'ils avoient formé pour me perdre à une Esclave Provençale qu'il aimoit ; et qui avoit son frére aussi Esclave dans le Bagne où se retiroit le Cordelier, qui m'avoit si utilement servi dans ma première affaire avec eux.

Cette fille en parla à son frere, que j'avois fort souvent fait boire et qui, n'ignorant pas mes liaisons avec le Franciscain, l'avertit du dessein des Schérifs. Celui-ci en fit aussi-tôt part à Mustapha et à Calil, qui me firent transporter pendant la nuit chez la Veuve du Juif, qui avoit enseigné ses décrets au premier Médecin.

Sans ce coup du Ciel j'étois perdu sans ressource, puisque trois des Descendans de Mahomet s'étant présentés sur le passage du Sultan, avec chacun un flambeau allumé sur la *tête* *, ce Prince les fit approcher pour sçavoir de quelle espéce étoit la justice qu'ils lui demandoient. Ils lui racontérent succinctement mon histoire avec Nédoüa, mais cependant sans en oublier aucune circonstance. Le Grand Seigneur ordonna sur-le-champ au Cadilefker, de rendre à la postérité de Mahomet la justice qui lui étoit dûë.

* Quand un Turc se croit entiérement dans l'oppression, il se présente au prince en cet état; et lui fait entendre par ce mystère, que s'il ne lui fait justice, son âme brûlera en l'autre monde, comme le flambeau qu'il a sur la tête.

Le Juge se transporta chez Calil, dans le temps que celui-ci, averti de la démarche des Schérifs, en faisoit sortir le cadavre d'un Esclave, que, par une charité à la Turque, il avoit poignardé et défiguré, afin de pouvoir le faire passer pour moi dans le besoin. Ce cruel artifice réussit : les Schérifs contens de voir leur ennemi mort, et ne pouvant en exiger davantage, se retirerent avec le Magistrat, qui apprit à Sa Hautesse, qu'on avoit lavé dans mon sang l'ignominie dont j'avois eû l'insolence de couvrir la Famille du Prophéte.

Le cadavre de la victime de ma sûreté fut remis entre les mains des Esclaves Chrétiens, qui suivant la coutume, l'inhumèrent dans la Chapelle de leur *Bagne**.

Chéra m'avoit suivi chez la Juive, où le Chirurgien Hollandois s'étoit renfermé. J'y recevois aussi les visites de Mustapha et de Calil, mais rarement, dans la crainte de me faire découvrir. Le nouveau péril que je venois de courir et la mort encore récente de Nédoua, m'avoient

* Il y a dans chaque bagne un peu considérable une chapelle entretenuë et décorée par les soins des esclaves chrétiens qui, jusqu'aux plus pauvres, se cottisent pour payer au patron du prétre captif qui la dessert, une petite pension qui l'exempte de tout travail. L'esclave qui tient la taverne du bagne est obligé de lui fournir tous ses besoins, moyennant un demi aspros qu'on lui donne de surplus par chaque écot. Les protestants en usent de meme à l'égard de leurs ministres.

plongé dans une sombre mélancolie, que je crus ne pouvoir être dissipée que par l'air natal, et loin du pays qu'habitoient de barbares assassins. Mustapha résolut, quoiqu'avec peine, de me remettre en France, et promit de m'embarquer avec lui le Printemps prochain. Je devois passer sous un autre nom et en habit d'Esclave, le temps qu'il y avoit à attendre cette saison.

Entiérement guéri de mes blessures, Mustapha, suivant sa promesse, donna la liberté et une somme considérable au Chirurgien Hollandois. Je fus pénétré de la mort du malheureux que Calil avoit immolé à ma sûreté, et ne pouvant autre chose pour lui, je fis, aidé de Mustapha, une espéce de fondation au Bagne dans lequel il avoit été enterré. Marine parfaitement rétablie demeura chez Calil jusqu'au temps de l'embarquement, et Tonton qui, avoit obtenu son Kébin, se préparoit à revenir en France avec moi.

Ces arrangemens ainsi disposés, Mustapha vendit ses anciens Esclaves et se servit d'une partie de ceux qu'il avoit pris dans sa derniére course. Je n'étois connu d'aucun d'eux, mais l'étant à Galata et à Algiro, mon ami fit l'acquisition d'une maison à Calcédoine, et alla s'y établir avec sa nouvelle famille.

Pendant ma convalescence il avoit épousé Merdgian, et Zambak, Koul Kaéjasti. Ils vouloient différer jusqu'à mon entier rétablissement, mais je les avois prié de ne pas retarder

leur bonheur. Il étoit trop risquable pour moi d'honorer ces Hymens de ma présence, je ne pouvois trop me cacher. Quoique le bruit de ma mort se fût répandu par toute la Ville, je n'y aurois pas été en sûreté, pour peu qu'on se fût douté que j'en eusse imposé au public une seconde fois.

Sur ces entrefaites le bon homme Ufbek mourut, et Chéra, à ma priére, donna la liberté à la belle Gultric. Comme la fortune de ma bonne amie n'étoit pas fort considérable, j'engageai Mustapha à m'acquitter envers elle d'une partie des obligations que je lui avois. Après qu'elle eut arrangé ses petites affaires, mon ami la rétint chez lui en qualité de sur-Intendante de sa maison, qui étoit devenuë une des plus opulentes de Constantinople.

Chéra pénétrée de cette marque de mon attention pour elle, en me rendant mille grâces de la petite fortune que je lui procurois, me fit sentir qu'elle étoit plus sensible à ma reconnoissance, qu'au bien qu'elle en recevoit.

J'étois à Calcédoine en quelque sorte sépare des autres Esclaves de mes prétendus Patrons. L'union regnoit dans la famille de Mustapha, celle qui auroit pû en altérer la douceur étant morte il y avoit déjà du tems, je veux dire la fille de Corgi Nébi. Menekcké, en qualité d'amie, demeuroit avec Merdgian et Zambak. Assan qui continuoit un métier que Mustapha avoit jugé à propos de quitter, après s'y être

enrichi considérablement, avoit prié ces Dames de prendre soin de sa sœur.

Ménekcké par ses caresses, Chéra qui joignoit aux siennes de solides consolations, et Gévaher avec ses sentiments héroïques travailloient comme de concert à dissiper mes chagrins. Chécher Para même tachoit de me réjoüir, par l'image des plaisirs qui nous attendaient dans notre Patrie. Merdgian et Zambak contribuoient aussi de tout leur pouvoir à me rendre mon ancienne gaïeté.

De toutes ces Consolatrices, aucune ne s'employoit plus efficacement après Chéra que la sœur d'Assan. Peu s'en faut qu'elle ne soit aussi belle que l'étoit l'infortunée Nédoüa : c'est le même caractére, à un peu trop de vivacité près. J'oubliois insensiblement entre ses bras, les douceurs que j'avois goutées dans ceux de la Cousine de Mahomet. Aussi n'y avoit-il qu'une beauté, comme celle de Ménekcké, qui pût balancer sur mes sens l'impression que celle de Nédoüa avoit toujours sçû faire sur mon cœur.

L'aimable Chéra, bien loin d'en vouloir à sa Rivale, car elle sçavoit mon intrigue avec la sœur d'Assan, Chéra, dis-je, fuyant toute basse jalousie, applaudissoit à mon choix : et lorsque quelquefois je voulois lui donner des marques d'une tendre reconnoissance ; je n'éxige point de vous, disoit-elle, des transports que Ménekcké mérite mieux que moi. Je me rends justice :

elle est belle, je ne le suis pas, et j'aime trop votre satisfaction pour vous priver d'un plaisir plus piquant que ne peut être ma conversation. Parlez avec moi, ajoûtoit-elle, mais, *Gaïr dostumler Sik**. Pourquoi, chere amie, lui disois-je, refusez-vous les preuves de ma tendresse ? Puis-je mieux vous marquer ma reconnoissance, qu'en vous procurant, un plaisir auquel je sçai que vous n'ètes pas insensible? Je conviens, reprenoit Chéra, que je ressens avec vous des douceurs que j'ignorois ; mais je ne veux point devoir à la reconnoissance ce que je ne puis attendre de l'amour : aimez Ménekcké, elle est digne de vous, et par sa beauté et par la tendresse que vous lui avez inspiré.

En effet la sœur d'Assan avoit conçu pour moi un amour, qui la faisoit soupirer de douleur toutes les fois qu'elle pensoit à notre séparation; et souvent nos plus tendres transports étoient souvent interrompus par ses pleurs.

Ménekcké n'est que Lys et que Roses, aux endroits où il faut qu'ils soient; elle a les yeux grands, noirs et pleins de feux ; la bouche riante, petite, et le menton tel qu'il doit être, pour former une parfaite ovale. Sa gorge bien

* Divertissez-vous avec une autre maîtresse.

taillée a la blancheur et l'embonpoint que demandent les connoisseurs ; sur un dos plein et blanc comme la neige, tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau jais ; elle les laisse tantôt épars, tantôt tressés, mais toujours accompagnant bien le tour du visage. La sœur d'Assan est de la grande taille des femmes, et parfaitement proportionnée. Elle a la jambe, non comme celles qu'en France on qualifie de belles, parce qu'elles sont menues ; mais une jambe parfaite dans toutes ses parties, et telle que seroit celle d'une figure où l'habile Artiste auroit imité la plus belle nature.

Telle que je viens de peindre Ménekcké, j'avois refusé la proposition qu'elle m'avoit fait de la conduire en France. Outre qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse en état de lui faire dans mon païs un sort tel qu'elle le méritoit, j'avois déjà d'assez mauvaises affaires en Turquie, sans me charger encore des suites d'un enlevement.

Si Ménekcké m'eût suivi en France il eût fallu l'épouser. Elle est belle, spirituelle, caressante et extrêmement vive sur le chapitre de l'Amour ; mais ce qui rend un Amant heureux, fait souvent un mari misérable.

A Dieu ne plaise, que pour mon repos, je sois jamais entiché du préjugé commun à presque tous les Epoux. Cette raison n'a pas été celle qui m'a empêché de me charger de Ménekcké ; c'est au seul amour de la liberté qu'il

faut attribuer mon éloignement pour le mariage. Après avoir été huit ans Captif et soumis à des Maîtres, tantôt bons, tantôt mauvais, je veux être à mon tour le mien. A moins d'une autre Nedoüa, je ne crois pas jamais subir le joug du mariage : mais où la trouver?

Le Printems approchoit et l'on songeoit aux préparatifs du départ. Pour me conformer à la situation d'esprit de mes amis j'affectois une tristesse que je n'avois pas. Plus le jour de notre séparation approchoit, et plus la famille de Mustapha témoignoit de douleur. Je n'ai jamais pû concevoir pourquoi ces Turcs avoient pris pour moi une si forte amitié. Celle de Mustapha surtout, étoit sans bornes ; cependant je ne lui avois jamais rendu des services assez considérables, pour lui faire si amérement regretter ma perte : il faut chercher les causes de cette amitié dans celles de la sympathie.

Depuis que Zamba avoit épousé Kaéjasti, il sembloit qu'elle eût réservé toute sa tendresse pour cet époux jusqu'aux approches de mon départ, que son ancien amour pour son esclave se réveilla ; et je ne partis d'auprès d'elle qu'après en avoir été comblé des caresses les plus sensibles. Ménekcké ne trouvoit de consolation qu'avec Chéra, et celle-ci étoit elle-même inconsolable. Merdgian me vit partir en partageant la douleur de son époux, et la précieuse Gévaher s'avisa, mais trop tard, de vouloir que je prisse congé d'elle en particulier la nuit du jour

que nous devions nous embarquer. Venez, dit-elle, me voir après la cinquiéme priére, *Koïalum biryastiga bach* *.

Il y avoit déjà huit jours que je faisois mes adieux, et je ressentis une vraie peine, quand je me vis dans un état à ne pouvoir faire à Gévaher que de froids complimens; mais aussi c'étoit sa faute.

Tonton avoit composé un petit pot de son beaume, que je donnai à Chéra, pour le remettre à Ménekcké avec les instructions nécessaires, au cas qu'elle en eût besoin.

Enfin je m'embarquai sécrettement au Port de Constantinople, et Tonton et Marine en public, comme deux Esclaves qui avoient obtenu leur liberté à prix d'argent. Le Vaisseau que montoit Mustapha sortit du Port et fit force de voiles, après avoir été visité au Château neuf *d'Asie* **; et nous arrivâmes sans rencontre fâcheuse à la Rade de Toulon.

La veille de notre arrivée Mustapha m'ayant

* Nous reposerons nos têtes sur un même oreiller.

** Ce château que les Turcs nomment *Natoli Inghi-Issar* a été bati par Mahomet IV, en 1658. Les vaisseaux marchands et quelquefois ceux de guerre sont obligés de rester trois jours devant pour être visités et payer les droits du passage. On croit que ce fort est bâti sur les ruines d'Abydos, et le château de Romélie qui est vis-à-vis et en Europe sur celles de Sestos. Ces deux villes sont fameuses dans l'antiquité par les amours de Léandre et de Héro. Ce sont ces châteaux qui forment le détroit des Dardanelles.

fait entrer dans la chambre de Poupe me présenta une petite boëtte remplie de pierreries, qu'il me conjura d'accepter au nom de Merdigian, de Zambak, de Gevaher, Ménekcké et même de Chera, qui toutes me prioient, par sa bouche, d'en employer la plus grande partie à me faire un établissement, et de réserver l'autre pour me souvenir d'elles.

Je n'ai jamais été fort sensible à l'intérêt et si j'acceptai un présent si considerable, ce fut j'ose le dire en verité, moins pour mon utilité, que pour ne pas indisposer contre moi, par un refus offensant, des gens à qui j'avois de si grandes obligations.

Voici encore, me dit Mustapha, un diamant que Calil Agi vous prie de recevoir, comme une marque de sa gratitude : n'ayant pû vous faire ses adieux, parce qu'il étoit dans le temps de notre départ renfermé au Serrail auprès de la Validé Gulbeas, son homme de confiance m'a chargé de vous le remettre de sa part. Ensuite le fils de Sulmen fit appeller Chécher Para, et après avoir embrassé cette fille, qui fondoit en larmes, il la pria de ne pas refuser une petite boëte qu'il lui présenta.

J'avoüe à ma honte que j'étois parti de Constantinople, sans penser au Cordelier qui m'avoit rendu tant de services dans le temps de mon aventure avec Omar Fétaz, et que je ne m'en ressouvins qu'en débarquant à Toulon. Je priai Mustapha de le rachetter et de le renvoyer

en France, offrant de lui faire remettre le prix de sa rançon. Ce généreux Turc me le promit solemnellement. Près de six mois après mon arrivée à Paris, ce bon Pere vint m'y présenter de la part de Mustapha, une lettre par laquelle il me prioit d'accepter encore la liberté du Franciscain, qui couroit risque de passer sa vie dans l'esclavage, si un ennemi du nom Chrétien n'eût pas eû plus de charité, qu'un Ordre entier du Religieux.

La douleur que je ressentis à ma séparation d'avec Mustapha, ne fut balancée que par la joïe de me voir en sureté dans mon Pays. Marine qui avoit eû part aux liberalités du Turc, se retira à Marseille dans le sein de sa famille ; et nous partimes de Toulon pour Paris, Tonton et moi, trois jours après que Mustapha eût remis à la voile.

Chécher Para, avoit trouvé dans sa boëte, outre quelques diamans, une lettre de change sur Paris, de la somme de dix mille livres : et dans le fonds de la mienne, il y en avoit une de cinquante mille à mon profit, les diamans en valoient presqu'autant. Par où avois-je mérité tant de libéralités? Et comment les reconoître? Assurément, je ne mourrai pas ingrat.

Enfin, graces à la générosité des ennemis de ma Religion, je me suis trouvé en état de faire un bon établissement. J'ai été fort bien reçû de ma famille, parce que je suis revenu riche

et en état de réparer les pertes qu'elle avoit faites au systême de *Law*.

Tonton a épousé un honnête Artisan avec qui elle vit dans une parfaite union. Je la vois souvent, et nos entretiens ordinaires et sécrets roulent sur Mustapha et sa famille.

Je me suis fixé à Paris; et ne me mariant point, je ne désespére pas de revoir quelque jour mes amis de Constantinople, quand on y aura oublié ce qui m'en a fait sortir. J'entretiens avec la famille de Mustapha un commerce de lettres, par lequel je serai instruit du temps, où je pourrai sans risque aller renouveller connoissance avec tant d'honnêtes gens.



TABLE

Achevé d'imprimer

par



LE 28 AVRIL 1882



